BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





Pages 45-48 are photostat copies.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise le 21 Février 1782, à la Réception de M. le Marquis de Condorcet. *A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, aux armes de Dombes.*

QUOIQUE tous les Arts soient unis entr'eux par une affinité naturelle, ils ont cependant chacun leur Domaine séparé. La Poësie & l'éloquence n'ont rien de commun avec la Géométrie & les Mathématiques; le goût est absolument étranger aux calculs algébriques; le talent d'écrire avec élégance, & ce-

lui de résoudre un Problême, sont d'une nature bien différente; il faut donc attribuer à l'extrême disette de notre Littérature, cette espèce d'irruption des Géomètres dans l'Académie Françoise; & sans doute, c'est parce que nous n'avons plus ni Poëtes, ni Orateurs, que le sanctuaire des Muses se peuple de Calculateurs & d'Algébristes.

M. *de Condorcet* avoue ingénuement qu'il n'est redevable de sa nouvelle dignité, qu'à la profonde estime que l'Académie Françoise a conçue pour la Géométrie; cette Compagnie Littéraire est à ses yeux une école où il doit apprendre à composer dignement les éloges dont il est chargé, en qualité de Secrétaire de l'Académie des Sciences. C'est à cette occasion qu'il rappelle les honneurs décernés à *Fontenelle*, l'un de ses prédécesseurs dans cette carrière; il reconnoît combien il lui est inférieur; ce noble & modeste aveu prévient en faveur du nouvel Académicien; mais il quitte bientôt ce ton d'humilité, pour prendre un langage emphatique & superbe. Il est saisi tout-à-coup d'une sorte d'enthousiasme & même de

fanatisme; il s'extasie sur les grandes découvertes de notre siècle, sur ses progrès dans les sciences; Prophète de la Philosophie moderne, il s'écrie:

« Ces vérités premières, ces mé» thodes répandues chez toutes les » Nations & portées dans les deux » Mondes, ne peuvent plus s'anéantir; » le genre humain ne reverra plus ces » alternatives d'obscurité & de lu» mière, auxquelles on a cru long» temps que la nature l'avoit éternelle» ment condamné. Il n'est plus au » pouvoir des hommes d'éteindre le » flambeau allumé par le génie; & une » révolution dans le globe pourroit » seule y ramener les ténèbres.

» Placés à cette heureuse époque, » & témoins des derniers efforts de » l'ignorance & de l'erreur, nous avons » vu la Raison sortir victorieuse de » cette lutte si longue, si pénible, & » nous pouvons nous écrier enfin: la » Vérité a vaincu; le genre humain est » sauvé! Chaque siècle ajoutera de » nouvelles lumières à celles du siècle » qui l'aura précédé; & ces progrès, » que rien désormais ne peut arrêter

» ni suspendre, n'auront d'autres bor-
» nes que celle de la durée de l'uni-
» vers ».

Quelles sont donc, Monsieur, ces grandes découvertes qui ont *opéré le salut* du genre humain? Quelles sont ces grandes victoires remportées par la vérité? Quelques inventions utiles dans les Arts Méchaniques, quelques progrès dans la Chymie, quelques expériences nouvelles dans la Physique, quelques formules d'Algèbre; est-ce là de bonne foi ce qui doit *sauver le genre humain* & faire le bonheur du monde? Ne peut-on pas dire au contraire que les grandes découvertes, les inventions vraiment importantes, ne sont point dues à notre siècle? Où sont de nos jours ces génies créateurs, qui ont porté la lumière dans les deux Mondes? Avons-nous des Philosophes, qui pour la profondeur des vues, pour la sagacité & la pénétration, puissent entrer en parallèle avec les *Descartes*, les *Newton*, les *Copernic*, les *Kepler*, les *Galilée*, les *Huygens*, les *Leibnitz*, &c., & une infinité d'autres grands hommes, dont les efforts ont vraiment

triomphé de l'ignorance & de l'erreur. Nos Savans les plus célèbres, enrichis par les travaux de leurs prédécesseurs, fiers de leurs dépouilles dont ils se parent à peu de frais, bornent leur mérite à savoir tout ce qu'on a su avant eux; & cependant, ils ouvrent une grande bouche pour crier qu'ils ont éclairé l'Univers; & M. *de Condorcet* prétend qu'un jeune homme sortant de nos écoles, en sait plus que tous les grands personnages de l'antiquité, & même du dix-septième siècle. Pour peu qu'on réfléchisse, on verra qu'il n'y a peut-être pas eu de siècle moins inventeur que le nôtre, que jamais le véritable génie n'a été plus rare; & que nos Docteurs modernes sont plus occupés de cabales, que du soin de découvrir des vérités nouvelles; la seule science créée de nos jours, c'est la science de l'intrigue & du manège, c'est l'art d'en imposer au Public, & d'usurper une réputation; mais cet art là ne *sauve point le genre humain*, il n'est utile qu'aux Philosophes qui y sont initiés.

On ne conçoit pas comment un Ma-

thématicien accoutumé à des calculs arides, à la ſimplicité, & à la préciſion rigoureuſe des procédés Géométriques, monte tout-à-coup ſur des échaſſes pour faire un éloge outré de l'utilité des Sciences, & de leurs progrès parmi nous; ce n'eſt point là le goût de la ſaine éloquence, ce n'eſt point là le ton de la vérité; cette vaine enflure eſt toujours ſuſpecte; un Philoſophe doit laiſſer l'emphaſe aux Charlatans.

Il eſt aiſé de ſentir que M. *de Condorcet* ne peut pas ſérieuſement attribuer aux ſciences Phyſiques & Mathématiques, le bonheur & le *ſalut* du genre humain; les hommes pour être heureux n'ont pas beſoin de connoître le ſyſtême de l'Univers; c'eſt aux Sciences morales que l'Orateur en veut venir: & il prétend, non pas que nous avons fait de grands progrès dans ces Sciences, mais qu'elles ont été *preſque créées* de nos jours: en vérité, c'eſt faire beaucoup trop d'honneur à notre ſiècle; & quelles ſont donc ces Sciences morales que nous avons créées? Seroit-ce la Politique, la Juriſpru-

dence, mais ces Sciences existoient long-temps avant nous; & les grands hommes qui ont le plus approfondi ces objets importans, sont déjà pour nous des anciens? On peut dire la même chose de la Méthaphysique. Seroit-ce la connoissance des rapports & des devoirs de l'homme, qu'on appelle spécialement la morale, connoissance, dont le principe est dans la conscience, qui a pour fondement la Loi naturelle, que la religion consacre & perfectionne? c'est de nos jours que nous avons vu s'élever une secte pernicieuse, dont le but n'est pas de *créer*, mais de détruire, d'anéantir la saine morale, & de rompre tous les nœuds qui lient la société. Mais écoutons le nouvel Académicien s'exprimer sur ce sujet, avec une emphase & une obscurité mystérieuse, & puis nous tâcherons d'expliquer ses énigmes, & de réduire ses pensées à leur juste valeur.

« En méditant sur la nature des Sciences morales, on ne peut en effet » s'empêcher de voir qu'appuyées comme les sciences physiques sur l'observation des faits, elles doivent suivre

» la même méthode, acquérir une
» langue également exacte & précise,
» atteindre au même degré de certi-
» tude. Tout seroit égal entr'elles pour
» un être qui, étranger à notre espèce,
» étudieroit la société humaine, com-
» me nous étudions celle des Castors
» ou des Abeilles. Mais, ici, l'obser-
» vateur fait partie lui-même de la So-
» ciété qu'il observe; & la vérité ne
» peut avoir que des juges, ou pré-
» venus, ou séduits.

» La marche des Sciences morales
» sera donc plus lente que celle des
» sciences physiques; & nous ne de-
» vons pas être étonnés si les princi-
» pes, sur lesquels elles sont établies,
» ont besoin de forcer pour ainsi dire
» les esprits à les recevoir, tandis qu'en
» physique ils courent au-devant des
» vérités, & souvent même des er-
» reurs nouvelles. Mais pendant que,
» dans les sciences morales, l'opinion
» encore incertaine semble quelquefois
» retourner sur ses pas, & s'attacher
» aux mêmes erreurs qu'elle avoit ab-
» jurées; les Sages s'occupent loin
» d'elle à enrichir, par d'heureuses dé-

» couvertes, le systême des connois-
» sances humaines; la voix de la rai-
» son se fait entendre aux hommes
» éclairés; elle instruit les enfans dont
» les pères l'ont méconnue, & elle as-
» sure le bonheur de la génération qui
» n'existe point encore ».

En examinant de pareils sophismes, qui n'ont pas même le mérite d'être spécieux, on sera aisément persuadé que le siècle qui les adopte & qui les applaudit sans les entendre, n'a pas du moins créé la Logique. Si nous étions étrangers à l'espèce humaine, comment pourrions-nous étudier sa nature, puisque toutes nos lumières dans cette partie, ne sont fondées que sur le sens intime, & sur le témoignage de ce qui se passe en nous-même? Nous verrions les operations, les mouvemens extérieurs de l'homme, comme nous voyons ceux des Castors & des Abeilles, mais nous ne verrions pas les ressorts secrets qui le font agir, les passions qui le déterminent; nous ne saurions pas s'il est libre ou nécessité dans ces actions; pourquoi ne connoissons nous point la nature des animaux?

Pourquoi a-t-on disputé & dispute-t-on encore sur le principe qui les met en mouvement ? Pourquoi les uns en ont-ils fait des machines, tandis que les autres leur donnoient une ame ? n'est-ce pas parce que nous sommes étrangers à leur espèce ? C'est donc parce que l'*Observateur fait partie lui-même de la Société*, qu'il est en état de la bien observer; & pour juger sainement : les autres, il faut commencer par se juger soi-même.

Pourquoi *la marche des Sciences morales*, seroit-elle *beaucoup plus lente que celle des Sciences Physiques ?* C'est tout le contraire : les Sciences morales étant la base des Sociétés, c'est de cet objet essentiel qu'on a dû s'occuper d'abord, avant de se livrer à des recherches curieuses & à de vaines conjectures. D'ailleurs, nous trouvons bien moins d'embarras & d'obstacles dans l'étude des Sciences morales, que dans celle des Sciences Physiques. Il est moins difficile de connoître nos devoirs, que de calculer le mouvement des planettes ; nous nous tromperons moins sur ce qui peut contribuer à

notre bonheur, que sur le systême de l'Univers; & il nous est plus aisé d'être vertueux que savans : jettons les yeux sur ces Sociétés florissantes, chef-d'œuvre d'une saine politique, & qui nous paroissent aujourd'hui le Roman de la nature humaine. Voyons Lacédémone dans ses beaux jours, voyons les commencemens de la République Romaine : les Sciences morales y ont sans doute été portées au plus haut degré, puisque leur plus bel effet est de rendre les hommes vertueux; cependant, ces sociétés n'avoient fait aucun progrès dans les Sciences Physiques : les bonnes mœurs y tenoient lieu de Philosophie, & le peuple y vivoit dans une ignorance, annoblie par l'héroïsme de la vertu.

Nous ne devons pas être étonnés si les principes sur lesquels (les sciences morales) *sont établies, ont besoin de forcer pour ainsi dire, les esprits à les recevoir.* M. *Cordorcet* se trompe, nous devons en être singulièrement étonnés, & même nous devons regarder une pareille proposition comme absurde. En effet, les principes sur lesquels les sciences

morales ſont établies, ſont conformes aux ſens commun & à la raiſon, conformes à cette loi que la nature a gravée dans notre ame : les eſprits ſont donc portés d'eux-mêmes à recevoir des principes, dont un ſentiment intérieur leur démontre la juſtice & la vérité ; mais quand on veut perſuader aux hommes qu'il n'eſt point de Dieu, tandis que tout l'univers leur annonce ſon exiſtence ; quand on s'efforce de leur prouver que l'ame s'éteint avec le corps ; quand on les rabaiſſe à la condition des bêtes, tandis qu'ils ſentent intérieurement la nobleſſe & la dignité de leur être ; quand on cherche à déraciner de leurs cœurs la crainte ou l'eſpérance d'une autre vie, tandis que cette doctrine eſt contraire aux plus ſimples lumières de l'équité naturelle ; quand on leur prêche la volupté, quand on pare à leur yeux le vice, tandis qu'une voie ſecrette & puiſſante jette le trouble dans leur ame ; quoique ces principes ne flattent que trop la nature corrompue, quoique tous les cœurs ſoient d'intelligence avec les nouveaux Philoſophes, c'eſt alors cependant, c'eſt

alors que les esprits se révoltent, & qu'on a besoin de les *forcer* d'admettre un enseignement, contre lequel la conscience dépose.

La voix de la raison se fait entendre aux hommes éclairés, &c. Je demande à l'Orateur quelles sont donc ces grandes vérités morales découvertes de nos jours, & qui doivent assurer le bonheur de la génération qui n'existe point encore : je ne connois en ce genre rien de nouveau, que les systêmes des Philosophes modernes, & ces systêmes sont destructeurs de toute société. Je n'ai garde d'imaginer que les fastueux éloges de M. *de Condorcet*, s'appliquent à cette doctrine désolante qui ôte aux grands le seul frein qui puisse les arrêter, aux petits la seule consolation qui puisse adoucir leurs peines, à tous les hommes, la confiance mutuelle qui leur répond de la fidélité de ceux avec lesquels ils ont quelque rapport.

« Graces à l'imprimerie cet art conservateur de la raison humaine, un principe utile au bonheur public, a-t-il été découvert, il devient en un instant le patrimoine de toutes les Nations ».

Ce n'est pas de nos jours qu'il faut rendre graces à l'imprimerie, car c'est elle qui conserve & perpétue ces productions impies, ces monumens de licence & d'audace que nous avons vû éclore. *Graces à l'imprimerie cet art conservateur* des folies humaines, *le systême de la nature, l'histoire philosophique*, &c. apprendront à nos neveux indignés jusqu'à quel point on a poussé dans notre siècle le délire & l'impudence.

Le Panégyriste de notre siècle ne se contente pas de nous attribuer des découvertes que nous n'avons pas faites, il pousse la complaisance jusqu'à nous croire beaucoup meilleurs que nous ne sommes, & il fait honneur de nos prétendues vertus aux progrès des sciences ; ses idées à cet égard sont les plus singulières qu'on ait entendues depuis long-temps.

« Vous nous croyez dégénérés, » parce que l'austérité de nos pères a » fait place à cette douceur qui se mêle » à nos vertus comme à nos vices, & » qui vous paroît ressembler trop à » la foiblesse. Mais la vertu n'a besoin » de s'élever au-dessus de la nature,

» que lorsqu'elle lutte à-la-fois contre
» les passions & l'ignorance. Songez
» que les lumières rendent les vertus
» faciles; que l'amour du bien géné-
» ral, & même le courage de s'y dé-
» vouer est, pour ainsi dire, l'état ha-
» bituel de l'homme éclairé. Dans
» l'homme ignorant, la justice n'est
» qu'une passion incompatible peut-
» être avec la douceur; dans l'homme
» instruit, elle n'est que l'humanité
» même soumise aux loix de la raison.
» Le projet de rendre tous les hom-
» mes vertueux est chimérique: mais
» pourquoi ne verroit-on pas un jour
» les lumières, jointes au génie, créer,
» pour des générations plus heureu-
» ses, une méthode d'éducation, un
» systême de lois qui rendroient pres-
» que inutile le courage de la vertu?
» Dirigé par ces institutions salutaires,
» l'homme n'auroit besoin que d'écou-
» ter la voix de son cœur & celle de
» sa raison, pour remplir, par un pen-
» chant naturel, les mêmes devoirs qui
» lui coûtent aujourd'hui des efforts &
» des sacrifices: ainsi l'on voit, à l'aide
» de ces machines, prodiges du génie
» dans les Arts, un Ouvrier exécu-

» ter, sans intelligence & sans adresse,
» des chef-d'œuvres que l'industrie
» humaine, abandonnée à ses propres
» forces, n'eût jamais égalés ».

Certainement on n'accusera pas l'Orateur de misantropie ; mais il donne dans l'extrêmité opposée, & son indulgence est excessive, lorsqu'il qualifie du nom de *douceur*, cet égoisme funeste, qui ôte à l'ame toute espèce de ressort & d'énergie, & la rend incapable de vertu ; cette mollesse, ce luxe efféminé, cette horrible corruption de mœurs, & cette indifférence philosophique dans laquelle nous vivons ; sa prévention en faveur des sciences n'est pas moins extrordinaire, quand il leur attribue le pouvoir de nous rendre vertueux sans effort : l'ignorance est-elle donc le seul obstacle à la vertu ; faut-il redire à M. *Condorcet* que l'expérience le condamne, & que les peuples les plus ignorans ont souvent été les plus vertueux : ce sont les passions qui nous écartent de la route du devoir : or je le demande à M. de *Condorcet*, avons-nous découvert depuis peu de nouveaux moyens de vaincre les passions ?

les Philosophes modernes n'ont-ils pas au contraire rompu la seule digue qui pouvoit en arrêter le cours ? sur quoi se fonde l'Orateur lorsqu'il avance que *les lumières rendent les vertus faciles ?* & ne voit-on pas tous les jours dans la société, des savans illustres par leurs lumières, qui n'en sont pas moins ambitieux, moins faux, moins intrigans. On peut nous apprendre à modérer nos passions, à leur résister; mais il n'y a ni méthode ni systême qui puissent les anéantir. L'homme aura toujours besoin de courage pour remplir ses devoirs, & sans citer ici des autorités plus respectables, le Poëte qui a dit :

Video meliora proboque :
Deteriora sequor.

connoissoit mieux le cœur humain que notre Académicien philosophe. S'il étoit possible de rendre la vertu naturelle à l'homme, *le projet de rendre tous les hommes vertueux*, ne seroit donc pas *chimérique*, comme le soutient l'Auteur qui, sans s'en appercevoir, tombe dans une contradiction indigne d'un si profond raisonneur. Aveugle & partial à l'égard de notre siècle, M. de

Condorcet eſt injuſte envers les ſiècles précédens.

« Daignez comparer votre ſiècle à » ceux qui l'ont précédé ; tâchez de le » voir avec les yeux de la poſtérité, » & de le juger comme l'hiſtoire. » Vous verrez, dans ces âges dont » vous regrettez les vertus, une cor- » ruption plus groſſière s'unir dans les » mœurs avec la férocité ; une avidité » plus baſſe ſe montrer avec plus d'au- » dace ; des vices, preſqu'inconnus au- » jourd'hui, former le caractère & les » mœurs des nations entières ; & ſou- » vent même, le crime compté au » nombre des actions communes & » journalières..... Obſervez, dans les » détails de leur vie, les hommes dont » nos pères ont célébré les vertus, & » dont les panégyriques retentiſſent en- » core autour de nous ; vous en trou- » verez peu à qui nous ne puiſ- » ſions reprocher des actions que, de » nos jours, le mépris public eût flé- » tries d'un opprobre ineffaçable ».

L'Orateur avance légérement une foule d'aſſertions & n'en prouve aucune ; nous ſavons, il eſt vrai couvrir

nos vices d'un vernis de politesse & de grace qui ne sert qu'à les rendre plus dangereux ; il n'en est pas moins vrai, que même depuis le siècle de Louis XIV. le luxe & la corruption des mœurs se sont prodigieusement augmentés; soutenir le contraire, c'est se refuser à l'évidence. Il faudroit que M. de *Condorcet* nous indiquât quels sont ces hommes vertueux des siècles passés qui auroient mérité le mépris du notre ; quelles sont ces actions honteuses qu'on peut leur reprocher ? Si ces illustres Personnages vivoient de nos jours, où le vice est en honneur, où l'on a plus de principes, où l'on ne rougit de rien que de la pauvreté ; on n'auroit rien à leur reprocher qu'un ridicule & le plus grand de tous, le ridicule de la vertu.

A ces monstrueuses exagérations sur l'utilité des sciences, sur les prétendues vertus de notre siècle, succèdent des éloges plus justes & mieux mérités de notre auguste Monarque, d'une Reine adorée, devenue plus chère encore à son Epoux & à la France par le gage précieux qu'elle vient de leur donner : tout ce que dit l'Orateur des devoirs

des Rois, eſt ſolidement penſé & noblement écrit; il n'a pas beſoin de s'entortiller dans des expreſſions myſtérieuſes, il ne craint pas d'en trop dire & d'être trop entendu; c'eſt le ſeul endroit du diſcours qui ſoit agréable & intéreſſant.

M. de *Condorcet* ſe hâte de revenir à ſes paradoxes, à ſon obſcurité, à ſon emphaſe; la ſeconde partie où il prouve que les progrès des ſciences ne nuiſent point à ceux des lettres, n'eſt qu'un tiſſu de faux raiſonnemens. J'obſerve d'abord qu'il combat une chimère, car on n'a jamais dit que les progrès des ſciences fuſſent nuiſibles à ceux des lettres; ce qu'on a dit & ce qui eſt évident, c'eſt que la Poéſie & l'éloquence doivent néceſſairement dégénérer, lorſqu'à la place des beautés qui leur ſont propres, on ſubſtitue des ornemens étrangers qui ne conviennent qu'à la Philoſophie; quand on veut raiſonner au lieu de peindre, penſer au lieu de ſentir, & lorſqu'un goût excluſif pour les ſciences exactes, rend le public inſenſible aux charmes des

beaux arts (*) : j'ai déjà traité ailleurs assez amplement cette matière. Je me borne à relever ici quelques-uns des sophismes les plus grossiers que ce morceau présente.

« Les principes des Arts sont le » fruit de l'observation & de l'expé» rience ; ils doivent donc se perfec» tionner, à mesure que l'on apprend » à observer avec plus de méthode, » de précision & de finesse ».

Que prouve ce passage, que c'est un Géomètre qui parle de ce qu'il n'entend pas. Les principes des arts sont fondés sur la nature qui ne change point, & ne sont pas susceptibles d'une plus grande perfection ; il peut exister des Poëtes & des Orateurs plus parfaits qu'*Homère* & que *Demosthene*, mais les principes de la poésie & de l'éloquence resteront toujours les mêmes, & l'exemple de quelques Philosophes de nos jours qui ont voulu disserter sur

(*) Voyez le Discours que j'ai mis à la tête du premier Numéro de l'Année Littéraire 1779.

cette matiere avec *plus de méthode, de finesse & de précision*, a fait voir que tous les raisonnemens de ces observateurs subtils, n'étoient propres qu'à corrompre le goût & à obscurcir les véritables notions des arts.

L'Orateur convient que le Dictionnaire des langues s'étend à proportion du progrès des sciences, mais il avoue en même temps que ces langues deviennent *moins hardies & moins figurées*. N'est-ce pas avouer que ces langues deviennent moins propres à la poésie & à l'éloquence. *elles offriront*, dit-il, *un instrument plus flexible & plus parfait à celui qui ne voudra qu'éclairer les hommes;* cela est vrai, mais les lettres ne se proposent pas seulement d'éclairer les hommes, elles veulent aussi plaire, émouvoir & toucher. La culture des sciences augmente la justesse d'esprit, & cette justesse est nécessaire dans les arts; qui en doute? Ce n'est pas de cela dont il est question. Mais voici une hérésie grave en matière de goût, souvent insinuée avec adresse dans l'Académie Françoise, & qu'on énonce aujourd'hui

aujourd'hui pour la première fois, hautement & avec confiance.

« Instruits à ne mesurer notre estime » que sur l'utilité réelle, nous ne re» garderons plus les beaux-Arts que » comme des moyens dont la raison » peut & doit se servir pour pénétrer » dans les esprits & pour étendre ses » conquêtes; ces Arts, soumis à des » lois plus sévères, proscriront ces » beautés de convention fondées sur » des erreurs antiques, sur des croyan» ces populaires: mais ils les rempla» ceront par des beautés plus réelles, » que l'austère vérité ne désavouera » plus. Si des esprits frivoles croient » voir dans ce changement la déca» dence des Arts, le Philosophe y re» connoîtra l'effet infaillible du perfec» tionnement de l'esprit humain. Nous » y perdrons peut-être quelques vains » plaisirs; mais l'homme doit-il regret» ter les hochets de son enfance » ? A quoi se réduit ce pompeux galimathias? Le voici: les beaux arts ne feront plus que l'organe de la Philosophie moderne, qui s'en servira, tant bien que mal, pour répandre ses dog-

mes nouveaux. On bannira de la poésie & de l'éloquence les sentimens, les images, la fiction, les mouvemens & les figures pathétiques, comme des beautés de convention, qui étoient bonnes pour les anciens, mais que la réforme philosophique rejette absolument; on les remplacera par des beautés, soit disant, plus réelles, qui sont les antithèses, les portraits, les sentences, les raisonnemens alembiqués, les termes techniques des sciences, l'emphase magistrale, le ton fier & tranchant, les jugemens faux & hasardés, l'affectation, l'obscurité, & même les calembourgs, si on en a besoin pour égayer l'assemblée. Voilà ce que notre Orateur appelle *le perfectionnement* de l'esprit humain. C'est dans une compagnie qui doit toute sa gloire à l'éloquence & à la poésie, tout son lustre aux grands Poëtes, aux grands Orateurs, qu'un Géomètre vient outrager les arts & les asservir aux formules algébriques; non, les arts ne sont pas de *vains plaisirs*; non, ce ne sont point *les hochets de l'enfance*; ils sont la plus douce consolation de la vie, le plus agréable & le plus utile amusement de tous les âges: l'Enéide de *Virgile*,

l'Iliade d'*Homère* sont des monumens plus précieux, plus rares, plus chèrs à l'humanité, plus solides même & plus philosophiques que tous les calculs, & toutes les démonstrations de la Géométrie & de l'Algèbre. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Boileau*, *La Fontaine*, ont fait & font encore plus d'honneur à notre Patrie & à notre langue, ils sont bien plus connus des Nations, ils ont plus fait fleurir le commerce & jetté plus d'argent dans le Royaume par l'affluence des étrangers qu'ils y ont attirés, que tous nos Mathématiciens.

M. de *Condorcet* va plus loin ; non seulement les progrès de la raison ne sont pas contraires, ils sont même nécessaires à la perfection des beaux arts; & il faut entendre la raison qu'il en donne.

« Puisqu'ils [*beaux-Arts*] sont » fondés sur l'imitation, comment » pourroient-ils ne pas s'arrêter, ne » pas décheoir, si les objets qu'ils » doivent peindre ne se multiplioient » pas sans cesse, si, toujours plus » observés & mieux connus, ces ob- » jets ne présentoient pas au génie

» de nouvelles nuances, des combi-
» naiſons nouvelles ? Pourquoi le rè-
» gne de l'Éloquence & de la Poëſie
» a-t-il été ſi court dans la Grèce &
» dans Rome ? c'eſt que celui des Scien-
» ces n'y a pas été prolongé. Leurs
» Poëtes, à qui la philoſophie ne four-
» niſſoit plus d'idées nouvelles, ne fu-
» rent bientôt que des imitateurs foi-
» bles ou exagérés des anciens Poëtes ;
» leurs Littérateurs ne furent que
» commenter dans des phraſes caden-
» cées avec art, les maximes de l'Aca-
» démie ou du Portique. L'empire des
» Lettres ſera plus durable parmi
» nous, parce que chaque âge, marqué
» par des vérités nouvelles, ouvrira
» au talent du Poëte ou de l'Orateur
» de nouvelles ſources de beautés ».

Voilà un de ces raiſonnemens qui ont l'air profond & même neuf, parce qu'ils ſont abſolument faux, mais qui n'en impoſent qu'à ceux qui ne les entendent pas. Pour peu qu'on les examine, on eſt étonné de la hardieſſe de l'Orateur qui les débite devant des hommes ſenſés, & de l'imbécillité du Public qui les applaudit ſans y rien comprendre.

Oui, *les arts sont fondés sur l'imitation*, mais sur l'imitation de la nature, qui, toujours la même pour le fonds, varie cependant & se renouvelle sans cesse, suivant les lieux, les temps & les circonstances; ces variations dans le monde morale & physique, sont absolument indépendantes de la Philosophie; ce n'est point la Philosophie qui *multiplie les objets*, c'est la nature elle-même, dont le spectacle n'est jamais uniforme. Or est-ce dans les livres que le Poëte étudie la nature? Qu'a-t-il besoin des observations des Philosophes? N'a-t-il pas les yeux du génie? Est-ce dans les traités des Philosophes qu'*Homère* a puisé ses comparaisons & ses images? Est-ce dans leurs pesantes dissertations qu'il a appris à connoître l'homme, à peindre les passions? Du temps d'*Homère*, les Poëtes étoient les seuls Philosophes. Lorsque l'Italie moderne a produit cette foule de Poëtes & d'Artistes fameux qui font sa gloire, la Philosophie n'existoit point encore: est-ce dans les écrits des Philosophes que le *Tasse* & *Raphael* ont pris les traits sublimes qu'on admire dans leurs tableaux? Aujourd'hui

que la Philosophie, est dit-on, si fort perfectionnée, l'Orateur peut-il se dissimuler que la Poésie ne soit sensiblement déchue? Où a-t-il donc vu que le règne de la poésie & de l'éloquence, n'a été si court dans la Grèce & dans Rome, que parce que l'empire des sciences n'y a pas été prolongé? Au contraire, c'est dans la décadence des arts, que la Grèce & Rome ont été inondées de cette foule de Philosophes hypocrites dont *Lucien* se moque: c'est alors que la Philosophie est devenue, comme aujourd'hui, un métier lucratif, & un moyen de faire fortune. Si les Poëtes modernes ont été des imitateurs foibles ou exagérés des Anciens, c'est qu'ils manquoient de génie: ce ne sont point les inventions nouvelles dans la Physique & dans les sciences qui ouvrent au talent du Poëte de nouvelles sources de beautés; depuis qu'on a perfectionné l'agriculture, a-t-on fait un poëme qui approche des Géorgiques de *Virgile*? & la saine Physique répandue dans l'anti-Lucrèce, vaut-elle, poétiquement parlant, les réveries & les absurdités du chantre d'Epicure.

Il est aisé de deviner les motifs qui ont engagé l'Orateur à accumuler tant de sophismes, pour exalter la Philosophie & les Sciences, & on pourroit lui dire, *vous êtes Orfévre, M. Josse.* On ne peut qu'applaudir à la juste reconnoissance qui lui a dicté l'éloge de M. d'*Alembert*; & cet éloge doit être d'autant plus cher à M. d'*Alembert*, que c'est la seule satisfaction qu'il ait éprouvée ce jour-là; car le Public a écouté assez froidement sa notice satyrique sur le Marquis de *Saint-Aulaire*: il paroît qu'on commence à se lasser de ses épigrammes; & quoique dans cette dernière assemblée, il ait eu recours, pour forcer les suffrages, à des facéties peu convenables à son âge & à sa dignité, les Auditeurs se sont obstinés à garder un silence malin; marque de réprobation utile, si elle peut corriger l'Auteur.

M. *Saurin* est un peu flatté dans ce discours, quant au mérite Littéraire; ce sont des complimens d'étiquette, des formules de politesse que l'usage autorise, qui ne tirent point à conséquence. A l'occasion de *Béverley*, l'O-

rateur s'engage dans une discussion sur les *Drames*, après avoir demandé sagement quelqu'indulgence en faveur d'un Géomètre, qui pour la première fois ose parler de l'Art du Théâtre. Il me paroît avoir bien saisi les caractères distinctifs de la Tragédie & du Drame; mais la conséquence qu'il en tire est des plus fausse; il voudroit insinuer qu'un Drame intéressant est un Ouvrage plus difficile, & qui demande plus de talens qu'une bonne Tragédie, parce que l'Auteur d'un Drame ne peut pas employer, pour produire le même effet, des ressorts aussi puissans que le Poëte tragique. Si M. *de Condorcet* étoit moins étranger à l'Art dramatique, il sauroit que rien n'est plus facile que d'attacher & d'intéresser au Théâtre, à l'aide de quelques situations peu vraisemblables. Il n'y a point de si chétif Roman, qui n'offre un intérêt plus vif que l'Iliade, quoique les moyens qui produisent cet intérêt, n'ayent, ni la grandeur, ni la force de ceux qu'*Homère* emploie. Dira-t-on que ce Roman étoit plus difficile à faire, & demandoit plus de

talens que l'Iliade ? Cette espèce de prééminence que l'Orateur donne au *Drame* sur la *Tragédie*, est une insulte publique faite au bon goût en pleine Académie.

Ce discours doit être regardé comme une déclamation excessivement outrée en faveur de la Philosophie & des Sciences exactes, contre les Lettres & les beaux Arts ; déclamation très-dangereuse à quelques égards ; parce que les prétendues découvertes, que l'Auteur exalte avec tant d'emphase, ne peuvent raisonnablement s'appliquer qu'aux systêmes des Philosophes modernes : je n'ai presque fait aucune observation sur le style qui est assez plein & assez nombreux : mais il m'a paru ampoulé, monotone & froid ; souvent obscur & guindé. On n'attend pas d'un Géomètre les graces de l'éloquence, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est la justesse des pensées, la solidité du raisonnement ; & je crois avoir démontré, que ce sont là sur-tout les qualités qui manquent à M. *de Condorcet*.

La réponse de M. le Duc *de Niver-*

nois, est écrite avec cette simplicité élégante & noble, cette politesse & cette urbanité d'un courtisan, qui cultive les Lettres par goût, qui se délasse dans le commerce des Muses d'occupations plus importantes, & auquel on pourroit appliquer ce que *Paterculus* a dit de *Scipion*; *nemo elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit.* Je ne sais si M. *de Condorcet* a dû être bien flatté des éloges que donne le Directeur, à sa manière de rédiger les Mémoires de l'Académie des Sciences: dire que le successeur de *Fontenelle*, *laisse aux Sciences exactes leurs Hyéroglyphes sacrés*, & n'écrit que pour les Savans; n'est-ce pas dire qu'il n'a point le talent de mettre les idées abstraites à la portée du commun des Lecteurs, talent rare & précieux qui a fait la gloire *de Fontenelle*?

Je suis, &c.

LETTRE II.

Idylles & Poëmes Champêtres ; par M. Léonard.

M. *Léonard*, Monsieur, est un de nos Poëtes que n'a point gâté cette épidémie *de bel esprit* qui attaque aujourd'hui la plupart de nos Ecrivains ; il a sçu se préserver de la contagion, il n'a point abjuré ce goût simple & naturel qu'on puise dans la lecture des Anciens, & qui seul peut donner un prix solide aux ouvrages modernes. Instruit par ces grands modèles, il n'a point suivi la route battue par tant de jeunes rimeurs, qui impatients de prendre leur essor vers la Comédie, y vont lire leurs thèmes drammatiques qu'on a la foiblesse de recevoir, & qui malgré quelques prôneurs, & les efforts d'une cabale payée, sont sifflés & bien-tôt oubliés. L'Auteur des *Poëmes champêtres* a eu le courage de céder à son

penchant qui le portoit sans doute à un genre de poésie dont à présent on est peu capable de sentir les beautés. Les Grecs, les Romains connoissoient tous les charmes de la vie champêtre ses tableaux innocents ne leur étoient point étrangers; un Sénateur, un Général, après avoir rempli leurs devoirs trouvoient un noble délassement dans les occupations si intéressantes de l'agriculture. Les Anglois sont encore en état d'apprécier les divers agrémens de la campagne; pour nous autres François, à peine les appercevons-nous; l'Idylle est donc insipide pour les sociétés qui ne sont mues que par des secousses violentes, ou qui ne respirent que des amusemens frivoles & factices. Il n'y a que des ames douces & pures qui puissent être sensibles à la description des mœurs pastorales. Les rêves de l'âge d'or, ne sont pas faits pour attacher des esprits corrompus, rassasiés de plaisirs grossiers & de tous les abus de l'art. M. *Léonard* aura donc un très-petit nombre de Lecteurs; mais l'Ecrivain sensé ne compose point pour la multitude; il se contente des suffrages éclairés que lui décernent le goût

& le sentiment, & notre Poëte peut prétendre à cette récompense la seule qui flatte réellement le véritable homme de lettres.

Jettons un coup d'œil rapide sur ces *diverses poésies* qui ne nous étoient pas inconnues, on en avoit déjà publié une Edition; celle-ci qui reparoît, prouve que l'Auteur n'a point négligé de se soumettre à l'un des premiers préceptes de nos maîtres; il a réuni tous ses efforts pour profiter des lumières de la critique & de ses propres observations; il a corrigé avec soin ce qu'il présente ici au Public une seconde fois; c'est une espèce de nouvel ouvrage dont il lui fait hommage. Il est distribué en quatre livres qui chacun contiennent dix Idylles. M. *Léonard* a beaucoup emprunté des Allemands, les seuls peut-être qui soient dignes à présent d'aimer la nature & de chanter ses différentes beautés. Voici la première Idylle à *Eglé* que nous donnons comme une sorte de *Prologue*.

Le front paré de guirlandes légères,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or,

Et les amours des naïves Bergères.
Primtems du monde, âge heureux de nos
pères,
Dans mes chanſons puiſſe-tu naître encor.
Un autre embouchera la trompette guer-
rière,
Décrira le tumulte & l'horreur des combats,
Et peindra le héros tout couvert de pouſ-
ſière,
Lançant *à ſes côtés* les flèches du trépas.
Loin de ma muſe une ſi noire image,
Douce & riante elle aime les vergers,
Le bruit des eaux, la fraîcheur de l'ombrage,
Sa flûte en main, elle ſuit les Bergers;
Mais plus ſouvent c'eſt Eglé qui m'inſpire;
Mes chants alors animés par l'amour,
Quand je la vois tendrement me ſourire,
Sont auſſi doux que l'aube d'un beau jour.
Aimable enfant, depuis que tu m'es chère,
Un plaiſir pur embellit mes inſtans,
Et l'avenir *rayonnant de lumière*,
Offre à mes yeux un éternel printems.
Heureux le *Philoſophe*, heureux l'*homme* ſen-
ſible,
Jaloux de s'élancer vers l'immortalité,

Qui parcourt des beaux arts la carière pénible,
Pour attacher un jour sur sa cendre paisible
Les regards satisfaits de la postérité ;
Plus heureux qui, chéri de sa jeune maîtresse,
Vît dans l'indépendance & dans l'obscurité ;
Qui, bercé dans les bras de la molle paresse,
Redoutant peu l'envie & la célébrité,
A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,
Soupire quelques vers, enfans de la tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mène à la vieillesse
Des roses de l'amour & de la volupté.

Lançant *à ses côtés*, est vague, foible, ne forme point d'image. L'avenir *rayonnant de lumières*, cette expression sort du ton simple & facile de ce genre de poëme. Le *Philosophe*, mot nullement poétique, & qui sur-tout ne devoit jamais entrer dans une Eclogue. D'ailleurs, toute cette fin est pleine de sentiment, & respire ce charme, cet heureux abandon qui caractérise l'*Idille*.

La seconde *Idylle* est *Amyntas, l'heureux Vieillard*. Cette petite Pièce est remplie de vers, où l'on trouve le *molle atque facetum* de *Virgile*; nous voyons en quelque sorte, un vieillard exempt des chagrins & des remords, qui souvent empoisonnent nos derniers instans; on se pénètre de cette innocence pure qui est attachée à l'existence des heureux habitans de la campagne. Que l'on doit aimer ces vers.

Hélas! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler mes jours, comme coulent leurs eaux.

. . . .

Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature;
J'eus des amis, je fis quelquefois des heureux,
J'aimois, & je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.

Ô jeunesse ! ô saison dont tout m'offre l'image,
Lorsque sur mes genoux je *portois* mes enfans,
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentois pressé de leurs bras innocens,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage !
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux, de l'avenir pénétroient la nuit sombre,
Je disois : ils croîtront, leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre ;
J'ai joui, grace au ciel, du fruit de mes travaux.

Il seroit bien à plaindre celui qui liroit ces vers sans éprouver une douce émotion. *Portois* n'est point assez agréable, il falloit quelque chose de plus caressant. C'est là un des secrets de la poésie : que l'expression ait toujours la teinte de la pensée ; qu'on n'employe pas les termes consacrés à la peinture de *Borée* pour nous décrire le vol gracieux de *Zéphire*. Voilà ce que les An-

ciens possédoient singulièrement : le mot étoit fait pour l'idée. De-là cet accord, ce charme qui ne peut exister dans nos poésies, où presque toujours se sent l'*improbus labor*, & ce technique qui blesse le sentiment & la nature.

La troisième *Idylle* représente un berger enchaîné par son amante ; elle consent à le délier, pourvu qu'il lui jure de *ne point l'embrasser pendant une heure entière*. On sent combien ce sujet est *petit !* Tout genre a sa dignité : qu'il y eût dans une Eclogue une douzaine de vers consacrés à ce coup de crayon, ils pourroient faire quelque plaisir ; mais que ce soit là le seul objet d'une *Idylle* entière, c'est abuser de la simplicité pastorale, & alors le naif tombe dans le *niais* qui est toujours à côté du naturel, pour peu qu'on charge le coloris. C'est le goût, ce sentiment exquis tant desiré, & si peu connu, qui nous éclaire sur ces nuances si délicates, & presqu'imperceptibles.

Nous nous garderons bien de suivre M. *Leonard* pas à pas. Il eût pû se dispenser de remettre sous nos yeux des tableaux qui nous attachent dans *Gef-*

ner. Les copies sont toujours au-dessous des originaux. Il falloit que le Poëte François se pénétrât de son modèle, prît sa *manière* sans chercher à se traîner sur sa trace; nous retrouvons ici une infinité de traits & d'images dont nous sommes encore remplis; & *Gessner* assurément sera toujours regardé comme le maître, & M. *Léonard*, comme le disciple. Pourquoi nous délayer *Daphnis* & *Chloé* pour en composer l'*innocence de l'amour*, qui n'offre rien de neuf, qui à chaque instant nous rappelle ce joli Roman embelli par la plume naive d'*Amyot*. L'*Idylle* 6 intitulée *le Bouquet* est à l'abri de ce défaut; c'est une des plus jolies de M. *Léonard*. Les Interlocuteurs sont *Nina* & *Daphné*. La première est enchantée d'un bouquet dont son sein est paré. *Daphné* lui demande *d'où vient que ce bouquet l'enchante*.

Veux-tu que je devine, oh! je suis pénétrante!

Damon disoit....

NINA.

Damon!

DAPHNÉ.

Oui tu t'émeus !

NINA.

Oh ! non,
Je ne suis point émue... Eh ! que disoit Damon ?

Ce dernier trait est d'une simplicité de sentiment qu'on ne laisse point échapper.

L'*Idylle* huitième (le bonheur) est pleine d'idées vraiment Philosophiques ; il est vrai que cela n'appartient point à la Bergerie, que le ton est différent de celui des Pasteurs ; mais l'*Idylle* chez les Anciens, sur tout chez les Grecs, embrassoit des sujets très-variés. M. *Léonard* ne s'est donc point écarté de la règle, qui permet que les pipeaux usurpent quelquefois les sons de la lyre. On est porté à retenir ces vers, qui sont dictés par le cœur même :

Pleurez, ô mes amis ! quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre,
Et si vous marchez quelquefois

Sur la terre où sera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre : il avoit un cœur
tendre,
De l'amitié fidèle il a chéri les loix.

Je ne sais pourquoi M. *Léonard* confond le style simple & le style marotique, le mot de *parfois* appartient au dernier, & il doit partout ailleurs se rejetter. Je le répéterai, il ne faut pas confondre le *niais* avec le naturel: Il ne faut pas, sous prétexte de rendre la vérité, se permettre des peintures licentieuses.

N'auroit-il pas dû aussi se défendre d'une imitation aussi servile que celle-ci? (C'est le commencement du Livre II.)

Mes amis, voici l'heure où le flambeau du
jour
Commence à tempérer sa lumière dorée

Pour dissiper l'ennui d'une longue soirée,
Je veux vous raconter une histoire d'amour.

Cela ne nous rappelle-t-il pas tout de suite un des débuts des contes de *Voltaire*? Le goût a-t-il présidé à ces vers?

L'obscurité couvroit les palais d'*Ithona*,

. . . . . .

Et les frémissemens des eaux de *Duvrana*.

. . . . . .

Et le troisième jour l'Isle s'offre au héros,
Comme *un bouclier bleu* sur l'humide campagne.

D'ailleurs, pourquoi choisir un des chants d'*Ossian*, pour le travestir en *Idylle*? De tels sujets conviennent-ils au genre Pastoral, qui ne demande que des images douces & agréables; ou si elles sont touchantes, ce doit être sans le secours de ces tableaux sombres & terribles, qui sont du ressort du grand

tragique. C'est plutôt ici une Elégie, ou un chant funèbre, qu'une Églogue.

L'*Idylle du Ruban* est trop connue pour être citée ; nous nous bornerons à dire que ce petit Ouvrage est plein de graces & de délicatesse ; il seroit à souhaiter pour la réputation de l'Auteur, que toutes les autres *Idylles* pussent être comparées à celle-ci. L'*Oiseau* offre un tableau charmant, c'est le sentiment même. *Atis* apporte un oiseau à *Zica* sa Bergère ; elle est d'abord flattée du présent, mais elle s'apperçoit qu'il se débat dans ses mains.

Vois-tu, (dit-elle à son berger) comme il bat de l'aile,
Hélas ! s'il appelloit sa compagne fidelle !
Comme nous n'a-t-il pas un cœur ?
Sans un objet d'amour peut-on passer la vie ?
Quand tu l'as pris, peut-être il quittoit son amie,
Encor rempli de son bonheur,

Il couroit en aveugle à ce piège trompeur;
Pour un moment tous deux mettons-nous à
sa place,
Si l'on vouloit un jour me séparer de toi,
Y consentirois-tu, dis moi?
Et si je te perdois, quelle affreuse disgrace!
Atis, il faut le rendre à ses premiers liens;
Adieu petit oiseau, va dire à ton amie,
Qu'enchaîné comme toi sous une loi chérie;
En faveur de ses feux, Atis fit grace aux
liens.

Il y a de la maladresse à joûter avec ses maîtres: on est presque assuré d'être vaincu. M. *Léonard* dans son *Idylle* de *Gallus*, est bien au-dessous de son modèle. Ce morceau est lâche, diffus, c'est une estampe effacée, qui nous donne à peine l'idée du tableau. Comme ces vers sont une foible imitation du passage latin.

Des bois & des chansons déjà mon goût se
lasse,
Adieu forêts, adieu! ... qu'importe ce séjour?
Peut-on changer de cœur comme on change de place!

(C'est un pareil vers qu'il falloit changer.)

Quand l'hèbre m'eût versé ses flots chargés
de glace;
Quand j'aurois pénétré les neiges de la
Thrace;
Ou quand sous le Tropique, en butte aux
feux du jour,
De mes troupeaux mourans j'aurois suivi la
trace.

Est-il croyable que l'Auteur de l'*Idylle du Ruban* se soit oublié à ce point dans une imitation aussi imparfaite! Une traduction exige qu'on se remplisse de son original; si l'on ne peut exprimer ses beautés, il faut en substituer qui valent les siennes,

& devenir en un mot, son égal, si l'on ne peut le surpasser.

La première *Idylle* du Livre IV, l'*Hermitage*, commence agréablement.

J'ai long-temps cherché le bonheur,
J'ai connu des humains les faveurs mensongères,
Et l'espoir entouré de brillantes chimères,
Et le chagrin réel, & le plaisir trompeur;
Aujourd'hui qu'une humble fortune
Assure ma félicité,
O ciel! si ma voix t'importune,
Si quelquefois encor j'implore ta bonté,
Permets que le jus de nos treilles
Tous les ans baigne mon pressoir,
Que nos fruits abondants garnissent nos corbeilles,
Et que chaque moisson surpasse mon espoir.

Les quatre derniers vers sont bien inférieurs des premiers.

Le Gage Mutuel est une plaisanterie qui pouvoit fournir matière à un conte, mais qui a très-mauvaise grace dans un morceau pastoral. La Muse champêtre est plus décente, elle n'aime point

ces trahisons, ces perfidies, qui ne vont qu'aux *Amans de Ville.*

M. *Léonard* a-t-il pu s'abuser au point de croire qu'il étoit un des dignes interprêtes de *Virgile*. Le voilà encore attaqué de la maladie de la traduction, c'est ainsi qu'il nous rend le commencement de la première églogue de ce célèbre Poëte.

Tu reposes Tytire, à l'ombre de ce hêtre,
Et tu fais résonner tes légers chalumeaux ;
Pour nous il faut quitter le champ qui nous fit naître,
Malheureux exilés ! nous fuyons nos hameaux,
Nous fuyons, & toi seul *couvert d'ombre*, & tranquile,
Tu charmes les forêts du beau nom d'Amarille.

Qui jugeroit du latin par ces foibles lignes rimées, auroit une idée bien imparfaite de *Virgile*.

La dernière *Idylle*, intitulée l'*Automne*, a des beautés quoiqu'elle débute pesamment.

On voit ſe courber les vergers
Sous le poids de leur opulence.

Il falloit amener cette image : cet *abrupto* jette du languiſſant, du froid ſur le tableau, & ôte cet air de vérité auſſi néceſſaire à la Poëſie qu'à la Peinture. L'Auteur a réuſſi davantage dans ces vers :

Ah ! dumoins le printems fera revivre encore
Ces champs que doit flétrir l'*haleine* des hivers ;
Mais moi, ſoit que la nuit faſſe place à l'aurore ;
Soit que l'aſtre du jour ſe plonge dans les mers,
Je vous rappelle envain félicité paſſée !
Tendres illuſions de mon âme abuſée !

Il termine ainſi ſes Paſtorales : on voit que le ſentiment l'a inſpiré, & il fait partager ſes regrets à ſon lecteur. Qui ne s'attendrira pas à ce morçeau ?

Dieux ! laiſſez-moi du moins l'illuſion champêtre,
Laiſſez-moi mes bergers, mes fleurs & mes ruiſſeaux ;

Mais le charme est fini, j'ai perdu ces tableaux;
J'ai vu de l'âge d'or l'image disparoître,
Et je brise mes chalumeaux.

. . . .

Adieu donc pour jamais campagnes mensongères,
Séjour peuplé d'amants, de Nymphes, de bergeres,
Prés, collines, vallons où résonoit ma voix;
Qu'êtes-vous devenus doux plaisirs de ma vie?
N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois?
D'où vient qu'à votre aspect mon âme est moins ravie?
N'est-ce point-là cette eau qui baignoit la prairie?
La fraîcheur & l'ombrage ont-ils fui de ces bois?
Hélas! il m'a quitté cet enchanteur perfide,
Qui me trompoit si doucement!
Il m'a quitté ce Dieu charmant,
Qui m'offroit les jardins d'Armide,
Et le monde à mes yeux rentre dans le néant.

A la suite des *Idylles* se trouve *le Temple de Gnide mis en vers*; cet Ouvrage peut soutenir souvent la comparaison avec celui de *Colardeau* sur le même sujet. L'espèce de Dédicace de ce Poëme *aux mânes du Marquis de Chauvelin*, est pleine de sentiment & de cette douceur qui semble caractériser la Muse de M. *Léonard*. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer quelques traits de cette Epître.

Toi, qui des ombres fortunées,
Habites les bois toujours verds,
Je t'ai vu sourire à ces vers
Tracés dans mes jeunes années.

. . . . . .

Montesquieu peignit une belle,
Simple, naïve, sans atours,
J'ornai sa beauté naturelle?
J'en demande grace aux Amours.

. . . . . .

Ma Muse n'est qu'une mortelle,
Et n'attend rien de l'avenir.

. . . . . .

O Gnide! ô campagnes si chères!
Bois consacrés aux doux mystères,

Que j'aimois vos jeunes bergères,
Dont l'innocence est le trésor;
Et ces jeux, ces danses légères,
Ces coeurs purs, ces amours sincères,
Ces moeurs dignes de l'âge d'or!
Tous ces biens sont imaginaires;
Mais j'ai joui de leurs chimères,
Et j'en voudrois jouir encor.

Le Poëme du *Temple de Gnide* est divisé en quatre Chants. Les vers ont un rithme varié, ce qui sauve de l'ennui, inconvénient presqu'inséparable de l'uniformité.

On trouve encore après cette *imitation*, un autre Poëme en un Chant, intitulé la *Journée du Printemps*, qui, quoiqu'il ne renferme que des descriptions, n'est pas dépourvu d'intérêt; on le lit avec plaisir malgré la monotonie du sujet. Des *Romances* & des *Chansons* terminent ce recueil; & dans ces bagatelles, on en trouve qui méritent d'être distinguées de la foule des inepties de ce genre.

Mais l'objet le plus important de cette collection, sont les *Idylles*; c'est sur ces petits Poëmes qu'on peut por-

ter un jugement décisif en quelque sorte, pour la réputation de M. *Léonard*. Il a des graces, de la facilité, du sentiment; il auroit dû être plus sévère dans le choix, ne point nous redonner ce que nous lisons tous les jours dans *Virgile*, dans *Gesner*; se faire une *manière* qui lui soit plus propre, supprimer quelques-unes de ces *Idylles*, & alors son talent se fût montré sous des traits plus marqués; mais nous conviendrons avec la même impartialité, qu'il doit être compté dans la classe peu nombreuse de nos Ecrivains, qui savent concilier le cœur & l'esprit, & mériter l'estime autant que les applaudissemens; ses Ouvrages ne peuvent que faire beaucoup d'honneur au Poëte & au Citoyen.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Le Duel, Comédie tirée de l'Allemand, en un Acte & en prose. A Paris, chez la veuve Duchesne, *rue S. Jacques, au Temple du goût.*

La situation d'un homme qui doit se battre, si cet homme sait penser, s'il a le temps de réfléchir, est la plus affreuse des situations. Dans quelques heures il va perdre la vie, ou l'ôter à un autre ! Alternative horrible, de quelque côté qu'on l'envisage ! Mais s'il est attaché au monde par un grand nombre de liens, s'il est quelque chose dont la perte seroit pour lui plus pénible que cette vie qu'il va risquer, l'état où se trouve cet homme est le comble de l'infortune ; je ne connois rien d'aussi affreux, si ce n'est peut-être le barbare préjugé qui a sçu l'y réduire : dans cette crise violente, faites-le paroître sur la scène, il doit y produire le plus grand effet. Ces réflexions ne pouvoient échapper à M. *Sédaine*, qui dans son Philosophe

sans le savoir, a, comme vous voyez, traité le même sujet : il place le duel de son jeune homme dans le temps que le mariage de sa sœur va se conclure. Cet infortuné voit régner sur tous les visages le calme & la satisfaction ; tout respire autour de lui la joie la plus pure, & l'union la plus touchante : son père & sa sœur sont au comble de leurs vœux ; il les aime, il pourroît être heureux de leur bonheur, & c'est lui qui va bientôt l'empoisonner ; dans peu d'heures, peut-être, il doit être arraché à ces objets chéris, & sa perte répandra sur leurs jours l'amertume & la douleur. Ces noires réflexions qui lui rendent son état plus douloureux, son désespoir opposé à l'alégresse de toute la famille, forment un tableau sans doute bien touchant. Dans la pièce Allemande, si les liens qui retiennent le Comte *de Montbrisson* sont plus forts & plus multipliés, l'intérêt qu'il inspire doit être aussi plus vif : vous en pourrez bientôt juger par vous-même.

Le Comte *de Montbrisson* est père depuis peu : son épouse, qui l'adore, est digne de toute sa tendresse ; elle l'a quitté pour aller au-devant de son

père, qui vient embrasser son petit-fils : dans cet intervalle il a eu une dispute très-vive avec le Chevalier *de Villeneuve* son beau-frère, dont malheureusement il n'est pas aimé. Le Chevalier l'a plaisanté sur ce qu'il avoit quitté le service pour être plus assidu auprès de sa sœur, & cette sœur même n'a pas été épargnée dans ses propos. *Montbrisson*, qu'on avoit toujours régardé dans son Régiment comme un *Caton*, un *sage*, un *moraliste*, qui avoit pour principe qu'on ne devoit jamais se battre qu'avec l'ennemi, & à qui plusieurs actions d'éclat par lesquelles il s'étoit distingué à l'armée, permettoient ce langage, ce *Montbrisson* n'a pu se contenir en entendant outrager son épouse; il abandonne en un instant le caractère qu'il avoit si long-temps soutenu : le voilà en affaire réglée pour la première fois de sa vie, & c'est contre son beau-frère ! Entendez-le lui-même déplorer son malheur.

» Insulter ma femme, sa sœur ! Me forcer..... Encore si ma vengeance pouvoit ne frapper qu'un perfide ! Mais que d'innocentes victimes nous

allons entraîner avec nous ! Cruel beau-frère, puisses-tu me survivre ! tu les verras plus tranquillement que moi. Il faut donc renoncer à tout, quitter cette maison, abandonner une femme...... Hélas ! elle fondoit en larmes hier, en me quittant pour deux jours ; & il faut pour jamais..... Que va-t-elle devenir ?... Elle vole au-devant de son père : ce bon père vient embrasser un fils que nous lui avons donné. Ils doivent arriver demain. M. *de Villeneuve*, déjà ranimé par l'aspect de sa fille, entre, me cherche, vole à mon fils, précédé d'une mère tendre dont l'amour a précipité les pas, qui m'appelle à grands cris ; & plus de père, d'époux, ni de fils pour les recevoir ! Une maison déserte, une solitude profonde, un berceau où reste un enfant abandonné !.... Un enfant, mon fils ! je viens de le couvrir de mes larmes ; il me serroit avec ses foibles bras... il sembloit vouloir me retenir..... Malheureux enfant, je n'ai plus qu'à te recommander à ta mère, si elle peut survivre à ma mort ou à ma retraite. »

(*Il écrit.*)

» O ma Julie, quand tu recevras cette lettre ! (*pause legère.*) Pardonne-moi ma mort, ou celle de mon ennemi; songe que je t'adorois... que j'ai dû.... (Après une pause pendant laquelle il écrit) ma fermeté m'abandonne.... Arrachons-nous encore à ce dernier entretien... (Il termine la lettre, & la relit.) Je ne lui nomme pas son frère; elle apprendra assez tôt quel est mon ennemi, & peut-être me haïra-t-elle moins, en réfléchissant que j'ai voulu lui cacher la moitié de son malheur. (Il cachette la lettre, & met l'adresse.) A Madame *de Montbrisson*. Quelle est à plaindre de porter mon nom! « Il appelle son domestique, & lui remet la lettre pour être rendue à la Comtesse dès qu'elle sera de retour. Le domestique frémissant à cet ordre, & ne voulant point se charger pour sa Maîtresse d'une lettre capable de lui donner la mort, la jette sur le bureau sans que son Maître s'en apperçoive : mais cette lettre fatale n'en ira pas moins à son adresse. La Comtesse revient plutôt qu'elle n'étoit attendue; elle vole à son mari avec l'empressement qu'on a de revoir tout ce qu'on aime; elle ne dit rien qui

ne respire la tendresse & la confiance; elle est bien loin de se douter de son malheur : tandis que *Montbrisson* abymé dans ses réflexions, pénétré de la tendresse que lui marque son épouse, & songeant en même temps au sort qu'il lui réserve, ne répond que d'un air distrait : chaque mot que prononce son épouse lui fait craindre qu'elle ne soit instruite de ce qu'il veut lui cacher. Enfin, son embarras le trahit, ses excuses ne font qu'alarmer la Comtesse, jusqu'à ce que la lettre qui est sur la table lui découvre tout le mystère, excepté le nom de son rival. Cette scène mériteroit d'être transcrite toute entière. La Comtesse a lu le funeste écrit; *Montbrisson* cherche à la calmer, & ses tendres soins sont interrompus par le Marquis *de Villeneuve*, qui, au lieu du plaisir qu'il s'étoit promis, ne trouve qu'une fille au désespoir, & un fils éperdu. Le Chevalier *de Villeneuve* le suit : la Comtesse volant dans ses bras dès qu'elle l'apperçoit, le conjure de rester avec *Montbrisson*, quoiqu'il ne l'ait jamais aimé, lui rappelle qu'il est l'époux de sa sœur, & lui fait promettre de le suivre, de veiller sur ses

pas, de le sauver de sa fureur. C'étoit, comme on voit, pour le Chevalier une chose assez difficile à promettre : il n'est personne qui ne sente le mérite de cette situation. Le Chevalier ne répond rien, mais son ame est pénétrée : s'il est coupable, c'est par légereté, par imprudence. Rendu à lui-même, il se repent de sa faute : son père, sa sœur, leurs larmes, leur tendresse ont déchiré son sein, & changé entièrement son cœur à l'égard de *Montbrisson* ; ils ne sont plus ennemis : mais ils sont seuls, les momens sont précieux, ils s'embrassent, & se battent. Qu'est-ce donc que cet honneur, grand Dieu, qui réunit ensemble des choses si différentes ; qui permet qu'on se réconcilie, & qui veut qu'on s'égorge ! Un ami commun, nommé *Morgan*, les sépare pour leur indiquer un lieu plus commode; mais le Marquis *de Villeneuve* ne leur laisse pas le temps de sortir ».

» Courage, courage, mon fils ! (dit-il, en s'adressant au Chevalier ;) j'ai appris de vos nouvelles, & je viens vous complimenter sur le sujet de votre querelle : c'est contre un frère que *Montbrisson* a été obligé de sou-

tenir l'honneur de sa femme. Il ne vous manque plus, après avoir oublié que vous nous apparteniez, que de nous ravir le seul défenseur qui nous reste de l'honneur & de la vertu de notre famille. »

LE CHEVALIER.

Mon père, je rougis jusqu'au fond de l'ame de ma vivacité & de mon étourderie. *Montbrisson* m'a traité comme je le méritois; mais je n'ai plus qu'à mourir ou à lui arracher la vie, pour conserver un reste d'honneur. Vous savez ce qu'un homme outragé doit au Public & se doit à lui-même.

LE MARQUIS.

Oui, mon fils, mais les loix devroient flétrir l'aggresseur, & les familles respireroient en paix à l'abri de ce sage Réglement; j'aurois encore un fils...; & vous, *Montbrisson*, ne pouviez-vous ménager un insensé, & laisser à son père le soin de le punir?

MONTBRISSON.

Oui, Monsieur; & je l'aurois fait, si j'eusse moins aimé ma femme.

M. MORGAN.

Braves gens, M. le Marquis, braves gens que vos enfans!

LE MARQUIS.

Je les désavouerois, Monsieur, s'ils n'étoient pas dignes de moi; mais si je suis forcé de fermer les yeux sur l'abyme où leur imprudence les a jettés, qu'ils entendent le cri de l'indignation qui s'élève du fond de mon ame; devoient-ils oublier les liens qui les unissoient, ceux qui m'empêchoient de les séparer l'un de l'autre? Quelle main teinte de mon sang prétendra sécher mes larmes? Est-ce vous, *Montbrisson*, qui vous présenterez à votre épouse, après avoir tué son frère? Est-ce toi, *Villeneuve*, qui apprendras à ta sœur que tu l'as privée d'un époux? L'honneur, l'honneur dans la Jeunesse n'est qu'étourderie & qu'inconséquence; & les fautes des enfans ne se réparent qu'aux dépens des pères & mères; nos larmes éternelles couvrent leur tombe, quand nous n'en répandons pas encore de plus amères sur leurs déplorables jours, & la mort est le terme de nos malheurs.

MONTBRISSON ET LE CHEVALIER.

(*le Marquis leur tourne la tête.*)

Ah, mon père!

M. MORGAN.

Il me fait frémir, & je me suis battu dix fois sans penser à tout cela.

LE CHEVALIER ET MONTBRISSON.
[*avec un nouvel attendrissement.*]

Mon père !

LE MARQUIS. (*les regardant avec une indignation mêlée de tendresse.*)

Ingrats enfants, frères dénaturés, époux barbare, quel cas avez-vous fait de nos larmes, de notre désespoir ? Ah, vous méritiez d'avoir été jettés sur la terre sans y avoir trouvé un père qui vous reçut dans ses bras, une sœur qui vous fît connoître l'amitié, une épouse qui vous aidât à supporter les peines de la vie ! [*Après avoir repoussé ses enfants avec tendresse & fermeté*]. Allez, allez *Montbrisson* embrasser votre fils, peut-être pour la dernière fois ! Comment soutiendrez-vous son souris, ses caresses, l'aspect de sa foiblesse ? Il soulève encore à peine ses foibles bras qui demandent votre appui, & vous vous êtes imposé la loi de l'abandonner ! A qui allez-vous le remettre ? est-ce à une mère infortunée qui, sans doute, ne vous survivra point ? est-ce à moi,

dont la tombe touche à son berceau.

MONTBRISSON.

Ah, ne me tracez pas ces images! ma femme & vous, mon père, vous vivrez pour mon fils, si le sort vous conserve le vôtre.

LE MARQUIS.

Que tu connois mal le cœur de ma fille & le mien! Et de quel œil crois-tu que je reverrai ce malheureux & trop coupable enfant, s'il revient vainqueur...? N'es-tu pas devenu mon fils...? Ah, je ne vois de tous les côtés que des malheurs à craindre & à pleurer! Vous avez commencé le sacrifice, cruels enfants, nous l'achèverons. Pour vous, M. le Chevalier, je ne vous parle pas de votre père, vous l'avez tant de fois oublié!

LE CHEVALIER.

Ah, ne me montrez pas ce front sévère, ne vous refusez pas à mes embrassements! Mon père, si vous pouviez lire en ce moment dans mon cœur, mes remords me rendroient votre tendresse!

LE MARQUIS.

Malheureux, ai-je pu te la retirer!... Ah, mon fils, mon fils! toi qu'une gloire toujours mal-entendue a précipité d'erreurs en erreurs; —toi, à qui cet habit [*il porte l'uniforme*] doit retracer aujourd'hui vivement tes obligations, frémis si tu sais réfléchir, frémis de la position où tu te trouves. Ton Régiment t'attend; on est à la veille d'une bataille, & tu n'y feras pas.

LE CHEVALIER. (*avec la plus vive émotion.*)

Et je n'y serai pas!

M. MORGAN.

Eh mais, en effet, un duel ne vaut pas une bataille.

LE MARQUIS.

Va, te battre contre un frère, mourir dans ton lit, ou te sauver de ta Patrie en fugitif, tu n'as plus le choix de ta vie & de ta mort. Voilà nos malheurs: vous connoissez vos devoirs, embrassez-moi, mes enfants, & partez, si l'honneur ne vous laisse aucun moyen de conciliation.

LE CHEVALIER. [*avec vivacité, & étouffant une fausse honte.*]

L'honneur m'en offre un, mon père,

& la présence de Morgan m'enhardit à le saisir. J'ai provoqué votre colère, *Montbrisson*; mais je l'avois méritée, & je dois expier à vos pieds. (*tombant à ses pieds.*) L'offense que j'ai faite à ma sœur, à ma famille & à mon beau-frère. Etes-vous satisfait?

MONTBRISON.

Ah, mon cher Chevalier, je ne puis que vous ouvrir mes bras & vous presser contre mon sein.

LE CHEVALIER.

Oui, presse moi contre ton sein. Je ne suis plus qu'un autre toi-même; ah! loin de pouvoir me battre désormais contre toi, j'exposerois mille fois mes jours pour conserver les tiens, & si jamais quelqu'un me reprochoit cette réconciliation, fût-ce Morgan lui-même.....

M. MORGAN.

Eh, que diantre, moi, je vous admire! Ils se sont déja battus, M. le Marquis; & s'ils recommençoient après ce qui vient de se passer, je ne les reconnoîtrois plus pour mes amis. La société d'hier se réunit encore aujourd'hui; je conterai ce qui s'est passé ici;

je ferai même mention, M. le Chevalier, de la petite proposition que vous m'avez faite de vous couper la gorge avec moi : & je dirai aux militaires, qu'après vous avoir embrassé tendrement, je vous ai prié de me prendre pour second toutes les fois que vous rencontreriez deux hommes assez malhonnêtes pour vous reprocher la plus belle action de votre vie.

LE MARQUIS.

Morgan, vous me rendez mes enfans.

M. MORGAN.

Mauvaise tête, bon cœur, voilà ce que nous sommes.

Cette scène est, sans doute, du plus grand effet ; c'est la vertu, le sentiment, la raison, le véritable honneur qui l'ont inspirée. Le Traducteur nous prévient qu'il a refondu en grande partie les rôles du Marquis & du Chevalier de Villeneuve. J'ignore ce qu'ils peuvent être dans l'original, mais je sais qu'il seroit maintenant bien difficile de les rendre plus beaux & plus intéressants. Cette pièce a encore d'autres obligations à son Traducteur : il a créé en entier le rôle de M. Morgan.

Dans le Philosophe sans le savoir, la simplicité du bon Antoine, le parti qu'il prend de se battre au lieu de son jeune Maître, ces derniers avis qu'il donne à sa fille d'un ton de mystère & de résignation vraiment comique, corrigent & égayent la tristesse naturelle du sujet. M. *Morgan* est destiné de même à répandre sur la scène plus de comique & de variété; *mauvaise tête, & bon cœur*; voilà précisément ce qu'il est, comme il l'a dit lui-même. C'est un être bien léger, bien étourdi, qui ne trouve rien de si récréatif que de se battre, qui connoît pour ces sortes d'affaires *des endroits charmans, délicieux*; qui ne voit dans les suites d'un duel rien que de tout simple. En effet, *on passe dans les pays étrangers, on y vit agréablement, cajolant les Allemandes, se battant avec leurs maris, s'ils y trouvent à redire*; car on sait *qu'il est bon de se battre un peu avec les Allemands, pour les former & leur apprendre à vivre; puis l'on déloge d'Allemagne, on fait le tour du monde*, toujours en se battant, *& l'on revient ensuite tranquillement chez soi*. Cet homme plein de confiance n'imagine

pas même qu'on puisse rester en chemin. Il finit tant d'extravagances par un trait de générosité ; il laisse sa bourse pour celui qui en aura besoin. Cette action seroit peut-être répréhensible dans un autre, parce qu'on doit savoir que deux hommes qui ont une nuit d'intervalle entre la dispute & le combat, ne peuvent manquer d'avoir pris leurs précautions : mais dans *Morgan* c'est une étourderie qui sied très-bien ; de la manière dont il s'annonce, on auroit tort d'exiger de lui qu'il réfléchisse ; il ne consulte que son cœur, & ce cœur vaut mieux que la tête. Mais qu'on l'éclaire, qu'on lui montre ses erreurs, il se corrigera, il conviendra de ses travers ; & vous avez vu avec quelle noblesse il étoit capable de le faire. Heureuse la société, si la lecture de cette pièce avoit le même pouvoir sur tous ceux qui ne se piquent pas plus de sagesse que M. *Morgan* ! Mais, par malheur, il y aura long-temps de mauvaises têtes, & elles ne seront pas toujours accompagnées de bons cœurs.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

SECONDE GUERRE PUNIQUE, *Poëme de* SILIUS ITALICUS ; *traduit par M.* Lefebvre de Villebrune. 3 vol. *in*-12. *A Paris, rue & Hôtel Serpente.*

SECOND EXTRAIT.

JE vous ai donné, Monsieur, dans une lettre précédente, sur la personne de *Silius Italicus* & sur son Poëme tous les détails préliminaires qui devoient naturellement annoncer la traduction dont il me reste à vous entretenir.

C'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, dit *Voltaire*, qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il

paroît que M. *Le Febvre de Villebrune*, n'a pas été jaloux d'afficher cette philosophie glaçante qui, en refroidissant l'admiration, rallentit infailliblement le courage nécessaire pour soutenir le pénible travail d'interprète. Il n'a pu se défendre d'une sorte d'enthousiasme qui lui a sans-doute exagéré les beautés, comme diminué les défauts de son modèle. Mais il faut bien se passionner pour son original, sous peine d'en donner une copie morte & sans chaleur, à moins qu'on ne veuille comme le bel esprit *La Motte*, pour prouver les *progrès de la raison humaine*, mutiler & travestir un grand Poëte. Quant à moi, je pardonnerai volontiers au nouveau Traducteur son *idolâtrie*, si elle a tourné au profit de sa traduction.

Mais cette traduction a dabord un grand désavantage, c'est qu'elle est en prose, & l'on ne rend bien les Poëtes qu'en vers, comme l'a soutenu avec vérité & avec force le célèbre Président *Bouhier*. Les Anglois & les Italiens sont convaincus depuis long-temps de ce principe & le réduisent en pratique. Chez eux les Poëtes Grecs & Latins sont à

traduits avec les formes poétiques des idiomes modernes. On connoît les célèbres traductions versifiées de *Pope* & d'*Annibal Caro*. Le Poëme de Silius a eu aussi dans ces deux langues des interprètes versificateurs, moins connus à la vérité, dont l'un est *Bugio*, & l'autre *Thomas Ross*, Garde des livres de Charles II.

Les François commencent à sentir la nécessité des traductions en vers. Déjà les ouvrages de ce genre se multiplient parmi nous avec plus ou moins de succès. Il faut espérer qu'après ses maîtres *Homère* & *Virgile*, leur disciple fidèle, *Silius* aura son tour. Bientôt on ne regardera plus les versions en prose des Poëtes, que comme des interprétations grammaticales, des espèces de paraphrases, & de Dictionnaire continus, moins faits pour rendre l'esprit que pour expliquer la lettre du texte. "

C'est assez là l'opininion que M. de *Villebrune* lui-même paroît vouloir donner de son travail. Il faut l'entendre s'énoncer avec franchise sur cet article & sur les autres principes qui l'ont guidé & qu'il a suivis.

« Avant de parler du sujet du Poëme, » je dirai deux mots de ma Version. » Devenue pour moi un sujet de délas- » sement dans le travail le plus pénible, » je l'ai faite avec plaisir, plus attentif » à faire entendre le texte, qu'à cher- » cher quelque *gloriole*, dans le mérite » d'une traduction. S'il eût été déjà » traduit en François, j'eusse pris plus » de liberté : j'eusse peut-être plu da- » vantage : je n'ai consulté que l'utilité » de mes Lecteurs. Tantôt je rends » précisément la lettre, lorsque je l'ai » cru nécessaire, sacrifiant pour ainsi » dire mon idiôme au sens de l'Auteur; » tantôt je me fixe uniquement sur le » sens, présumant que le Lecteur sait » assez de Grammaire & de Latin pour » trouver lui-même la construction » d'une phrase. Si j'avois écrit pour des » Allemands, j'aurois tout dit, sans » passer le moindre mot; parce qu'en » qualité d'Allemand, j'aurois eu droit » de supposer tous mes Lecteurs igno- » rans. Mais nous avons plus d'hon- » nêteté en France. D'ailleurs, la mor- » gue nous déplaît avec raison : elle » humilie l'amour-propre, & blesse

» par conséquent l'homme dans son
» intérêt le plus cher. J'ai laissé les
» épithètes au Poëte, suivant en cela
» le conseil de *Quintilien*. Lorsqu'elles
» étoient nécessaires, je ne les ai pas
» omises. Je n'ai pas craint de dire avec
» mon original, un tel a été blessé à
» la cuisse, à la poitrine, à la tête,
» comme il l'a dit après *Homère* &
» *Virgile*. Si certain Ecrivain avoit eu
» la moindre teinture des anciens usa-
» ges, il auroit su qu'un Guerrier avoit
» plus ou moins de gloire en renver-
» sant un ennemi, selon le coup qu'il
» lui avoit porté. Il se seroit bien gardé
» de persifler un usage consacré par le
» point d'honneur; usage qui a passé
» même jusque dans nos tournois, &
» qui s'est conservé de nos jours parmi
» les Maîtres d'Escrime. Les détails
» de ces blessures ont certainement
» beaucoup coûté aux anciens Poëtes:
» ils ne pouvoient les omettre sans
» manquer essentiellement aux préju-
» gés de leurs temps. Mais cet homme
» qui, dans ses critiques, payoit tou-
» jours le tribut du savoir par le sar-

» casmé, s'est cru dispensé de consul-
» ter la vérité ».

On devine aisément, que le *certain Ecrivain* que relève aujourd'hui M. *Lefebvre* avec autant de force que de justesse, est le trop fameux Auteur des *questions Encyclopédiques*, recueil puéril & rempli de bavardages, où tous les points d'antiquité sont traités avec une frivolité ridicule, & où l'on met sans cesse des plaisanteries plus ou moins mauvaises à la place des raisons & des preuves.

Mais pour revenir à notre traducteur, on voit, d'après son propre aveu, qu'il ne s'est guères occupé que du sens de son Auteur. C'est là sans doute le principal & l'essentiel. Mais s'il a par trop oublié l'accessoire du style, s'il a négligé l'élégance & la grace quoique traduisant en prose, j'aurai soin de noter cet oubli & ces négligences; & l'exactitude à rendre son texte, ne l'excusera point d'avoir manqué à sa langue.

Mais avant d'examiner la traduction, peut-être ne seriez-vous pas fâché, Monsieur, d'avoir une idée de la mar-

che du Poëme, une analyse succinte des différents livres ou chants qui le composent. C'est un tableau intéressant & curieux que le Traducteur auroit dû nous tracer rapidement dans sa préface, & que je vais tacher de suppléer.

Le Poëme de la *Guerre Punique* est divisé en dix-sept livres, qui ont chacun, comme ceux de l'*Enéide*, sept ou huit cents vers. Le premier livre contient l'origine de la guerre, que le Poëte fait remonter à la haine de *Junon* contre les Troyens. De là celle des Carthaginois favoris de la Déesse contre les Romains sortis d'*Ilion*. De là le fameux serment du jeune *Annibal*, & le siège de Sagonte, lorsqu'il eut obtenu le commandement des armées. Le second livre renferme la prise & ruine de *Sagonte*, où la Fidélité descend du Ciel pour encourager ces illustres assiégés à donner cet exemple d'héroisme & de constance si mémorable dans l'histoire, & qui détermine les Romains leurs protecteurs, au parti de la vengeance & de la guerre. Le sujet du troisième est la description brillante des actes religieux auxquels se livre *Annibal*

avant de marcher en Italie, & sur-tout de ce songe allégorique qui sembloit lui présager la conquête de Rome. Dans ce livre la réponse de *Jupiter* à *Venus* alarmée pour les Romains, ses protégés, rappelle le morceau de *Virgile*, & présente un bel exemple d'une imitation heureuse. En général ces trois premiers chants ont peut-être des longueurs épisodiques contraires au vol rapide de l'Epopée qui, comme le Poëme drámatique, *semper ad eventum festinat*. L'action proprement dite du poëme ne commence qu'au quatrième livre qui offre l'entrée d'*Annibal* dans l'Etrurie, les préparatifs des Romains pour l'arrêter, les combats du *Tesin* & de la *Trébie*, prélude de plus grandes défaites. La peinture des eaux paisibles de la première de ces deux rivières, ne le cede point à celle qu'*Ovide* fait de la célèbre Fontaine où *Salmacis* se baignoit, & où *Narcisse* s'admiroit lui-même; comme la peinture des Alpes dans le livre précédent peut figurer à côté des magnifiques images que *Haller* & *Rousseau* de Genève nous ont laissé de ces monts sourcilleux.

Le récit de la sanglante bataille de *Thrasymène*, que l'indiscret & bouillant *Flaminius* hasarde malgré les défenses du Ciel; & l'aventure intéressante du jeune *Serranus*, fils de *Regulus*, qui au milieu de sa déroute générale, se retire dans une chaumière, où un vieux soldat lui raconte les exploits & la fin tragique de ce Héros, c'est-à-dire les principaux évènemens de la première guerre Punique, perdus dans *Tite-Live*; tels sont les matériaux précieux des cinquième & sixième livres. Le septième expose la savante campagne du Dictateur *Fabius*, de ce sage Temporiseur, qui, suivant l'expression d'*Ennius*, adoptée par *Virgile*, *cunctando restituit rem*; qui à force de marches & de contre-marches, sçut enfermer les Carthaginois dans les montagnes de Falerne; & qui triompha d'un ennemi intérieur & domestique, non moins redoutable, je veux dire de son séditieux Général de la Cavalerie, forcé enfin de reconnoître humblement la supériorité & le génie de son Chef.

Les trois livres suivans roulent en-

tièrement sur la bataille de *Cannes*, & sur les évènemens qui précédèrent & suivirent immédiatement cette journée fatale & meurtrière, où

> L'inexpérience indocile
> Du compagnon du Paul Emile,
> Fit tout le succès d'Annibal.

où périt avec un des Consuls, l'élite de la jeunesse & de la noblesse Romaine, & où Rome elle-même pensa trouver son tombeau. Ici le Poëte emploie avec avantage les fictions mythologiques; tout l'Olympe est en mouvement, & les Dieux prennent parti chacun de son côté, comme dans les combats de l'Iliade. Mais tout l'appareil & toute la machine de la Fable, est éclipsée par le spectacle imposant & sublime, que présentent les derniers momens de l'illustre *Paul-Emile*, qui succombe en Héros sur le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur, & vu fuir son lâche & téméraire collègue.

Malgré la fermeté & la constance du Sénat qui affecte d'aller au-devant du

fugitif *Varron*, & de le féliciter de n'avoir pas désespéré du salut de l'empire ; cependant plusieurs Villes de l'Italie ouvrent leurs portes au vainqueur à l'exemple de *Capoue*, qui pensa venger Rome, en amollissant au sein des délices l'armée Carthaginoise. La prise & reprise de ces différentes Places, & les campagnes de *Marcellus*, mènent le Poëte jusqu'au milieu du treizième livre. Il commence ces détails trop historiques, par une invocation ridicule à sa Muse, pour l'inviter à lui révéler une suite de petits faits connus de tout le monde, & qui n'étoient bons qu'à figurer dans des Annales. Mais en revanche, le treizième livre est terminé par une grande & belle fiction, imitée d'*Homère* & de *Virgile*, sans les copier ; c'est la descente du jeune *Scipion* aux Enfers, où il va consulter son père dont il vient d'apprendre la défaite & la mort arrivée en Espagne. Ce morceau, outre de grandes images, renferme encore de grandes vérités morales.

La révolution & la prise de *Syracuse*, qui font digression dans l'Histoire

de la seconde guerre Punique, rendent aussi le quatorzième livre du Poëme, purement épisodique. En effet, sans liaison avec l'action générale, il retarde trop le récit des conquêtes de *Scipion*, qui doivent en préparer le dénouement. Mais si la critique a droit d'accuser le Poëte, le Lecteur l'absout bientôt en faveur de l'intérêt qu'il éprouve, transporté sur le théâtre de la Sicile à l'époque dont il s'agit.

Le quinzième livre nous transporte en Espagne avec le jeune *Scipion* à la conquête de Carthagène; & nous ramène bientôt en Italie pour être témoin de la défaite entière & de la mort d'*Asdrubal*, dont la tête jettée dans le camp de son frère, annonça la revenche de *Cannes*. Ce livre, qui contient de beaux vers sur l'âme, que l'Abbé *Regnier Desmarais* semble avoir copiés dans son Ode *à la raison*, débute par une fiction heureuse, imitée de *Platon*, qu'on a justement appellé le Philosophe des Poëtes, comme *Homère* le Poëte des Philosophes. *Silius* suppose qu'au moment où *Scipion*, malgré sa famille même qui le trouvoit trop jeune, ré-

réfléchissoit à son expédition d'Espagne, & vouloit aller venger les mânes de son père & de son oncle ; tout-à-coup la Vertu & la Volupté lui apparoissent comme à *Hercule* sous la figure de deux femmes, avec un genre de beauté analogue à leur caractère ; & que le Héros, sans se laisser séduire par les discours flatteurs de la seconde, qui lui montroit un chemin de fleurs, en cachant les précipices sous les roses, se rendit à la voix éloquente & vraie de la première, qui lui présentoit les palmes de la gloire, mais n'en déroboit pas les épines à ses yeux.

Animé par cette vision, il vole en Espagne, en fait bientôt la conquête, objet du seizième livre, que termine un morceau indiqué comme beaucoup d'autres par *Tite-Live*, & encore imité de *Virgile* & d'*Homère* ; c'est la description des jeux funèbres, célébrés pour l'anniversaire de la mort des deux premiers *Scipions*. De retour à Rome, le vainqueur des Espagnes obtient le Consulat, &, malgré l'opposition éloquente de *Fabius*, la liberté de porter la guerre en Afrique. Cette expédition

glorieuse & hardie, en finissant le grand démêlé qui règne depuis si long-temps, finit aussi le Poëme, dont le dix-septième & dernier livre, après avoir exposé la défaite d'*Asdrubal*, la prise de Siphax, & le retour d'*Annibal* en Afrique, décrit en dernier lieu la fameuse bataille de *Zama*; & par une suite de cette victoire complette, la soumission entière de Carthage, & le triomphe pompeux de *Scipion* au Capitole. Ce dernier Chant, qui est fort beau, paroît cependant trop étranglé. Il semble que le Poëte se presse d'arriver au dénouement de cette grande Tragédie. On pourroit aussi soupçonner une lacune au commencement de ce dernier Livre. Car *Scipion* part de Sicile pour l'expédition d'Afrique, sans qu'on ait appris quand & comment il est arrivé en Sicile. Le savant Editeur, qui a découvert la lacune du livre précédent, laquelle n'est pas à beaucoup près aussi sensible, & que l'on pourroit même contester, ne s'est point apperçu de celle-ci. Au reste, on est étonné que *Silius*, fidèle à la narration de *Tite-Live*, ait négligé ici la brillante epi-

fode de *Sophonisbe* & de *Massinissa*, qui figure si bien dans l'histoire, & paroît encore mieux faite pour la poésie. Le disciple d'*Homère* a préféré en finissant, de se livrer à quelques imitations des poëmes de son maître. Il fait intervenir *Junon*, qui après avoir inutilement essayé d'intéresser *Jupiter* en faveur de Carthage, dont les destinées sont irrévocables, veut du moins sauver le Héros qu'elle protège. Pour cet effet, elle présente à ses yeux dans la mêlée le phantôme de son rival, qui paroît fuir devant lui. *Annibal* en croyant poursuivre le jeune *Scipion*, s'éloigne du champ de bataille; & par le stratagême de la Déesse métamorphosée en Berger, qui l'égare encore davantage, il échappe malgré lui au carnage de cette sanglante journée. Si je pardonne au Poëte l'emploi de cette machine usée, & de ce merveilleux un peu trop servilement imité, je ne saurois l'excuser d'avoir traité mesquinement la pompe triomphale qui couronna les conquêtes de *Scipion*, & au milieu de laquelle il reçut le glorieux surnom d'*Africain*; comme celui d'*Américain* dans un au-

tre sens, honorera quelque jour un de nos jeunes Héros. Il falloit faire de cette fête & de cette marche guerrière un tableau magnifique, enrichi des détails les plus brillans, relevé par tout l'éclat des plus beaux vers. Au lieu de remplir ainsi l'imagination des Lecteurs prévenus, qui devoient naturellement s'attendre à un grand spectacle, le Poëte ne nous donne qu'une foible esquisse, une description tronquée, sans couleur & sans vie, & qui ne répond nullement à la majesté religieuse & militaire de cette imposante cérémonie chez les Romains. Cette fin n'est digne, ni du commencement, ni du reste de l'Ouvrage. L'Auteur ressemble à un Athelète, qui après s'être élancé vivement dans la carrière, & l'avoir parcourue avec rapidité, tombe de lassitude au moment de toucher le but.

Cependant, malgré ce défaut d'haleine, le Poëme entier n'en est pas moins curieux & piquant, comme on en peut juger par le sommaire que nous venons de donner. Voici maintenant, Monsieur, quelques morceaux

de genres différens, qui acheveront de satisfaire votre curiosité, & de fixer votre jugement sur le texte & sur la traduction. Commençons par le début & par l'invocation. Pour abréger, je ne ferai souvent qu'indiquer les citations latines : ceux de nos Lecteurs qui savent & qui aiment cette langue, auront recours à un exemplaire du Poëme.

Ordior arma, quibus cælò se gloria tollit
Æneadum, patiturque ferox œnotria jura,
Carthago. da, Musa, decus memorare laborum,
Antiquæ hesperiæ, ... &c.

» Je chante les combats qui ont porté » jusqu'aux Cieux la gloire des descen» dans d'*Enée*, & forcé la fière Car» thage à recevoir la loi de l'Œnotrie. » Muse, célèbre avec moi les travaux » de l'antique Hespérie ; disons com» bien de grands Capitaines Rome a » produits, lorsque la perfide nation » de *Cadmus*, violant un traité solem» nel, osa disputer l'empire à cette » maîtresse du monde. La fortune cher-

» cha long-temps sur laquelle des deux
» citadelles elle établiroit l'empire de
» toute la terre. Trois fois les géné-
» raux Sidoniens firent la paix, en
» prenant *Jupiter* à témoin; trois fois
» malheureux, ils violèrent les articles
» arrêtés avec le Sénat: le fer à la main,
» ils ne suivirent que la fureur qui les
» portoit à rompre les traités. On vit
» dans le feu de la guerre les deux na-
» tions épuiser toutes leurs ressources
» pour s'anéantir l'une ou l'autre; &
» celle qui triompha, fut la plus près
» de succomber. Le Romain vainqueur
» pénétra dans les murs de Carthage;
» & Rome investie par le Carthagi-
» nois, n'eut plus que ses remparts pour
» défendre la Patrie.

» Quelle fut donc la cause de ces
» fureurs, de cette haîne implacable
» qui passa des pères aux enfans, & les
» porta à s'armer les uns contre les
» autres? Muse, m'est-il permis de pé-
» nétrer dans les secrets des Dieux?
» Soutiens mon essor; je vais dire l'o-
» rigine de ces grandes révolutions. »

A l'occasion de cet exorde, qui énonce très-bien la proposition & le

sujet du Poëme ; le savant Traducteur, M. *le Febvre de Villebrune*, fait une observation fort juste, mais qui se trouve en contradiction avec sa manière de traduire le premier mot.

« La seconde guerre Punique avoit » fait le sujet de plusieurs Poëmes an- » ciens qui ne sont pas parvenus jusqu'à » nous. *Silius* est le seul que le temps ait » épargné. Il semble que son but n'ait pas » été apperçu. Le Poëte ne se propo- » soit pas d'écrire une histoire en vers, » comme *Ennius* avoit composé ses » Annales, & probablement, *Cicéron* » l'histoire de son Consulat ; mais de » prendre les principaux évènemens » de cette guerre mémorable pour en » faire un ensemble, en les liant avec » tous les ornemens dont la Poésie est » susceptible. Par ce moyen, il pré- » sentoit aux Romains le plus beau » tableau de leur République. Il ne » dit pas comme *Virgile*, *cano*, parce » que son but n'est pas un Poëme où » tout soit dû à l'imagination. *Ordior*, » dit-il ; parce qu'il va parler de ces » grands évènemens avec certain ordre » que l'Histoire ne lui permet pas d'in-

» tervertir : mais les critiques qui ont
» blâmé ce début, n'avoient pas fait
» ces réflexions ».

Il ne falloit donc pas traduire *Ordiör* par *je chante*, expression qui, dans la Poésie antique sur-tout, annonce une inspiration sacrée, une sorte de rélation divine. Il falloit dire tout simplement, *j'entreprends de raconter*. Si le Poëte invoque ensuite sa Muse, ce n'est pas pour qu'elle lui dévoile des détails que l'Histoire avoit consignés dans ses fastes ; mais c'est à fin que la Déesse répande sur ces détails déjà connus, un coloris piquant qui les rendra neufs. Au contraire, quand *Homère* dit à sa Muse, chante la colère d'*Achille* & ses suites terribles ; c'est comme s'il lui disoit, révêle-moi des évènements merveilleux, ignorés de la plûpart des mortels, dont je veux le premier montrer la chaîne & retracer le tableau. Voilà la différence qu'il y a entre deux Poëmes, qui ont pour base principale, l'un la fiction, l'autre la réalité : différence que *Silius* a fait sentir, que son Traducteur a reconnue, & que cependant il a négligé d'exprimer. Du reste,

ce morceau est rendu avec noblesse & avec exactitude, à l'exception de ces vers de la fin :

Tantarum causas irarum, odiumque perenni
Servatum studio, & mandato nepotibus
arma
Fas aperire mihi......

Le Poëte veut remonter à la source de cette haine héréditaire & réciproque qui mit aux prises les Romains & les Carthaginois, & le Traducteur semble *armer les pères contre les enfans*, & *vice versâ*; ce qui présente sinon un contre sens, du moins un sens très-louche.

Je passe à un morceau descriptif qui est d'un bel effet dans le texte, & dont je vais mettre la traduction sous vos yeux; c'est le tableau des Alpes dont l'aspect imposant étonne & déconcerte l'armée Carthaginoise, au moment où il faut franchir ces monts sourcilleux.

Sed jam prœteritos ultra meminisse labores
Conspectæ propiùs dempsêre paventibus al-
pes :

Cuncta gelu, canâque æternum grandine tecta,
Atque ævi glaciem cohibent, &c.

» Mais les Alpes qui les effrayent de
» plus près, leur (aux soldats d'Anni-
» bal) font oublier les travaux qu'ils
» venoient de soutenir, des gelées, des
» *grêles éternelles* y *maintiennent* des
» glaces aussi anciennes que les *mon-*
» *tagnes*. La surface escarpée du *Mont*
» qui *se perd dans les airs*, *en* est toute
» hérissée ; & le soleil, au feu duquel
» elle se présente, ne peut *en* dissoudre
» les cristaux endurcis. Autant s'éloigne
» de *la terre* le gouffre qui conduit au
» sombre Royaume des manes, & dans
» les eaux du noir marais ; autant *la*
» *terre* s'élève *là dans* les airs au des-
» sus de sa *surface*, dérobant le ciel par
» son ombre. Jamais on n'y voit de prin-
» temps ; jamais l'Eté n'y sourit *avec sa*
» *parure* : l'affreuse Hiver fait son sé-
» jour de ces monts horribles où il se
» fixe *éternellement*. C'est là qu'il ras-
» semble les nuées sombres & mena-
» çantes, les orages accompagnés de
» *grêle*. Les vents qui *s'y entrechoquent*

» *en furie*, semblent y avoir établi leur » empire. Le spectateur *est pris de vertiges au haut* de ces roches altières, » dont la pointe *se perd dans* les nues. » Le mont Athos joint au mont Taurus, » le Rodope au Mimas, l'Ossa au Phlégée, & l'Hemus à l'Othrys, le céderoient aux Alpes. Ce fut *Hercule* » qui osa les franchir avant tous les mortels. Les Dieux le virent *avec* étonnement traverser les nuées, briser les » roches escarpées, & s'y ouvrir *avec* » les plus terribles efforts, une route » inconnue à tous les siècles précédens. Mais le soldat incertain ose à » peine avancer ; il *lui* semble qu'il va » porter la guerre dans des contrées » qui *lui* sont interdites. Il croit que la » nature s'oppose à ses desseins, & » qu'il ne marche que contre la volonté des Dieux. Annibal au contraire ne s'effraye ni de ces monts, » ni des horreurs qu'ils lui présentent. »

Voilà, Monsieur, un de ces endroits que le traducteur a dû travailler avec complaisance, & qui cependant se trouve rempli de négligences, de répétitions, de tournures pénibles & de lati-

nismes désagreables, comme vous pouvez en juger par les mots que j'ai notés en italiques.

En passant condamnation sur les répétitions trop fréquentes, qui rendent lâche & diffus le style de ce passage; le Traducteur voudra peut-être justifier celle du mot *terre*, en me disant qu'elle se trouve dans le texte. Mais il ne faut pas qu'il s'y méprenne : ce mot est employé deux fois, il est vrai, dans la phrase latine, mais avec des terminaisons variées, ce qui est très-différens pour l'oreille. Dans le premier membre, c'est *tellure;* & dans le second, *tellus;* ce qui ne se ressemble plus, comme en françois. C'est une attention délicate, que ne font point assez ceux qui traduisent dans notre langue. Les désinences de ses substantifs varient rarement; & son dédain pour le retour de mêmes sons, n'en est pas moins superbe. M. *Lefebvre* semble ne pas s'en douter.

Voyons s'il réussit mieux dans les morceaux dramatiques, je veux dire dans les discours, plus aisés à rendre en général, que les descriptions, qui

souvent

souvent offrent des difficultés insurmontables. Je m'arrête à la harangue pleine de feu, qu'adresse à ses soldats avant la bataille de *Thrasymène* le bouillant *Flaminius*, indigné des obstacles que l'Augure *Corvinus* veut lui opposer, sous prétexte que les auspices ne sont pas favorables, & qu'il faut attendre *Servilius*, l'autre Consul.

Siccine nos, inquit, Boiorum in bella ruentes,
Spectastis, &c. liv. 5, vers 107.

« Est-ce ainsi, dit-il, que vous m'avez » vu fondre sur les bandes des Boïens, » lorsque ces redoutables barbares s'a» vançoient vers Rome, & faisoient » déjà trembler, pour la seconde fois, » la roche Tarpeïenne? Quelles âmes » n'ai-je pas envoyées dans le Tartare! » quels corps n'ai-je pas renversés de » ma main! ces corps, dis-je, engen» drés dans la colère de la terre, & » qu'un seul coup mortel ne pouvoit » abattre. Oui, ces grands corps ont » été étendus sur la plaine, & chargent » même encore les campagnes de leur

» os énormes. Et j'attendrai que *Ser-*
» *vilius* arrive vers la fin de la bataille
» pour partager ma gloire ! Je ne pour-
» rai vaincre qu'en lui cédant la moitié
» de mon triomphe ? Et je dois, selon
» vous, me tenir en repos, content
» d'une partie de ces lauriers ? C'est,
» ajoutez-vous, la volonté des Dieux ?
» Non, vous qui tremblez au son des
» trompettes, non, ne vous imaginez
» pas que les Dieux sont tels. L'épée,
» l'épée, c'est le plus sûr augure qui
» doive vous conduire au combat.
» L'auspice le plus digne d'un soldat
» Romain, c'est son bras, son courage.
» Quoi, *Corvinus*, tu veux qu'un Con-
» sul reste oisif enfermé dans son camp ?
» Et le Carthaginois se rendra maître
» des hauts murs d'Arrétium, détruira
» la forteresse de Corithe ; de-là, se
» portera sur Clusium, pour marcher
» ensuite droit à Rome, & sans aucun
» obstacle ? Cette vaine superstition ne
» peut que déshonorer les armes. La
» valeur est la seule divinité qui doit se
» faire entendre dans le cœur d'un
» soldat. Pendant les ténèbres de la
» nuit, je suis comme investi de la

» foule des ombres qui errent sans sé-
» pulture sur les bords de la Trébie &
» du Pô ».

On ne peut se dissimuler que cette traduction, d'ailleurs assez exacte pour le sens, ne soit absolument sans couleur & sans mouvement; les traits les plus saillans sont manqués.

. . . . . . Jacuêre ingentia membra
Per campos, magnisque premunt nunc ossibus arva.

Cette grande image, produite par l'harmonie imitative & par la coupe heureuse du vers latin, n'est rendue en françois par aucun équivalent. Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que cette haute stature des Gaulois, nos pères, dont nous avons dégénéré à cet égard comme à beaucoup d'autres, soit une pure fiction du Poëte; c'est une vérité historique, consignée sur-tout dans les Commentaires de *César*. La hauteur de leur taille, dit cet Ecrivain guerrier, en parlant des peuples de la Gaule, leur fait mépriser la petitesse de la nôtre. *Plerisque*

hominibus Gallis, præ magnitudine corporum suorum, brevitas nostra contemptui est.

Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ce beau couplet, dont la traduction n'offre qu'une ébauche imparfaite.

Quippe monent Superi. Similes ne fingite vobis,
Classica qui tremitis, divos: sat magnus in hostem,
Augur adest ensis, pulcrumque & milite dignum
Auspicium latio, quod in armis dextera præstat.

Qu'est devenue dans la traduction l'ironie audacieuse du premier hémistiche, qui offre, non un centon servile, mais une imitation ingénieuse du *quippe vitor fatis* de l'Énéide?

Virgile avoit dit par la bouche de l'impie *Mézence*:

Dextra mihi deus & telum quod missile libro.

Et *Stace* vint dire ensuite par l'organe du fanatique *Capanée*;

. . . . Virtus mihi numen & ensis.

Voilà le froid copiste. Mais *Silius* reproduit ici leur idée avec une force & une expression nouvelles, qu'on cherche en vain dans son interprête : voilà le créateur & l'homme de génie. Je crois au reste que ces deux derniers vers de notre Poëte, respirent un égoïsme hautain, qui n'est pas précisément articulé par les formes grammaticales, mais qui perce dans le ton avantageux du Général harangueur. Le traducteur s'est peut-être trop attaché à la lettre de ce passage, qu'on pourroit rendre un peu différemment ; comme on pourroit prononcer davantage cette sentence si bien exprimée dans l'original :

. . . . Deforme sub armis,
Vana superstitio : dea sola, in pectore, virtus,
Bellantûm viget.

Mais afin qu'on ne nous répète pas sans cesse ce vers très-vrai, devenu proverbe :

La critique est aisée, & l'art est difficile.

& pour consoler un peu le Traducteur, qui aura le plaisir de me juger à son tour, je vais essayer de rendre ce discours, sans compter les mots, mais en calculant les effets; car voilà un des grands principes de l'art de traduire les Ouvrages de goût. Si je ne réussis pas dans cet essai, il ne faudra pas en conclure que mes observations précédentes sont fausses; mais seulement dire que l'exemple répond mal au précepte. Quoiqu'il en soit, voici ma version.

Quoi! Romains, m'avez-vous donc vu balancer un instant à fondre sur les Gaulois, pour arrêter ce torrent impétueux qui menaçoit Rome, & faisoit une seconde fois trembler le Capitole? N'étoient-ce pas des hommes d'une force & d'une taille gigantesques, ou plutôt des monstres invulnérables, échappés des flancs de la terre en courroux? Cependant mon bras invincible leur a fait mordre la poussière; ces colosses, ces vastes cadavres sont étendus dans la plaine, qui gémit sous le poids de leurs énormes ossemens. Sans doute j'attendrois que *Servilius* vienne asso-

cier à ma gloire ses armes tardives ! il faudra partager l'honneur de la victoire, & me contenter de la moitié de mon triomphe ! Mais, à vous entendre, le Ciel a parlé. Gardez-vous de calomnier les Dieux en leur prêtant vos sentimens, hommes foibles & pusillanimes, qui pâlissez aux accens de la trompette, signal du combat. Mon bras & mon épée, voilà les augures & les auspices dignes du soldat Romain; voilà pour l'ennemi les présages infaillibles de sa défaite. Prétends-tu, *Corvinus*, qu'un Consul se tienne renfermé dans un lâche retranchement, tandis que le Carthaginois escaladera les remparts d'*Arrétie*, renversera ceux de *Cortone*, marchera droit à *Clusium*, & finira par pénétrer sans le moindre obstacle, jusqu'aux portes de Rome ? Non, les vaines terreurs de la superstition dégradent le Guerrier sous les armes : la seule divinité que son cœur reconnoisse, c'est la bravoure. Hâtons-nous; des légions d'Ombres plaintives m'assiègent de toutes parts au milieu des ténèbres de la nuit : je reconnois les mânes de nos malheureux

concitoyens, dont les cadavres flottent sur les eaux de la Trébie & de l'Eridan, & restent abandonnés sans sépulture.

Je ne pousserai pas plus loin les citations. Celles que je viens de faire suffisent pour donner une idée de la manière du Traducteur. On voit qu'en général elle est exacte & fidèle; mais que souvent elle manque de verve & d'élégance. M. *Lefebvre* auroit dû consulter les gens de goût sur son style, avec autant de soin & de docilité, que les Erudits sur le texte de son Auteur. C'est sur-tout d'une traduction que l'on peut dire:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Il faut convenir aussi que notre savant Traducteur mérite plus d'indulgence qu'un autre: il fait parler, pour la première fois, notre langue à un Poëte ancien, qui n'est point encore familiarisé avec ses formes, & qui peu-à-peu pourra se franciser. Les derniers interprêtes de *Virgile* & d'*Horace* avoient un grand avantage dont ils n'ont pas

toujours profité : ils voyoient les fautes & les incorrections de leurs prédécesseurs. C'étoient autant de préservatifs salutaires, qui les garantissoient des mêmes écueils. M. *Lefebvre* n'a pas eu les mêmes ressources ; il ose frayer le chemin à ceux qui viendront après lui ; il applanit les aspérités qui rendront leur marche plus rapide & plus légère. On ne sauroit donc sous ce rapport lui témoigner trop de reconnoissance.

Pour achever de vous faire connoître, Monsieur, le talent poëtique de *Silius*, que l'on juge si diversement, je devrois mettre sous vos yeux quelques-unes de ses comparaisons, riches d'idées & d'expressions. Je me borne à celle que le critique *Scaliger* ne pouvoit se lasser d'admirer, tout détracteur impitoyable qu'il étoit de notre Poëte. Ce dernier, en parlant au commencement du treizième Livre, de l'ardeur de marcher de nouveau vers le *Tybre*, laquelle s'empare peu-à-peu de toute l'armée Carthaginoise, compare les progrès de cette ardeur au mouvement circulaire imprimé à l'eau d'un bassin par le jet d'un caillou, mouvement

qui s'étend de proche en proche, & qui insensiblement embrasse tout le volume d'eau.

Sic, ubi perrupit stagnantem calculus undam,
Exiguos format per prima volumina gyros,
Mox tremulum vibrans motu gliscente liquorem,
Multiplicat crebros sinuati gurgitis orbes,
Donec postremo laxatis circulus oris,
Contingat geminas patulo curvamine ripas.

« Tel on voit un caillou tomber » dans un eau dormante, & n'y former d'abord que des cercles étroits » sur la surface agitée : bientôt le mouvement *ondulatif* se portant plus loin, » multiplie les cercles nombreux de » l'eau *figurée en courbe*, & dilate peu » à peu le dernier dont le vaste contour vient enfin toucher les deux » rives ».

Je crois que *Séneque* dans ses *questions naturelles*, a pu fournir à *Silius* cette image ingénieuse ; mais le Poëte a le mérite de l'avoir supérieurement développée. Il est difficile de trouver chez les meilleurs Auteurs, des vers plus pleins, mieux tournés ; c'est dom-

mage que leur élégance & leur nombre, ne se devinent pas dans la prose pénible de la traduction.

Avant de finir, comme j'ai beaucoup étudié l'Ouvrage dont il s'agit ici, & que je n'en parle que d'après une lecture réfléchie & comparée, je dois observer qu'en général *Silius* n'est jamais plus beau, que quand il ose voler de ses propres aîles, sans chercher un appui étranger. Il annonce de la contrainte & de la gêne, & quelquefois de l'enflure, quand il veut versifier, & sur-tout paraphraser *Tite-Live*. On en voit un exemple remarquable dans le discours de *Pacuvius*, pour détourner son fils du projet d'assassiner *Annibal*. Dans ce discours fort éloquent d'ailleurs, & que *Rollin* a si bien développé au second tome de son *Traité des études*, l'Historien prête au père de l'assassin, ce mouvement qui sent peut-être le Rhéteur, parce qu'il est exagéré: *vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere non possunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis?* Le Poëte ne se contente pas d'amplifier, & d'étendre cette idée déjà for-

cée ; mais il ajoute encore, pour renchérir sur le tout, cinq vers pompeux, qu'un critique très-moderne juge admirables, & que nous avons le malheur de trouver ridicules, parce qu'ils sont déplacés. Les voici :

Fallit te, mensas inter quòd credis inermem
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
Majestas æterna ducem : si admoveris ora,
Cannas, & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta,
Et Paulli stare ingentem miraberis umbram.

« La sublime grandeur à laquelle » ce Capitaine s'est élevé par tant » de victoires sanglantes, n'est-» elle pas un rempart inaccessible ? » Tu te trompes, si tu le crois sans » défense à table. A peine auras-tu les » yeux sur lui, que tu verras avec » saisissement les trophées de Cannes, » de la Trébie, l'éclat des buchers de » Thrasymène, la grande ombre de » *Paul-Emile !* »

C'est comme si l'Auteur de la Henriade, pour effrayer les assassins de *Coligny*, faisoit dire par un de ses person-

nages : vous croyez l'Amiral sans défense, détrompez-vous : il est défendu par quarante ans de gloire & de combats. Vous verrez autour de lui les batailles de Jarnac & de Moncontour ; vous verrez les tombeaux des Catholiques immolés à la journée de Saint-Denis, & vous tremblerez sur-tout à l'aspect de l'ombre auguste du grand Connétable de *Montmorenci*. Il me semble que si l'effet naturel d'une pareille prosopopée, n'étoit pas de faire rire, ce seroit d'exciter davantage à la vengeance ceux à qui on s'adresseroit, en leur présentant des images qui ne pourroient que les irriter. Il en est de même du morceau de *Silius*, que je viens de parodier : Outre qu'il est déplacé dans un discours pressant & rapide, qui doit offrir des choses & non des phrases ; il pouvoit encore, loin d'effrayer, au contraire animer de plus en plus le jeune *Perolla*, ami des Romains, & par conséquent jaloux de les venger. Ainsi, dans cette addition si bien versifiée d'ailleurs, il se trouve tout-à-la-fois une faute de goût & une faute de logique. Il paroît que le cen-

seur que je relève ici en passant, & qui loue & blâme avec une égale légèreté, quoiqu'avec beaucoup d'esprit notre Poëte, ne l'a su que très-superficiellement dans l'endroit dont il s'agit. Il lui reproche de s'être privé de ce mouvement pathétique : *& alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis ? atqui per meum pectus petendus ille tibi, transfigendusque est.* Ce que *Racine* a si bien rendu par ces vers :

Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Mais quelques vers plus bas, après un moment de silence, *Pacuvius* voyant son fils inébranlable, ajoute le dernier coup de force, comme dans *Tite-Live*.

Hoc jugulo dextram explora ; namque hæc tibi ferrum,
Si Pœnum invasisse paras, per viscera ferrum.

Hostra est ducendum. Tardam ne sperne senectam :

Opponam membra, atque ensem extorquere negatum

Morte meâ eripiam, &c.

Ce mouvement bien exprimé dans l'Historien, & mal rendu par le Poëte, pour la raison que j'ai déjà donnée, produit son effet, parce qu'il est vrai & pris dans la nature. *Pérolla* y cède & renonce à son projet, dont ne l'auroit jamais fait démordre tout le cortège soi-disant redoutable, que l'imagination faussement exaltée du Poëte, a voulu supposer autour d'*Annibal*.

Malgré cette tache inexcusable, & quelques autres du même genre, *Silius* en général n'en est pas moins un Auteur intéressant & qui mérite d'être lu. Il ne faut pas le placer à côté de *Virgile*, parce que le génie doit avoir son piédestal à part ; mais on peut le mettre hardiment avant la plupart de ceux qui marchent après ce grand Poëte, parce que c'est son plus fidèle imitateur. Quand je dis *imitateur*, n'allez pas croire qu'il le copie servilement, &

qu'il ne l'imite que par des *centons*, comme on le lui a reproché injustement. Ce genre d'imitation eſt le cachet des latiniſtes modernes, & *Silius* ne ſait point voler des hémiſtiches à ſon modèle, qu'il ſavoit par cœur. Il emprunte le plus ſouvent qu'il peut ſon expreſſion, ſes formes & ſes mouvemens; & en cela il mérite nos éloges. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions de pareils imitateurs de *Racine* & de *Lafontaine*. Mais ces Auteurs originaux n'ont produit juſqu'à préſent que des *ſinges grimaciers*, & *Silius* n'en eſt point un de cette eſpèce : il mérite à tous égards une épithète, comme une place plus diſtinguée. Celle que nous oſons lui aſſigner, a de quoi flatter ſon ambition. L'Orateur Romain l'a dit quelque part : après les hommes ſupérieurs, le ſecond rang n'eſt pas ſans gloire. *Poſt ſummos viros, ſecundus locus non eſt inhoneſtus.*

Quoique l'envie de vous donner une juſte notion d'un Ouvrage ancien & curieux dont vous n'aviez nulle idée, m'ait peut-être emporté au-delà des bornes d'un extrait ordinaire; permet-

tez, Monsieur, que j'ajoute encore un mot par égard pour le travail estimable de M. *Lefebvre de Villebrune*. Sa traduction est suivie d'une *Nomenclature historique & géographique, pour servir à l'intelligence du Poëme*. Ce sont des notes essentielles, rédigées par ordre alphabétique, qui font la moitié du troisième volume, annoncent beaucoup d'érudition & de critique, & répandent la lumière sur un grand nombre de passages, sans cela très-obscurs dans les deux langues. On sent qu'un morceau de ce genre n'est pas susceptible d'être analysé, & qu'il suffit de l'indiquer.

Je suis, &c.



LETTRE V.

La Vie & la mort de RICHARD III, *Roi d'Angleterre*, & HENRI VIII, *Roi d'Angleterre*.

Ces deux Pièces composent le tome treizième de la traduction de *Shakespéare*, par M. *le Tourneur*. La première sur-tout fait les délices des Anglois; la Scène est en Angleterre; cette Tragédie comprend les huit dernières années de la vie de *Richard*. Elle ouvre par l'emprisonnement de *George*, Duc de *Clarence*, & elle finit par sa mort de l'usurpateur.

Acte premier, Scène première; *le Théâtre représente une rue de Londres*. *Richard* seul s'amuse à peindre les suites heureuses de la victoire; il s'avoue, si l'on peut le dire, toute l'horreur de sa difformité; en conséquence, il doit renoncer à plaire; il est donc déterminé, comme pour se venger de la nature, & la punir de toutes ses rigueurs à son

égard, à *faire le rôle de méchant.* « J'ai
» dit-il, ourdi des plans, tendu des
» pièges dangereux sur d'absurdes pro-
» phéties; j'ai semé des libelles & des
» songes, propres à souffler entre mon
» frère & le Roi une haine mortelle;
» & pour peu que le Roi *Edouard* soit
» aussi franc, aussi fidèle à sa parole,
» que je suis rusé, fourbe & traître,
» ce jour même doit voir *Clarence*
» claquemuré, d'après une prophétie
» qui annonce que la lettre *G.* don-
» nera la mort aux héritiers d'*Edouard*:
» pensées replongez-vous dans le fond
» de mon ame: j'apperçois *Clarence* qui
» s'avance ». Il n'est guères naturel
que *Richard* veuille *jouer le personnage
de méchant*, & qu'il se confie ce desir
extravagant; on est *mechant* parce que
nos intérêts nous l'ordonnent, & que
nous aimons mieux sacrifier à nos pen-
chans, que les immoler au plaisir d'être
vertueux. D'ailleurs, *Néron*, *Caligula*,
ne se sont jamais dit qu'ils *seroient mé-
chans*; ils l'étoient, en imaginant peut-
être qu'ils ne l'étoient point. *Shakes-
peare* n'est pas le seul Ecrivain drama-
tique qui ait commis cette faute, notre

célèbre *Racine* y eſt tombé dans ſon rôle de *Mathan*; & il eſt ſans contredit encore plus ſingulier, de dire à un autre qu'on va ſe ſouiller de crimes, que de ſe le dire à ſoi-même; ce ſont ces défauts de convenances, qui rendent la lecture des Poëtes de Théâtre inſupportable à ces perſonnes, qui, ennemies de toute illuſion, admettent l'aveu de la raiſon juſques dans leurs amuſemens.

Clarence paroît eſcorté de Gardes; le Roi ſon frère l'envoie à la Tour, parce qu'il s'appelle *George*. *Richard* lui dit aſſez ſenſément, quoique cela ait la tournure d'une méchante plaiſanterie; « hélas, Mylord, ce n'eſt pas » votre faute, le Roi devoit s'en pren» dre à vos pareins, & les empriſonner » à votre place. Il y a apparence que » Sa Majeſté a le projet de vous faire » baptiſer de nouveau dans la Tour ». On ſe reſſouvient que des Magiciens avoient prédit que le *G* feroit fatal à *Edouard*, & le perdroit lui & ſa poſtérité : cette Scène ſert à donner une idée du caractère fourbe de *Richard*. Il plaint beaucoup ſon frère, il accuſe

la femme & la maîtresse du Roi de cet acte de violence ; & dans un monologue très-court, il se dit : « va, suis ton » chemin par lequel tu ne repasseras » jamais, crédule & trop sincère *Cla-* » *rence*; je t'aime tant, que dans peu » j'enverrai ton ame dans le Ciel ». Il est aisé d'observer que ce ton plaisant est indigne de la Tragédie ; mais l'Auteur, l'écrivain le plus fidèle à la vérité des caractères, a voulu nous représenter *Richard* dans son exacte ressemblance ; & ce Prince étoit en effet tel que *Shakespéare* nous le dépeint, *un diseur continuel de prétendus bons mots, & de saillies gaies & plaisantes.* Le *Nicomède* du *grand Corneille* nous offre quelques-uns de ces traits ; *Richard* apprend que le Roi est malade au lit ; il projette aussi-tôt de *dépêcher en poste pour le Ciel, son frère Clarence ; d'épouser ensuite la fille cadette de Warwich*, &c.

Le Théâtre change, & représente une rue, où l'on voit arriver le convoi funèbre de *Henri VI*, avec un détachement de troupes qui l'escortent. LADY ANNE mène le deuil ; cette Prin-

cesse étoit la veuve d'*Edouard*, Prince de *Galles*, fils de *Henri VI*; elle fait arrêter un instant ceux qui portent le cercueil, & se répand en imprécations contre les inhumains qui se sont souillés du sang de son époux & de son beau-père; le Poëte a introduit ingénieusement dans ces vives apostrophes la peinture de *Richard*. « Malédiction sur » le sang de l'homme qui t'a donné la » mort! Si jamais il a un fils, que ce » fils soit jetté avant terme dans la vie! » Qu'il naisse monstrueux, & que son » aspect hideux & désavoué de la na» ture, trompe l'espérance de sa mère » & l'effraie à sa vue »! (*Richard* étoit bossu & tout contrefait) Il s'adresse aux Officiers du convoi, & ordonnent qu'ils n'aillent pas plus loin. ANNE reprend le fil de ses malédictions, *Richard* lui répond par des plaisanteries, ensuite il joue le personnage d'un Amant passionné, il parvient par degrés à adoucir la Princesse, qui finit par lui abandonner le soin du convoi. Cette Scène est aussi indécente que ridicule; *Lady Anne* se rend aux *cajoleries* de *Richard*, de cet homme qu'elle abhorroit avec raison, il y a un ins-

tant, qui est l'infâme meurtrier de son beau-père, de son mari : c'est en quelque sorte une copie de *la Matrone d'Ephèse.* On ne concoit pas comment *Shakespeare* a pu créer une scène aussi révoltante, qui couvre *Anne* d'opprobre, & déshonore presque toutes les femmes. Si ce Poëte a voulu donner une idée de leur foiblesse & de leur inconstance ; il a passé les bornes : ce n'est pas-là assurément le précepte d'*Horace*, qui exige qu'un caractère ne se démente jamais. Quand cela seroit vrai ; il faudroit éloigner une semblable vérité ; d'ailleurs, c'est le vraisemblable qui fait la base des règles théâtrales : il n'est pas vraisemblable que la veuve du *Prince de Galles*, la belle fille de *Henri VI*, puisse seulement supporter l'aspect de *Richard*. Le cortège qu'*Anne* a quitté, sort donc avec le corps, & obéit aux ordres de ce même *Richard* qui a engagé la Princesse à s'aller reposer à *Crosby*, une des maisons du Duc de *Glocestre*. Et toujours des monologues ; en voici un qui le fera mieux connoître que tout ce que nous dirions.

« Fit-on jamais l'amour à une fem-

» me de cette manière étrange ? Et
» fit-on [il a bien raison] jamais de
» cette manière la conquête d'une
» femme ? Je l'aurai; — mais mon
» dessein n'est pas de la garder long-
» temps ; — Quoi ! — moi, qui
» ai tué son époux & son père,
» faire sa conquête dans le moment
» même où la haine de son cœur est
» à son comble, où sa bouche est rem-
» plie de malédictions, ses yeux de
» larmes, auprès de l'objet sanglant
» qui excite sa vengeance contre moi ;
» en dépit du ciel, de sa conscience &
» de ce cercueil.... Et moi, sans au-
» cun ami qui seconde ma prière, sans
» autre moyen que l'enfer & mes re-
» gards dissimulés, & cependant la
» vaincre ! c'est jouer l'univers contre
» le néant. — Ha ! a-t-elle donc déjà
» oublié son époux, ce brave *Edouard*
» que j'ai, il y a à peu près trois mois,
» poignardé à *Tewksbury*, dans ma
» fureur ? le Prince le plus doux & le
» plus aimable, formé dans un mo-
» ment où la nature étoit d'humeur à
» prodiguer ses dons ; jeune vaillant,
» sage, & l'on ne peut douter du vrai
» sang

» sang des Rois ; .... non, l'univers
» entier ne peut pas le fournir ; & elle
» daigne abbaisser ses regards sur moi,
» qui ai moissonné ce beau Prince dans
» sa fleur ; & qui l'ai condamnée, elle,
» à vivre dans un solitaire & doulou-
» reux veuvage ! sur moi, qui, tout
» entier, ne vaut pas la moitié de ce
» que valoit *Edouard !* sur moi, boi-
» teux, & si horriblement contrefait !
» mon duché contre un misérable de-
» nier, que je me suis mépris tout ce
» temps sur ma personne, sur ma vie ;
» elle trouve, quoique je ne puisse pas
» le voir moi-même, que je suis un
» cavalier admirablement bien tourné.
» Allons, je veux faire emplette de
» miroirs, & entretenir à mes frais
» quelques douzaines de tailleurs,
» pour étudier les modes, & les
» moyens de parer ma personne &
» d'en déguiser les défauts : puisque
» me voilà reconcilié avec mon indi-
» vidu, il faut bien qu'il m'en coûte
» quelque léger sacrifice pour soutenir
» cette heureuse opinion. — Mais com-
» mençons par faire loger cet homme-
» cy dans son tombeau, & ensuite je

» reviendrai soupirer aux genoux de
» ma belle. — Brillant soleil, luis en
» attendant que j'achette un miroir,
» & fais moi voir mon ombre à mes
» côtés ».

On demande aux esprits sensés quelle dénomination on peut donner à cette Scène. De bonne foi les Anglois sont-ils capables d'admirer de pareilles absurdités? Le partisan le plus zélé de *Shakespéare* trouveroit-il quelques moyens de justifier cet amas dégoûtant de ridicules, d'extravagances, osons le dire, d'inepties? Assurément nous ne sommes pas du nombre de ces censeurs sévères qui refusent tout génie à *Shakespéare*; mais il n'est pas possible de défendre cette Scène, & en général, cette Tragédie qui nous présente sans cesse le caractère le plus odieux, le plus horrible; c'est continuellement mettre sous nos yeux ce reptile dont la vue seule fait horreur.

La Scène change. C'est ici la Reine *Elisabeth* dans le Palais du Roi, avec Lord *Rivers* son frère, & Lord *Gray* son fils; elle est alarmée sur la santé du Roi; son frère & son fils la rassurent

en vain ; elle craint de perdre son époux, de voir la minorité du fils qu'elle a d'*Edouard* confiée aux soins de *Richard* de *Glocester*, il est arrêté qu'il sera *protecteur*. Le Duc de *Bukingham* & le Lord *Stanley* viennent lui annoncer que le Roi va beaucoup mieux, *qu'il a de la gaieté*, qu'en un mot, il desire fort pacifier les différends de ses frères, (les frères de la Reine) avec le Duc de *Glocester*. Ce dernier entre transporté de colère » ils m'insultent, & je ne » le souffrirai pas... Par S. Paul, ils ai» ment bien peu sa Majesté ceux qui » remplissent ses oreilles de semblables » tracasseries ? Parce que je ne sais pas » flatter, débiter de belles paroles, » sourire au premier venu, cajoler les » gens en les trompant, & que j'ignore » tout ce manège de feintes politesses ; » de courbettes à la *Françoise*, de gri» maces, & de singeries de Courtisans; » il faudra que je sois regardé comme » un homme dangereux & plein de » fiel ?....» *Gray* lui demande *à qui il en a*; à toi-même, répond *Richard*. Toute cette Scène se passe en aigreurs, en invectives, la Reine menace le Duc

d'en informer *Edouard*, la Reine *Marguerite* (la veuve de *Henri VI*) entre & paroît au fond du Théâtre, elle n'est point apperçue de l'épouse d'*Edouard*. La première adresse à *Richard* tout ce que la rage peut lui suggérer sans qu'il l'entende, c'est une espèce d'*aparte*, enfin elle se découvre, c'est ici que ce personnage devient sublime. » Comme une » autre *Cassandre* (a fort bien observé » *Warburton*) elle prépare les auditeurs » aux tragiques révolutions qui vont suivre ». Voici quelques-unes de ces imprécations adressées à *Richard:* » toi, affreux perturbateur du repos de ce triste univers! que ce vers du remords » s'attache à ton ame, & la ronge sans » relâche; soupçonne des traitres dans » tes amis, tant que tu vivras, & prend » pour tes plus chers amis des traitres » conjurés pour ta perte! Que jamais » le sommeil ne ferme ton œil sanguinaire, si ce n'est pour qu'un songe » vengeur offre à ton imagination épouvantée tous les spectres hideux de » l'Enfer! Difforme avorton, monstre » destructeur marqué à ta naissance des » stigmates d'esclave, rebut de la nature & le fils de l'Enfer, toi qui im-

» primas l'opprobre sur le sein de ta
» mère, écume impure de ton père, hideu-
» ses ruines de l'honneur de ta Maison ».
Tous ces divers personnages se re-
tirent & laissent *Richard* seul qui exhale
aussi tout haut son ame *diabolique*, dans
un monologue. « Toutes les méchance-
» tés que j'ourdis en secret, j'en charge
» les autres ; *Clarence* que j'ai fait con-
» finer dans l'ombre, je le pleure de-
» vant plusieurs dupes, je leur dis que
» c'est la Reine & sa famille qui aigris-
» sent le Roi contre le Duc mon frère,
» & ils sont déjà persuadés, ils m'ex-
» citent à me venger de *Rivers*, de
» *Vaugham* & de *Gray* ; mais je leur
» réponds, en soupirant, par un passa-
» ge de l'Ecriture, & leur dis que Dieu
» nous ordonne de rendre le bien pour
» le mal : c'est ainsi que je couvre ma
» scélératesse du manteau de cette vieil-
» le & bizarre morale volée aux écrits
» sacrés ; & je parois un saint, lorsque
» j'agis le plus en démon » ! Comment
se trouve-t-il des spectateurs qui puissent
entendre & supporter de pareilles hor-
reurs ? Parce qu'il y a des monstres hi-
deux dans la nature, doit-on les pré-

ſenter ſur le Théâtre? N'eſt-il pas révoltant de voir *Richard* faire ce qu'on appelle vulgairement la leçon à des aſſaſſins à gage, pour qu'ils ſe hâtent d'aller poignarder *Clarence*.

Le Théâtre change & repréſente la *Tour*. On voit *Clarence* avec le Gouverneur de la priſon. Il lui fait part d'un ſonge affreux qui le conſterne encore; il s'endort. Les aſſaſſins arrivent, montrent leur ordre, & on les laiſſe maîtres de la chambre & du Prince lui-même, les remords qui viennent ſaiſir ces miſérables, forment un tableau plein de génie. » Je ne m'arrêterai point à » diſputer avec ma conſcience (dit un » de ces meurtriers) c'eſt une dange-» reuſe choſe que cette conſcience! elle » vous rend un homme poltron. Un » homme ne peut pas voler, qu'elle ne » l'accuſe; un homme ne peut pas jurer » dans un beſoin, qu'elle ne le gour-» mande. Un homme ne peut coucher » avec la femme de ſon voiſin, qu'elle » ne le trahiſſe; c'eſt une eſpèce de lu-» tin au front timide & toujours prêt à » rougir, qui ſe révolte dans le ſein de » l'homme; elle vous ſuſcite mille obſ-

» tacles à vos projets, elle m'a fait res-
» tituer une fois une bourse d'or que
» que j'avois trouvée par hasard. Elle
» réduit à la pauvreté l'homme qui l'é-
» coute : aussi est-elle bannie de toutes
» les Villes comme un ennemi perni-
» cieux, & tout homme qui veut vi-
» vre à son aise, fait ses efforts pour ne
» s'en rapporter qu'à soi & se passer
» d'elle ». *Clarence* se réveille, est étonné de se trouver avec deux inconnus. Ils lui déclarent qu'ils ont pénétré jusqu'à lui pour lui ôter la vie ; le Prince se répand en raisonnemens très-longs pour prouver qu'ils ne doivent point l'assassiner, il n'épargne pas les supplications, & ces scélérats, qui avoient, il y a un moment, l'ame déchirée par des remords, poignardent *Clarence*. Ainsi finit le premier Acte, qui seul suffisoit pour remplir une pièce entière.

L'Acte IIe. La Scène première nous montre le *Roi malade*, la Reine & des Courtisans. Ce Prince s'applaudit d'avoir reconcilié ses Favoris, cette reconciliation s'étend jusqu'à la Reine qui étoit brouillée avec *Hastings*, *Bukingham* ; *Edouard*, s'écrie : » il ne nous

» manque plus ici que notre frère » *Glocestre* pour achever de couron- » ner l'ouvrage de cette heureuse » paix!» *Richard* entre, son père lui fait part de cette réunion qu'il vient d'obtenir; *Richard* déploye ici tout l'art de sa dissimulation; il demande tout haut pardon à quiconque il a eu le malheur d'offenser; il remercie Dieu à la fin de son discours hypocrite de lui avoir donné ces sentimens de modération & d'humilité; la Reine conjure le Roi de recevoir en grace son frère *Clarence*. *Richard* leur apprend que *cet aimable Duc* est mort; toute l'assemblée reste frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. L'ordre avoit été révoqué, dit le Roi, *Richard* répond qu'on s'étoit hâté de l'exécuter, & que le contre-ordre est arrivé trop tard. *Edouard* se retire livré à la plus profonde douleur. On voit paroître les enfans de *Clarence* qui disent à leur grand-mère la Duchesse d'*York*, qu'ils ne doutent pas que leur père ne soit mort. La Duchesse veut en vain les rassurer; ils continuent à se plaindre de la cruauté du Roi, en faisant l'éloge de leur oncle

Richard, dont la Ducheſſe n'approfondit que trop les trames ſcélérates ; la Reine vient toute échevelée annoncer que ſon époux expire ; tous ces perſonnages réuniſſent leurs douleurs ; on ne comprend guères comment dans une pareille circonſtance, la Ducheſſe peut s'abandonner à des jeux de mots, tels que ceux-ci « la Reine pleure un » *Edouard*, & moi auſſi ; je pleure un » *Clarence*, & elle n'a point de *Clarence* à pleurer ; ces enfans pleurent » *Clarence*, & moi auſſi, mais je pleure » un *Edouard*, & ces enfans n'ont point » *Edouard* à pleurer ». *Richard* paroît auſſi donner des larmes à la mort de ſon frère. On prend la réſolution de couronner ſon fils le Prince de *Galles*. Converſations très-familières entre pluſieurs citoyens qui s'abordent dans une rue, & qui cauſent à l'*Angloiſe* des affaires d'État. Changement de Scène. Dans un appartement du Palais, ſe trouvent réunis l'Archevêque d'*York*, le jeune Duc d'*York*, la *Reine* & la Ducheſſe d'*York*. L'enfant fait voir toutes les graces de ſon âge, ſon langage qui annonce de l'eſprit ne paſſe ce-

pendant point les bornes de la vraisemblance; la *Reine* le traite *de petit enfant bien jaseur.* Il faut rendre justice à *Shakespéare*, peu d'Auteurs Dramatiques ont sçu comme lui exprimer la vérité. On vient de dire que le Lord *Rivers* & le Lord *Gray* ont été conduits dans la prison de *Pomfret*, la Reine à cette nouvelle découvre un avenir affreux, elle est déterminée à chercher un asyle dans le sanctuaire.

L'Acte IIIe. Scène première. La Scène est à Londres, on entend les trompettes; le Prince de *Galles* paroît avec les Duc de *Glocestre* & de *Buckingham*, le Cardinal *Bourchier* (le même que l'Archevêque d'*York*) & autres Lords, & le Prince demande où sont ses oncles : *Richard* les dépeint comme des hommes dangereux, des amis faux & traitres, » Mais dit le Prince, mes » oncles ne l'étoient pas ». Le Lord Maire *entre avec son cortège*, le jeune *Edouard* demande toujours où sont ses parens, sa mère, son frère le Duc d'*York*. *Hastings* leur apprend que la Reine est avec son fils réfugiée dans le sanctuaire. *Buckingham* engage l'Archevê-

que à les faire sortir de cet asyle. On annonce le Duc d'*York ;* ici nulle action, ce n'est qu'un entretien sans intérêt entre le Roi, *Richard* & le jeune Duc : ce dernier par ses réparties & ses saillies fait supporter la longueur de cette Scène, on les conduit à la *Tour*, quoique l'un & l'autre s'y rendent avec beaucoup de répugnance ; c'est le lieu cependant proposé pour le couronnement du jeune *Edouard. Richard* fait arrêter plusieurs Lords auxquels on coupe la tête, mais ce qui est peut-être encore plus horrible, c'est son hypocrisie: il s'est ouvert à *Buckingham* son digne favori, il veut règner, il est nécessaire qu'il ait le suffrage du peuple. Il vient donc au devant du *Lord Maire*, accompagné de deux Evêques, & avec un grand livre de prières entre les mains. Il joue le même rôle que *César*, qui par l'entremise d'*Antoine* tâtoit, si l'on peut le dire, les dispositions des Romains, pour se faire nommer Roi. *Richard* plus heureux dans sa trame est proclamé Souverain d'Angleterre, quoique le légitime héritier son neveu soit encore vivant. La Reine, *Lady Anne* & la mère d'*Edouard*

veulent aller à la *Tour*; on leur en refuſe l'entrée, elles ſe livrent à la douleur, aux alarmes, elles entrevoient le ſort affreux qui les menace.

L'Acte IV offre le ſpectacle de *Richard* revêtu des habits Royaux. *Buckingham* le félicite ſur ſon avénement au trône. *Richard* ſe contente de lui répondre à pluſieurs repriſes. » Le jeune » *Edouard* vit: » le Courtiſan feint de ne pas entendre ce que l'Uſurpateur lui explique d'une façon plus intelligible; c'eſt la mort de ſes neveux qu'il demande. *Buckingham* prie le *gracieux Souverain* de lui accorder un moment de réflexion. *Richard* ne paroît pas content de cette eſpèce d'incertitude, & *Cateſby* fait obſerver au Lord que le Prince s'eſt mordu les lèvres. *Richard* de moment en moment développe ſon caractère infernal, il fait égorger ſes neveux, il donne la mort à ſa femme & veut égorger la fille de ſon frère; on lui annonce que *Richemond* s'eſt ſauvé, qu'il a un parti. *Richard* auſſi-tôt eſt réſolu à prendre les armes. Plaintes de la Reine ſur la perte de ſes enfans; imprécations de la Reine *Marguerite*: l'Uſurpateur par-

vient à engager la Reine *Elisabeth*, la veuve de son frère à lui donner sa fille en mariage, ce qui choque absolument la vraisemblance, du moins il paroît qu'elle y consent. Nouvelles coup sur coup des divers partis qui s'élèvent contre *Richard*; cet acte se termine par la mort de *Buckingham* qui a été pris les armes à la main, dans l'intention de renverser du trône le scélérat qu'il y avoit élevé.

Acte V. On voit le camp du Comte de *Richemond*, il exhorte ses amis à lui prêter leurs bras & leur assistance. La tente de *Richard* I paroît ensuite; il fait ses dispositions pour la bataille qui doit se donner; on apperçoit d'un autre côté *Richemond* distribuant ses ordres à divers Officiers. Nous sommes enfin venus à cette fameuse Scène, où apparoissent à l'Usurpateur les différentes ombres de ses victimes. . . . . .

» *Richard s'éveillant en sursaut & égaré*, » qu'on me donne un autre cheval. » —Bandez mes plaies, Ciel! aie pitié de moi! —Mais que fais-je? ce » n'est qu'un rêve. O lâche conscience, » comme tu me tourmentes! La lueur

» de ce flambeau me paroît bleuâtre,
» Ne suis-je pas à l'heure silentieuse de
» minuit? .... Une froide sueur couvre
» mon corps tremblant. — Que crains-
» je donc? Moi-même? Il n'y a ici que
» moi seul. — Y a-t-il ici quelque meur-
» trier? Non. — Oui, moi, ma cons-
» cience a mille voix, & chaque voix
» accuse un forfait, & chaque forfait me
» condamne & me démontre scélérat,
» le parjure le parjure au plus haut degré,
» le meurtre, le meurtre féroce au de-
» gré le plus abominable! Tous ces cri-
» mes divers tous commis sous toutes
» les formes, s'attroupent au tribunal
» de ma conscience, & me crient tous
» ensemble *coupable coupable*..... Il
» me semble que toutes les ames de
» ceux que j'ai fait périr, sont venues
» dans ma tente, & que chacune d'elles
» a menacé la tête de *Richard* de sa
» vengeance pour demain ». A cette image d'une conscience soulevée, déchirée par les remords, succède celle du sommeil paisible que goûte la vertu. *Richard* reçoit la visite de ses amis à son reveil; la bataille se donne. *Richemond* est vainqueur, & *Richard* qu'il

tue en combattant contre lui met par sa mort, le sceau à son triomphe. On voit avec plaisir le crime puni, mais n'a-t-on pas été trop fatigué de ses succès, durant cinq Actes d'une longueur mortelle? Le héros de la pièce n'est-il pas de ces caractères qui font horreur & qu'on ne devroit jamais mettre sous les yeux? On nous dira que c'est la vérité; mais encore une fois quand la vérité est hideuse, révoltante, doit-elle nous être présentée? Peut-on soutenir long-temps la vue d'un monstre? Cette Lady *Anne*, veuve du Prince de *Galles*, qui épouse *Richard* le meurtrier de son mari est, nous le répétons, un personnage entièrement à rejetter; on sait d'ailleurs, qu'au Théâtre, ce n'est pas la vérité qu'on exige, c'est la vraisemblance, & il n'est pas dans la nature qu'une femme donne sa main à un scélérat tout dégoûtant encore du sang de son époux.

Cette pièce où il y a de grandes beautés, des traits pleins d'énergie, est une de celles que *Shakespéare* peut-être a le plus semées d'absurdités, & de tableaux révoltans. Pourquoi la Na-

tion Angloise a-t-elle une sorte de prédilection pour ce Drame? Parce que le crime parvenu au dernier degré, pique vivement la curiosité, & produit même dans les hommes une sorte d'admiration. Tout ce qui est grand en impose, c'est la raison pour laquelle *Cromwel* dans l'histoire excite un intérêt puissant, d'où peut naître cette façon de penser si bizarre, si peu sensée? Des notions absurdes qu'ont reçues les premiers hommes, ils ont été portés à respecter tout ce qu'ils ont craint. Que seroit la représentation de *Richard* III. pour un peuple qui seroit vraiment philosophe? Comment soutenir le spectacle d'un misérable tout couvert du sang de sa famille? Il y a long-tems que nous pensons que la Tragédie est bien éloignée de son véritable objet.

Je suis, &c.

ILLUSTRISSIMO Ecclesiæ Principi, ANTONIO-LEONI-ELEONORO LE CLERC DE JUIGNÉ, *Duci & Pari Franciæ, Archiepiscopo Parisiensi creato,*

CARMEN ELEGIACUM.

SEQUANA ET MATRONA.

M. *Fremont* qui s'est distingué d'une manière très-avantageuse parmi les Poëtes qui ont célébré la naissance du *Dauphin*, n'est pas moins familiarisé avec les Muses latines; l'*Elégie* suivante en est la preuve : elle renferme un éloge très-délicat & très-juste du vertueux Prélat, qui seul pouvoit consoler Paris de la perte de son illustre Archevêque. Le Poëte suppose un Dialogue entre la *Seine* & la *Marne*.

SEQUANA.

Eia age, chara soror, tua cur purissima quondam,
Nunc fluit in nosttos turbida lympha sinus?
Unde dolor? namque hunc fecit dolor esse colorem
Mutatus lacrimis qui solet esse color.

MATRONA.

Unde dolor! nempé hunc tam flebile murmur aquarum
Non dixit? toto cognitus orbe dolor.
Ah! utinam medio Mihi fas arescere cursu
Aut fugere extremum fontis ad usque caput!
Sed Nymphæ (sic fata volunt) servire sorori
Cogor ego, & probri testis adesse mei.
Ergò mihi eriperis nostræ unica gloria ripæ,
Juigniade! sic nos non rediture fugis!
Non rediture fugis! nec te pia vota tuorum
(Namque & adhuc pater es) quod remoretur, habent.

SEQUANA.

Mitte procul, mitte ingratos de pectore questus,
Non bené conveniat questibus ista dies.
Quin mecum potius Reginæ cantibus urbis
Huc ades, & placido flumine necte moram.
Necte moram, magnum brevis hæc mora fœnus habebit;
Mox & in æquoreas lætior ibis aquas.
Aure bibe arrectâ quod in amplâ personat urbe,

Laudibus ipsa viri est urbs, licet ampla, minor.
Juigniaden urbs tota fremit, vox omnibus una est,
Ingeminant passim compita Juigniaden:
Juigniaden clarum virtute, haec maxima laudum est;
Olli si qua sapit laus, ea sola sapit.

MATRONA.

Sic discedentem Catalauni urbs tota secuta est.
Hei mihi non potuit tristius esse vale!
Matres atque viri & neglecto crine puellae
Siccine, clamabant, siccine, pastor abis.
Littora, pastor abis, toties percussa sonabant;
Reddebant valles undique, Pastor abis.

SEQUANA.

At neque sola viro pietas dat nobile nomen,
Jure tamen pietas prima locanda fuit.
Candida mens, rectique tenax: vis blanda volentes
Ut placitum est animos quò libet ire, trahens.

Mens solida, indocilisque rapi popularibus
auris,
Sed quæ prudenti singula lance probet.
Sanctarum custos legum, judexque severus;
Scylla parata malis, portus & ara bonis.
Majestas facilis blandoque affabilis ore
Omnibus alloquium quos petiisse juvet.
Qui nitor eloquii! quam dulcis copia fandi!
Nil vulgare sonans, aurea verba facit.
Scimus (& hoc nostro quis nescit in orbe)
beatum
Quam facili foveat sedulus arte gregem?
Ut gestit verbis miseros donisque levare!
Quis non illius sensit egenus opem?
Inclyta præclaris exempla laboribus addens,
Si memoranda viri facta referre queam;
Si retegam gazas animo interiore repostas,
Laudibus ô arvum fertile! quanta seges!
Quocumque tulit, sequitur reverentia regum
Pax, ordo, mores, copia, prisca fides.
Diffugiunt tetricæ lites, odia improba, rixæ,
Atra lues scelerum, criminis umbra fugit.

MATRONA.

Vidimus hæc oculis, tibi tantum cognita famâ;

Fama que non mendax, ut solet esse, fuit.
Quanquam ô! cur de te, præsul, tot fama locuta est?
Forsan noster adhuc, si tacuisset, eras.

SEQUANA.

Hinc tibi prima mali labes & causa dolendi est.
Pastoris virtus obfuit ipsa gregi.

MATRONA.

Hei mihi! quid juvit, regem quòd viseret anno
Vix semel, & paucos esset in urbe dies!
Sperabam, quanquam Pastoris cognita virtus
Maxima sub nostro principe causa metûs.

SEQUANA.

Parce, soror, virtus malé tanta lateret in umbrâ,
Jam pridem claro digna micare die,
Nequicquam pietas rutilam sibi noxia lucem
Invidet, & meritis pugnat iniqua suis:
Regnat ubi Lodoïx, meritis nec præmia desunt,
Nec virtus tacitâ nocte sepulta jacet.

MATRONA.

Umbram quid memoras? Se pastor amabat in
umbrâ;
Et sinerent superi! dulcior umbra foret.

SEQUANA.

Umbram quisquis amat, cui que est tam dulce
latere,
Primo sublimis debuit esse loco.
Pluribus ut prosit, major datur insula; dis-
cat,
Utilior quò sit, munera summa pati.
Aspicis ut varios passim natura per agros
Volvère foecundas flumina jussit aquas!
Par fuit hunc etiam non unâ in sede morari,
Dives ut in multos fundere possit opes.
Sed quorsum ista moror? Quin mecum fœ-
dere juncto
Communi certas nympha placere patri?
Nam communis erit (ne dividat ulla sorores
invidia) & quà fas unus utrique pater.
Non tibi præsul erit, poterit tamen esse pa-
tronus;
Altius erectus proderit inde magis.
Inde tibi attentus fungetur munere divûm,

Qui vel ab æthereâ nos procul arce juvant.
Scilicet & plantas, propior quas extulit olim,
Sublimi longè phœbus ab axe fovet.
Hic ubi confluere incipimus socialibus undis,
Atque tuo majus munere flumen eo;
Præsulis hic domus est, positis ubi debita curis
Dulces propter aquas otia parcus aget.
Hùc tua vota feres populique fidelis amorem;
Hìc noto patris fas erit ore frui.

MATRONA.

O soror! ô vere mihi nunc soror, ibo, volentes que
Huc cursu fluctus præcipitante feram.
Nec tantùm charos lambam vicina penates,
Aut tollam ripis omnibus alta caput;
Quin iter Angustum cultis rimabor in hortis,
Subter humum ut videam quâ licet arte patrem.

L'Auteur de cette pièce élégante & ingénieuse, M. *Frémont*, Professeur d'Eloquence dans l'Université de *Pontamousson*, tient une Maison d'E-

ducation à Paris, rue des Fossés S. Victor, la seconde porte cochère après la rue des Boulangers, en descendant; il a consacré pendant plus de vingt ans ses soins & son zele, tant à l'éducation publique qu'à l'éducation particulière. Instruit par une étude constante de l'art si difficile d'élever la jeunesse, & guidé par une longue expérience, il a composé un ouvrage sur l'Education Physique, Morale & Religieuse, qu'il se propose de publier incessamment. Occupé depuis plusieurs années à donner dans des maisons distinguées, des Leçons de langues Latine, Françoise & Italienne, de Géographie, d'Histoire, de Rhétorique, de Philosophie & de Mathématiques: Il se consacre à présent à l'éducation d'un petit nombre d'Elèves, qu'il prend chez lui, rue des Fossés Saint-Victor, la seconde porte cochère après la rue des Boulangers, en descendant.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

NOUVELLES, *par M.* de Charnois.
Première Nouvelle, CLAIRVILLE & ADELAIDE DE S. ALBAN.

UNE des maladies, Monsieur, qui affligent notre Littérature, est l'*esprit d'imitation* ; vous n'imagineriez point jusqu'où s'étend cette espèce d'épidémie. *Colardeau* fait paroître son Héroïde d'*Héloïse* à *Abélard*, & aussitôt nous sommes inondés d'Héroïdes; il n'y a pas de petit Poëte, de petit Rimailleur, qui ne publie ses essais en ce genre. Cette contagion nous a infecté quelques années, & dieu merci

le fléau s'est appaisé, les Héroïdes ont passé de mode. M. d'*Arnaud* nous a donné plusieurs *Nouvelles* qui jouissent d'un succès mérité; nos malheureux copistes se sont tournés de ce côté; nous avons vu une *Frédegonde* de M. *Monvel*, étouffée dès sa naissance. M. *de Charnois* n'a point été déconcerté par cet exemple; il n'a douté nullement de sa réussite; la confiance, la finesse, le goût avec lesquels il soumet les pièces de théâtre à son jugement, l'ont assuré que quelque route littéraire qu'il voulut bien s'ouvrir, il y marcheroit en vainqueur; plein de cette heureuse idée, descendu de l'auguste tribunal de la critique, il s'est abbaissé, sans doute pour son amusement, jusqu'à composer des *Nouvelles*, dont *Clairville* & *Adélaïde de S. Alban* est la première. Comme un Ecrivain du rang où s'est placé M. *de Charnois*, doit s'annoncer en homme de génie; c'est ainsi qu'il se distingue d'abord par une *Epître dédicatoire*; à qui? *devine si tu l'oses*.

« O toi! qui seras mon ami, & qui » mériteras de l'être, parce que tu

» auras réellement des vertus ; *toi* dont
» l'indulgence *inépuisable* saura me par-
» donner mes torts, *parce que* l'amour-
» propre sera plus foible dans ton
» cœur que le sentiment de l'amitié ;
» toi qui ne me prêteras point les er-
» reurs de ton orgueil, & dont l'*ex-*
» *quise* délicatesse se fera un devoir
» plus cher d'écouter la voix de la vé-
» rité, que celle de la louange ; *toi*
» qui, après avoir distingué dans mon
» caractère quelques qualités estima-
» bles, ne chercheras point à publier
» mes défauts & mes égaremens ; *toi*
» enfin que je ne rencontrerai peut-
» être jamais, que j'ai cru trouver,
» que je regrette, que je crains bien
» de regretter sans cesse, reçois l'hom-
» mage que je t'adresse, en te dédiant
» cette suite de *Nouvelles*. Si l'horreur
» que j'y montre pour le vice, si le
» respect que j'ai pour la vertu t'ins-
» pirent quelque desir de me connoî-
» tre, viens, cher inconnu, mon cœur
» t'attend, il a besoin de toi, *viens*,
» peut-être un jour le trouveras-tu
» digne de ta tendresse ».

Que dites-vous, Monsieur, de cet

amphigouri continuel, ou l'emphase, le galimathias, le burlesque même, se disputent l'honneur de l'expression? C'est *Cyrano de Bergerac*, dénué de son imagination, qui extravague de sens-froid, & c'est la pire des folies. Cette répétition de *toi* ne produit-elle pas un effet admirable? Combien de gens prennent l'affiche du singulier, de l'absurde pour celle du génie? Ce sont-là pourtant ces juges redoutables, qui lancent sans appel leurs petits arrêts, font pâlir les malheureux Auteurs dramatiques! pourquoi ne pas être simple & même plat, quand on ne peut s'élever au-dessus des autres? du moins n'est-on pas apperçu, au lieu qu'on apprête à rire à ses dépens, lorsqu'on semble dire: *Messieurs, voyez, admirez, je ne suis point les sentiers battus; vous connoissez quelques mauvaises Epîtres dédicatoires: en voici une dans un nouveau genre, & elle ne ressemble point assurément à celles que vous avez lues.* Rien de plus vrai; il falloit aussi en homme fait pour être un modèle, communiquer ses lumières au public, sur une partie de la lit-

térature, qui, jusqu'à M. *de Charnois*, étoit totalement inconnue. Le *Dom Carlos* de l'Abbé de S. *Réal* est entièrement oublié, mais voici *Clairville & Adélaïde de S. Alban*, où l'on puisera les principes, le goût, l'art, en un mot, de composer des *Nouvelles* : cette prétention est annoncée dans une *humble préface*, où l'on débute par cette question que l'on avoue avoir été agitée depuis long-temps : *les Romans sont-ils utiles, ou sont-ils dangereux?* On peut repondre qu'ils ne seront *ni utiles ni dangereux*, tant qu'ils seront composés dans le goût du Roman que M. *de Charnois* s'est donné la peine d'imaginer. Il nous promet qu'un *jour il tentera l'examen de cette question; aujourd'hui* (prononce-t-il avec le ton de PERRIN DANDIN, qui a la fureur de juger.) *nous nous bornerons à quelques critiques sur les Romans*. Ce qu'a dit de mieux jusqu'à présent M. *de Charnois*, c'est qu'on doit mépriser & rejetter les Romans qui n'ont pour but que d'outrager la décence & les mœurs; tous les honnêtes gens seront de son avis & partageront sa noble indignation;

il fait main-basse sur ces Romans, où *l'imagination exaltée crée des caractères de fantaisie, peint des passions & des sentimens qui n'ont jamais eu d'existence*, & il a raison; mais cette idée n'est pas nouvelle; & un critique supérieur, tel que M. *de Charnois*, ne devroit pas répéter ce que disent les autres. Il tourne ensuite ses armes contre les *Romans historiques*: « Ils ont un dou» ble danger; [c'est M. *de Charnois* » qui parle & qui *juge*] le premier est » d'altérer les faits, de déguiser les » physionomies des personnages qu'on » y met en scène, de charger ou d'é» tendre leurs caractères, & par con» séquent d'égarer absolument sur la » connoissance de l'histoire; l'autre » n'est pas moins remarquable: la » lecture en est séduisante, elle ac» coutume la jeunesse à chercher » plutôt l'amusement que l'étude, » & la dégoûte de cette application » suivie & laborieuse, dont elle a be» soin pour lire & méditer l'histoire ». Ne croyez-vous pas entendre, Monsieur, un Monsieur *Bobinet*, un Monsieur *Mamurra*, qui, la férule en main va faire lire à son écolier *Jean Despau-*

tère? Quel ton grave & doctoral ! Nous oserons cependant offrir quelques réflexions à M. *de Charnois*. Le Roman historique est une sorte de Drame où l'on peut, à la vérité, se permettre l'anachronisme, l'altération des faits; mais le changement des caractères est une absurdité qui n'est échappée à aucun Auteur sensé; on n'ira point faire de *César* un homme pusillanime, de *Néron* un *Marc Aurele*, &c. Je ne sais quelles productions dans ce genre sont tombées entre les mains de M. *de Charnois*; il n'y a eu que Mademoiselle *Scudéri* & quelques autres Romanciers, sous le règne de *Louis XIV*, qui se soient avisés de nous donner de pareilles sottises. Lisez *Dom Carlos* : Assurément *Philippe II* y conserve sa *physionomie*. Lisez les Nouvelles de M. d'*Arnaud*, rarement la vérité y est-elle blessée? Dans *Strafford*, il n'y a que la visite de *Charles* dans la prison, que l'Auteur ait supposée; tout le reste est conforme à l'histoire. M. *de Charnois* qui parle cependant en Précepteur inflexible, devroit bien mieux connoître la jeunesse, c'est pour

elle que *Montaigne*, que je prendrai la liberté de mettre un peu au-dessus de M. *de Charnois* a dit : *Il faut emmieller la viande salubre à l'enfant*. Combien de jeunes gens ont lu l'histoire de *Philippe II*, après s'être attendris avec la nouvelle de *Dom Carlos!* ce n'est pas au premier âge qu'on est susceptible d'*une application suivie & laborieuse, que l'on peut méditer l'histoire*. Vous aurez beau me vanter les charmes de l'étude, si vous n'employez la fleur de l'amusement, la jeunesse effrayée de votre austérité, ne recueillera aucun profit de vos graves instructions.

M. *de Charnois* proscrit avec plus de raison ces Romans, où le vice paré de riantes couleurs, est montré en contraste avec la vertu. Toutes ces idées sur ce sujet sont fort judicieuses; mais l'Auteur devoit s'attacher à rendre la vérité aimable, éviter le ton sec & pédantesque, la déclamation, & la morgue magistrale.

Les réflexions chagrines & morales de M. *de Charnois*, tendent à nous prévenir en faveur de la *Nouvelle* que nous allons lire : elle n'aura aucune des imperfections qu'il vient de reprendre

« L'intention de M. *de Charnois* est
» d'éclairer la jeunesse, de montrer
» également les caractères & sous les
» couleurs qui les font briller dans le
» monde, & avec les développemens
» qui peuvent faire connoître ce qu'ils
» ont d'odieux ».

M. *de Charnois* nous avertit encore que « c'est d'après ses réflexions, qu'il » a préféré *le genre sérieux* au *genre gai* ». Il est vrai qu'on ne peut s'annoncer pour un Ecrivain plus sérieux. Il nous dit aussi qu'il puise ses leçons dans sa propre expérience; & il termine ainsi cette petite préface, où il ne se trouve rien de neuf, d'approfondi, où le peu de choses sensées qu'on y rencontre, sont présentées d'une manière séche, triste & pesante.

« Quelques amis nous avoient con-
» seillé de ne point mettre notre nom
» à cet ouvrage; [*Clairville & Ade-*
» *laïde de S. Alban* un ouvrage!) le
» titre d'*Ecrivain polémique* leur parois-
» soit une raison pour le soustraire à
» la sévérité des lecteurs. Cette sévé-
» rité nous sera chere, sur-tout chez
» les personnes dont les avis pourront

» nous éclairer. L'homme qui, par
» amour pour les lettres, a choisi le
» genre *polémique*, préférablement à
» *tous autres*, doit savoir distinguer ce
» qu'elle a d'amer & ce qu'elle a d'u-
» tile ».

Remarquez que l'Auteur ne quitte jamais le ton de pédagogue. Puisqu'il est pénétré d'*amour pour les lettres*, *qu'il a choisi le genre* POLÉMIQUE, préférablement à *tous autres*; il nous permettra de brûler du *même amour* : c'est pour le bien des lettres, pour le sien propre, que, livrés comme lui au genre polémique, nous oserons examiner sa nouvelle production, & lui montrer ses fautes.

Un Vicomte de *Saint-Alban* s'est embarqué pour l'Amérique; il a été choisi par la Cour pour commander dans une des Isles soumises à notre domination. Pendant quatre années entières, il a eu tant d'affaires, tant de devoirs à remplir, qu'il n'a pu *trouver un instant, un seul instant, pour se rappeller à peine le souvenir d'un frère & d'une nièce qui l'avoient toujours aimé tendrement*, & *qu'il aimoit de*

même ; ce que c'est que l'embarras des dignités ! Comme elles nous enlèvent à la nature ! N'avoir pas seulement le temps de songer à ce qu'on aimoit beaucoup ! Le malheur poursuivoit ce Vicomte ; « des vaisseaux qu'il avoit » chargés de lettres pour ses parents, » les uns *avoient été pris*, les autres » *avoient été ensevelis sous les flots*. ». (Quelle grande image, Monsieur ! On voit bien que M. *de Charnois* a de la Poësie dans la tête). Parmi les papiers qu'il recevoit avec les dépêches des Ministres, il n'en avoit trouvé aucun qui lui fût adressé par le Marquis de *Saint-Alban*, ni par le Comte de *Milford* ; *ce silence lui causoit une inquiétude d'autant plus vive, que son ame prompte & sensible se livroit facilement aux idées les plus affligeantes*. Une ame *prompte* ! Comme cette phrase est *pénible* ! Comme l'Ecrivain *polémique* a été en travail ! Que d'obligations nous devons lui avoir de ce qu'il veut bien prendre la plume & nous instruire ; il nous paroît que cela lui coûte beaucoup, & toute notre reconnoissance ne paiera jamais assez son *labeur*. Qu'il

le fait sentir, cet *improbus labor*, dans le morceau suivant! « Tous les jours » le Vicomte formoit des vœux ar- » dents pour la *conclusion* de la paix. » Depuis long-temps les deux nations » *belligérantes* la desiroient; à cette » époque étoit fixé le retour du Vi- » comte en France; *enfin elle fut con-* » *clue* ». Avec quelle majesté tombe cette phrase! *La conclusion de la paix* est une de ces expressions *trouvées*; elle a tellement plu à M. *de Charnois*, qu'après avoir employé le substantif, il s'est encore servi du verbe. Et quelle chûte! *Enfin elle fut conclue*, Dieu soit loué! Voilà donc la paix faite, & M. de *Saint-Alban* embarqué pour la France; il est vrai qu'avant de s'embarquer, *non-seulement* il satisfit aux derniers ordres qu'il avoit reçus, *mais encore* aux égards dus à son successeur. Admirez, Monsieur, l'exactitude de M. *de Charnois* pour les bienséances; *non-seulement* il nous donne son Vicomte pour un modèle, qu'il présente aux gens en place, *mais encore* il nous le fait voir rempli de politesse & d'attention. L'Ecrivain *polémique* se garde bien de

négliger le moindre détail ; après *trente-neuf* jours de traversée, son Héros arrive à Nantes, *n'y reste que le temps nécessaire pour se procurer une chaise de poste*, pas un instant de perdu, prend *à grand pas* la route de Paris ; à quelques lieues d'*Olréans*, évènement singulier, incroyable, & que nous n'avons vu jusqu'ici dans aucun Roman : une des roues de sa chaise se brise ; il avoit fait chaud toute la journée, il s'élève un vent frais *dont le souffle bienfaisant sembloit ranimer la nature languissante*. Comme le génie poëtique perce ! M. *de Charnois* oublie qu'il a bien voulu déroger à la prose, & la prose n'admet point ce style ambitieux. Les vers mêmes rejettent quelquefois cette pompe, qui est ridicule. Je me rappelle qu'un de nos Poëtes fait dire à un de ses personnages, qui vient se représenter aux yeux de sa maîtresse :

Je ne viens point ici beau chef-d'œuvre des
cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux....

S. Albun emploie à *le respirer* [ce vent frais] les moments qui lui restoient. Il ap-

perçoit ensuite l'avenue d'un Château, il y tourne ses pas, il veut éviter des personnes qui s'y promenoient; il s'enfonce dans un petit bois *assez épais*, qu'il *découvre* à *sa gauche*, pas la plus mince circonstance oubliée. *Saint-Alban* s'étoit livré à une mélancolie profonde. Un coup de pistolet suivi d'un cri effrayant; la fuite précipitée d'un homme à pied & sans armes, qui cherchoit à éviter la poursuite de deux Cavaliers, tirent le Vicomte de cette rêverie; il vole au secours de l'inconnu. C'est ici, Monsieur, que le brillant pinceau de M. *de Charnois* se déploye. « mettre l'épée à la main, saisir la » bride d'un des cheveaux *avec une* » *voix terrible*; tous ces mouvemens » furent l'affaire du même instant. A » cet aspect inattendu, le Cavalier ar» rêté, avertit l'autre du danger qui » le menace, & donne à son cheval de » l'éperon dans les flancs; l'animal se » cabre, par la rapidité de sa course, » force le Vicomte à lâcher la bride » dont il s'étoit saisi, & disparoît ainsi » que son conducteur, aussi promp» tement qu'un éclair ».

Le Vicomte retourne auprès de l'homme qu'il a sauvé. Vous observerez, Monsieur, que ces ressorts sont tous neufs, que ce sont là des bonnes fortunes de l'imagination de M. *de Charnois*. Ces deux personnages, ce qui assurément ne peut être accusé de romanesque, s'entretiennent long-temps, arrivent au château, & se reconnoissent. Enfin, *lorsqu'on a apporté des bougies : Milford ! Saint-Alban !* ces deux cris nous apprennent que le Vicomte a retrouvé un *Comte de Milford*, que M. *de Charnois* n'a fait que nommer au commencement de son *ouvrage* ; aussi-tôt *Saint-Alban* demande des nouvelles de son frère & de sa nièce ; il apprend que le premier est mort, que sa fille est mariée au neveu de *Milford*, qu'on appelle *Clairville*, que ce *Clairville* a eu des procédés indignes à l'égard de sa femme ; qu'abandonnée par son époux, elle s'est sauvée dans une retraite qu'on ignore. Le lecteur apprend aussi quelle est la source de l'amitié qui avoit lié *Milford* avec *Saint-Alban*, quel est le caractère de ce *Milford* : « droit & franc, mais

» brusque & souvent dur ; sensible, » mais sévère ; bon parent, bon ami, » mais exigeant & susceptible ». Il étoit oncle du Marquis *de Clairville*. Exemple de la façon d'écrire de M. *de Charnois*. « C'est en versant des larmes sur » les chagrins *que* nous avons attirés » sur nos têtes, *que* nous apprenons » à détester les erreurs, *que* l'humanité » pourroit appeller nos crimes ». Long & très-long recit de *Milford* à *Saint-Alban*. Son neveu avoit annoncé d'abord d'heureuses qualités ; son oncle lui destinoit *Adélaïde de Saint-Alban*, la fille du Marquis, pour épouse. *Clairville* paroissoit disposé à l'aimer ; il change tout-à-coup de conduite : il avoit formé une liaison intime avec un certain Chevalier *de Villefontaine*, que l'on pourroit mettre au nombre de ces individus de la société qu'elle a corrompus, & qui lui rendent cette corruption avec usure. *Adélaïde* tombe dans une sombre mélancolie, qui est suivie d'une maladie grave. Elle avoue à son père que son amour pour *Clairville* la conduit au tombeau ; elle s'est apperçue qu'il ne

l'aimoit point, & elle ajoute qu'elle ne sauroit vaincre sa malheureuse passion. Le Marquis va trouver *Milford*, lui fait part de ses chagrins ; *Milford* pense qu'il faut employer toutes les ressources pour ramener *Clairville*. Il court chez ce *Villefontaine*, & le presse d'être le premier à donner de sages conseils à son neveu; en un mot, il le prie de rendre *Clairville* à ses devoirs, à cet amour qu'il fit éclater autrefois pour *Adélaïde*. *Villefontaine* lui promet tout, au point qu'il en impose entièrement au mal-adroit *Milford*. Il falloit que ce dernier connût bien peu les hommes pour tenter une pareille démarche, & être la dupe d'un intrigant. Ce *Villefontaine* amène à son oncle *Clairville*, qui consent à épouser Mademoiselle *de Saint-Alban* : ce mariage est donc terminé. Les deux époux paroissent goûter les douceurs de l'union la plus heureuse. *Villefontaine* étoit reçu dans leur société comme un ami qu'on ne pouvoit trop bien accueillir. Ce songe de bonheur se dissipe. *Clairville* se réfroidit, & ce réfroidissement augmente de jour en

jour. Alarmes de la femme, du père, de l'oncle. » Il venoit de paroître sur » le plus brillant de nos théâtres une » de ces femmes que la nature semble » former exprès pour séduire; à tout » l'éclat de la jeunesse elle joignoit » tous les charmes que peut inventer » l'imagination des *l'Albane* où des » *Boucher*. Nos élégans, nos petits-» maîtres, nos grands Seigneurs lui » prodiguoient leurs hommages; tous » se disputoient l'honneur de porter » ses fers, & attendoient avec impa-» tience l'heureux moment où elle » devoit nommer son vainqueur. *Vil-» lefontaine* & *Clairville* étoient au » nombre des soupirans. Mon neveu » fit pencher la balance en sa faveur, » en portant ses propositions plus haut » qu'aucun de ceux qui entouroient » *la jeune Nymphe*. Vous connoissez » le manège de ces *viles créatures*; » vous n'ignorez pas qu'il est un âge » où par la force de je ne sais quel » ascendant, elles ont plus de pou-» voir sur nos ames que les femmes » les plus honnêtes; qu'elles ont une » manière de vous asservir préparée

» par la séduction, entretenue par » l'artifice, par une espèce d'enthou- » siasme aveugle dont elles ont l'a- » dresse de nous pénétrer, & qu'une » fois soumis à leur empire, ce n'est » que par les secours de la raison la » plus courageuse qu'on parvient à » se dégager de leurs chaînes. A ces » moyens de fasciner les yeux, & » d'égarer les sens, qui sont communs » à presque toutes les femmes de plai- » sir, une femme de théâtre joint un » prestige plus dangereux encore ; » quand elle est douée de quelque ta- » lent, les transports qui accompa- » gnent son entrée sur la scène, les » applaudissemens, les acclamations » qui interrompent son jeu, l'ivresse » générale qu'elle inspire, sont autant » de liens qui attachent presque sans » retour le malheureux qu'elle a sub- » jugué, & l'amour propre de l'homme » lui est souvent un garant sûr de la » fidélité de l'amant. *Clairville* ne l'é- » prouva que trop ; il sacrifia tout » pour l'objet de sa passion : biens, » rang, dignités, emplois, il oublia » pour elle son épouse, son beau-

» père, son oncle, & jusqu'au mal-
» heureux enfant dont la Marquise
» étoit enceinte. Maître de la *commu-
» nauté*, il *entama* bientôt la fortune
» d'*Adélaïde* : on voulut s'y oppo-
» ser ; mais la foible Marquise tou-
» jours occupée du soin de ne pas
» déplaire à son mari qui l'outrageoit
» sans cesse, & croyant par sa trop
» facile bonté ramener le cœur du
» perfide qui déchiroit le sien, donna
» elle-même son approbation à la vente
» d'une partie de ses biens, & *autorisa*,
» pour ainsi dire, par ce moyen,
» l'affreuse conduite de son *barbare
» époux*. » Par exemple, c'est bien là
de la prose traînante, délayée. M. *de
Charnois*, en qualité d'écrivain *polé-
mique*, de professeur de goût, devroit
savoir que les mots techniques, com-
me celui de *communauté*, sont bannis
du style élégant. Qu'*entama* est une
expression trop familière qui touche à
l'ignoble, que *barbare époux* forme
une chute sourde & sans harmonie ;
qu'ici l'épithete de *barbare* est vague
& n'a aucune valeur ; qu'en un mot,
le diffus, le lâche, affoiblissent les

traits, les énervent, les font disparoître. Le portrait de cette femme de théâtre pouvoit être renfermé dans une vingtaine de lignes, & alors il sortiroit davantage, & produiroit beaucoup plus d'effet. *Adélaïde* met au jour un enfant qui mourut bientôt après sa naissance; elle-même est sur le point d'expirer; le chagrin plonge au tombeau son malheureux père; *Clairville* devient jaloux, & sa jalousie étoit injuste; il se bat pour l'objet de ses égaremens, il est blessé; *Adélaïde* a la générosité de ne point le quitter pendant tout le temps qu'il fut malade. *Clairville* est sensible à des procédés si nobles, son cœur peut-être alloit se rendre à l'amour honnête, à sa vertueuse épouse: ce *Villefontaine* reprend sur lui son ascendant corrupteur; il retombe dans ses premières erreurs, quoiqu'il eut abandonné l'actrice; il se livre à toutes ses fantaisies; une aventure désagréable le prive de la liberté. Dans une fête publique il avoit blessé un garde qui s'opposoit à son passage; il est mis en prison; les sollicitations d'*Adélaïde* auprès des Ministres, le re-

tirent de la prison ; il est cependant exilé dans une de ses terres en *Bretagne*, & sa femme le suit dans sa retraite, *Villefontaine* l'avoit aussi accompagné. La Marquise étoit délaissée, elle passoit dans son appartement une vie triste & solitaire, n'ayant d'autre amie qu'une femme de chambre, plus sensible & plus honnête que ne le sont les gens de cette espece : *Julie*, c'est son nom, ne cherchoit point à aigrir sa maîtresse contre son mari ; mais elle instruisoit par des lettres secretes le Marquis *de Saint-Alban*, de tous les chagrins de sa fille. On ne devineroit pas que l'objet de la froide jalousie de *Clairville* étoit son propre oncle ; on ne s'attendoit pas à cet incident. *Milford*, indigné contre son neveu, lui avoit écrit une lettre remplie de reproches sur son odieuse conduite, ce qui avoit irrité *Clairville* ; l'oncle enfin lassé de trop d'indulgence, sollicite une lettre de cachet pour faire arrêter le Marquis dans son château, *Clairville* prend la fuite & se réfugie en *Angleterre* ; on nous développe un nouveau motif de cette indifférence, dont *Clair-*

ville accabloit sa femme; il étoit devenu amoureux de la fille d'un gentilhomme du voisinage; *Sophie* n'avoit pas été insensible aux moyens de séduction employés par ce malhonnête homme : on lui avoit fait même accroire que Madame *de Clairville*, victime d'une maladie de langueur, étoit prête à mourir. La jeune personne qui ne soupçonnoit point la perfidie, étoit recherchée en mariage par un gentilhomme aimable, & à peu près de son âge, mais il n'étoit point aimé. Projet d'un enlevement, auquel la foible *Sophie* avoit consenti; c'est ce jeune amant qui en empêche l'exécution; il se bat avec *Clairville*. Le père de la Demoiselle accourt; le Marquis arrache des mains d'un domestique un flambeau qui les éclairoit, l'éteint, se sauve, informe *Villefontaine* de ce qui vient de se passer, & se hâte de se retirer en *Angleterre*. *Sophie* reconnoit son erreur, & donne sa tendresse & sa main au jeune homme qui, d'abord avoit su lui plaire moins que *Clairville*. *Adélaïde* s'étoit ensevelie dans un couvent; enfin, elle avoit

changé de retraite, & l'on ignoroit où étoit cette retraite.

C'est ici, Monsieur, que finit l'ennuyeux, l'insupportable récit de *Milford*. Vous voyez que jusqu'à présent il n'y a aucune action, & l'action est nécessaire à un Roman, comme à un Drame.

Milford & *S. Alban* se rendent à Paris. On fait des recherches par toute la France pour se procurer des lumières sur le sort de la Marquise; *S. Alban* croit l'avoir entrevuë aux Thuilleries; nouvelles perquisitions, & toutes sans effets. *S. Alban* va un jour à la Comédie Françoise, on jouoit *Mélanide*. Ici M. *de Charnois* déploie ses connoissances dans l'art théâtral. L'écrivain *polémique* se fait voir avec toute la sagacité de cette critique éclairée, dont lui seul possede le secret. Voici donc le Juge suprême du spectacle, qui grimpe vîte sur son Tribunal. « On donnoit » (dit-il) *Mélanide*, Ouvrage d'un » genre douteux, qui n'a pas moins de » partisans que de détracteurs; & dont » le grand, le seul mérite peut-être, » est de présenter à nos yeux des situa-» tions

» tions d'autant plus attachantes, » qu'elles sont plus rapprochées de » nos mœurs ; mérite qu'il cesse d'avoir » toutes les fois qu'il est chargé d'in- » cidents romanesques ». *Dixit Magister, le Maître a prononcé* ; c'est très-bien jugé M. *de Charnois* ; mais puisque vous connoissez si bien *le mérite de présenter des situations attachantes* ; que vous bannissez *les incidents romanesques*, vous auriez bien dû mettre plus d'intérêt & de vraisemblance dans la très-insipide bagatelle que vous appellez votre *Ouvrage*. Dans le moment où *Mélanide* dit au Marquis d'*Orvigni*.

Vous rappellerez-vous des traits presqu'effacés ?

Un cri s'échappe d'une seconde loge, une femme y est évanouie ; vous vous doutez bien que c'est précisément Madame de *Clairville*, qui est reconnue par son oncle, qui étoit accompagné de *Milford*. La femme qui avoit suivi Madame de *Clairville* au spectacle, étoit *Julie*, cette femme-de-chambre dont elle avoit fait une amie ; on transporte la Marquise toujours évanouie

chez *Milford* ; elle reconnoît enfin ce dernier, mais le Vicomte lui est toujours étranger ; cependant la nouvelle reconnoissance s'opère ; encore un récit, & c'est *Julie* qui en est chargée, parce que Madame *de Clairville* est trop foible pour prendre la parole. La Marquise étoit partie pour Londres ; son entrevue avec son mari, qui l'accable de duretés, de mépris ; vous observerez que ses reproches sont fondés sur l'*excessive & scandaleuse amitié, qu'il prétend que Milford a pour son épouse*. Encore une fois, on ne sait d'où peut venir cette jalousie bizarre, & dénuée de tout intérêt, comme de tout motif ; ce sont-là de ces moyens ingénieux, qui d'ailleurs doivent avoir coûté peu à l'imagination de M. *de Charnois*. La Marquise pénétrée de douleur, étoit revenue à Paris avec *Julie*. Elles habitoient un petit appartement sous un nom supposé, & n'avoient d'autre société, que celle d'une femme de qualité dans l'infortune. *Milford* & *Saint-Alban* cherchent à faire oublier à Madame de *Clairville* tous ses malheurs. Cependant,

son mari qui est resté à *Londres* avec ce *Villefontaine*, y traîne le personnage de *Joueur*. L'un & l'autre ont d'abord des succès dans cette ressource si méprisable; mais bientôt la fortune les abandonne, *Villefontaine* essuie des mortifications publiques; le Marquis, son ami, en partage la honte. Le Vicomte de *Saint-Alban* lui écrit une grande & ennuyeuse lettre, où il lui dit qu'*il est convaincu que c'est par lui que sa nièce a connu le malheur le plus cuisant & le plus douloureux*. Quel étrange style M. *de Charnois* ! Comment des expressions aussi impropres, peuvent-elles échapper à un écrivain *polémique* ? Cette lettre arrive à *Londres* dans le moment où *Clairville* étoit seul. Il la lit à plusieurs reprises; elle avoit produit quelque effet, quand *Villefontaine*, auquel il la montre, fait évanouir ces impressions. Les papiers publics de l'*Angleterre*, annoncent que deux Gentilshommes François ont été arrêtés comme coupables de l'assassinat commis en la personne du fils unique d'un Lord; aussi-tôt *Saint Alban*, on ne sait trop pourquoi, ne doute pas

que ce ne soit *Clairville* & *Villefontaine* qui sont les auteurs de ce meurtre. Il court à Londres, il ne s'étoit pas trompé ; heureusement qu'il n'y a que *Villefontaine* qui soit chargé. *Clairville* paroissoit à l'abri même de tout soupçon. Détails de cette aventure ; *Clairville* étoit pourtant renfermé dans une prison avec *Villefontaine* ; celui-ci, que M. *de Charnois* vient de nous peindre comme un lâche, a le courage de s'empoisonner ; *Clairville* à ses côtés, s'indignoit contre les fers qui l'empêchoient de secourir son ami ; c'est dans cette situation qu'il s'offre aux yeux du Vicomte de *Saint-Alban*, introduit dans sa prison ; *Clairville* en sort ; il apprend quel est son libérateur. Ils reviennent à Paris ; l'entrevue du Comte & du neveu fut froide de part & d'autre ; l'accueil que fit la Marquise à son époux fut tendre, mais réservé ; elle ne pouvoit écouter son cœur ; le Comte *de Milford* lui avoit prescrit la conduite qu'elle devoit tenir ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce *Clairville* ne témoignoit pas à sa femme toute la tendresse qu'assurément elle

méritoit. Un Prêtre se présente chez M. *de Milford*, il l'engage lui & son neveu à se rendre chez un mourant, qui, avant que d'expirer, avoit des secrets à leur confier; ils suivent le Prêtre; cet homme qui rendoit les derniers soupirs, étoit le domestique *de Villefontaine*, de retour après la mort de son maître : il developpe la trame de tous ses forfaits; en un mot, *Clairville* voit tomber le bandeau qui lui couvroit les yeux; il est convaincu de toute la sélératésse du plus abominable des hommes. Cette conviction le rend à lui-même, à sa femme, à ses parens; il expie tous ses égaremens par la tendresse la plus vive, la conduite la plus honnête; les oncles meurent, & ont la consolation de laisser des héritiers dignes de recueillir une immense succession. Ce couple vertueux a des enfans, dont ils sont les instituteurs; & le reste de leur vie n'est plus qu'un bonheur continuel.

Telle est, Monsieur, l'idée qu'on peut à-peu-près se former de la *nouvelle* de M. *de Charnois*; quoiqu'elle n'ait que cent soixante-dix-neuf pages;

elle vous paroîtra d'une longueur fastidieuse. Le style est à la fois, lâche, contourné, alambiqué, dénué d'harmonie, d'agrément; les situations n'offrent rien de neuf. Point de sentiment, nul intérêt, une invraisemblance perpétuelle, jamais le mot propre; des phrases qui ne finissent point, un froid pédantisme qui perce par-tout, &c. &c. &c. Comment M. *de Charnois* qui a une imagination si brillante, qui a pu donner la torture à son esprit pour inventer ces jolies fictions qui encadrent ses critiques dramatiques, ainsi que *le Rêve de l'Observateur*; *les deux Soirées, conte qui n'en est pas un*; *Honni soit qui mal y pense*, où se trouve une *Madame Chloé*, qui joue un très-grand rôle; *le Foyer*, &c. &c. Comment l'Ecrivain *polémique*, à qui nous devons de si heureuses créations, a-t-il pu s'oublier à ce point dans *sa Nouvelle*? Il faut espérer qu'il réparera son honneur dans celles qui vont suivre *Clairville & Adélaïde de Saint-Alban*, qu'il y fera briller son genie créateur. Cette production plus que médiocre, se distribue chez la *veuve*

Duchesne, rue S. Jacques, au *Temple du Goût*. M. *de Charnois* doit être bien étonné de se trouver dans ce Temple.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

HENRI VIII, *Tragédie de Shakespeare*.

CETTE Pièce est précédée d'un *Prologue*, qui prouve qu'avant *Shakespéare*, des foux & des bouffons étoient introduits dans les Pièces les plus sérieuses ; comme nous avons vu ici sur la Scène Italienne, *Arlequin* figurer dans une prétendue Tragédie de *Samson*. *Shakespéare* même a eu la complaisance, sans doute pour la populace, d'infecter quelques-uns de ses Drames de ce personnage grotesque. Le Poëte Anglois dans le *Prologue*, avertit les Spectateurs, « qu'ils » vont avoir sous les yeux les person-

» nages même de leur *noble Histoire*,
» comme lorsqu'ils étoient vivants;
» qu'ils les verront dans tout l'éclat de
» leur grandeur & de leur costume, sui-
» vis de la foule, & d'une troupe d'amis
» empressés & dévoués à leurs ordres,
» &c. &c. ».

Acte premier, Scène première, qui représente l'antichambre du Palais des Rois d'Angleterre. Les trois Interlocuteurs qui conversent ensemble, sont le Duc *de Norfolk*, le Duc *de Buckingham*, & le Lord *Abergenny*; le premier fait une pompeuse description de l'entrevue d'*Henri VIII* & de *François I*, au *champ du Drap d'Or*. Ils parlent aussi de *Volsey*, Cardinal d'*Yorck*, qui fut, pour ainsi dire, l'ame de cet évènement; ils donnent une idée de son caractère ambitieux. L'Histoire est très-bien développée dans cette Scène, & cette connoissance est une des principales qualités de *Shakespeare*; il nous dépeint dans *Buckingham* un courtisan fougueux, emporté, qui ne peut retenir son indignation à l'aspect de *Volsey*; celui-ci vient, regarde le Duc avec mépris, & se contente de deman-

der à son Secrétaire, s'il a entre les mains la déposition de l'Intendant de *Buckingham*; le Secrétaire répond que cet Intendant soutiendra même ce qu'il a avancé par écrit; le Cardinal se retire; *Buckingham* se livre à l'emportement, & *Norfolk* son ami essaie en vain de le calmer. Le Duc dit qu'il est prêt à révéler au Roi un secret important. *Charles V* a sçu acheter le crédit de *Volsey*, pour faire rompre la paix qui vient de se conclure entre les deux Rois; des Gardes viennent arrêter *Buckingham* au nom du Souverain & le Lord *Abergenny*; ils sont conduits à la *Tour*.

Le Roi annoncé par un bruit de fanfares, paroît; il ordonne qu'on lui amène l'Intendant de *Buckingham*; il est accompagné du Cardinal, à qui il témoigne sa reconnoissance, pour l'avoir sauvé des suites affreuses d'une conspiration dont est accusé le malheureux Duc. *Henri* va au-devant de la Reine, qui entre précédée des *Ducs* de *Norfolk* & *Suffolk*, il l'embrasse, & la place auprès de lui sur son Trône; elle voudroit se jetter à ses pieds, il s'y

oppose ; enfin, elle s'enhardit à lui avouer qu'elle vient implorer une grace, qui est la révocation d'une taxe, dont le peuple indigné se plaint hautement ; cet impôt exorbitant est l'ouvrage du Cardinal ; il se rejette sur le Conseil, qui a donné sa sanction à l'Edit ; le Roi veut qu'il soit annullé & qu'on en instruise le peuple ; *Volsey* n'est point troublé de ce que toute l'Angleterre lui reproche ces horribles exactions. « Si je suis maltraité, dit-» il, par des langues ignorantes, qui, » sans connoître, ni l'étendue de mes » pouvoirs, ni mon caractère & ma » personne, s'érigent en Historiens de » mes actions ; qu'il me soit permis » d'observer que c'est la destinée de » ma place, & que ce sont là de vils » & ignobles obstacles qui ne doivent » pas arrêter la vertu ; nous ne devons » pas rester en arrière dans notre de-» voir, par la crainte d'avoir à lutter » contre la censure des méchans, qui » toujours, comme le requin dévorant, » s'attachent à la trace du vaisseau neuf » tout récemment équippé, & n'en » remportent d'autre avantage, que

» d'avoir langui vainement après son » naufrage. Souvent nos meilleurs ac- » tions cessent d'être à nous & nous » sont ravies, tantôt par la malignité, » tantôt par l'ignorance des censeurs ; » & souvent les opérations les plus » simples & les moins bonnes, se trou- » vant plus à la portée de la grossièreté » du vulgaire, sont hautement exaltées » comme notre chef-d'œuvre; si nous » restions oisifs & sans agir, dans l'in- » quiétude & la crainte que nos dé- » marches ne soient ou raillées ou cen- » surées, nous pourrions prendre ra- » cine dans nos places, ou n'y paroître » que des idoles d'Etat, sans mouve- » ment & sans vie ». On entend la dé-position de l'Intendant du Duc de *Buckingham*, pour qui la Reine a vainement demandé grace. Le Duc est noirci des plus horribles imputations par cet infâme domestique. Voilà par exemple une de ces vérités que l'art Théâtral rejette ; dans ce moment, la Majesté Royale est arbitre, c'est une bassesse dont se souille *Henri*, qui est représenté écoutant cette délation. Jusqu'à présent il n'y a aucun intérêt

dramatique, nulle action ; les deux Scènes qui suivent, sont, dit-on, extrêmement accueillies des Spectateurs, de ceux sur-tout qui sont dans les galeries, parce que c'est une critique amère des modes, & qu'il y a des plaisanteries dont nous sommes l'objet ; nous sommes appellés des *Monsieurs*, & on nous dit avec raison dans cette Scène, « qu'un courtisan Anglois peut » avoir de l'esprit & du sens sans avoir » jamais vu Paris ».

Le Théâtre change. On voit une petite table à part dressée pour le Cardinal dans le Palais d'*Yorck*, & une autre plus longue, où sont attendus un nombre de convives : entrent *Anne Boulen* & plusieurs autres *Ladys* & *Dames* ; détails du festin qui nous paroissent indignes de la noblesse du Théâtre ; le Roi & autres masques sous l'habit de Bergers, introduits par le Lord *Chambellan*, défilent tous devant le Cardinal & le saluent gracieusement. On danse ; *Henri* choisit *Anne Boulen* pour sa *Dame*, & lui débite des galanteries convenables à son rôle de Berger. C'est ainsi que se termine ce

premier Acte, dont on ne saisit nullement l'objet; le Duc de *Buckingham* est entièrement oublié, on ne songe plus qu'à un banquet & qu'à la gaieté qui suit une mascarade. Tout cela s'appelle une Tragédie.

Acte II, représentant une rue de Londres. Deux bourgeois s'entretiennent sur le malheur de *Buckingham*, qui vient d'être jugé & condamné à perdre la tête. Il paroît lui-même sur la Scène marchant au supplice & entouré de Gardes; il adresse au peuple un discours fort touchant, où éclate un caractère de noblesse & de grandeur qui excite le plus vif intérêt; il semble qu'on entende *Buckingham*, qu'on le voye; il faut en convenir, *Shakespéare* a un naturel inimitable. Bientôt on a changé d'objet, ce n'est plus la même Tragédie, c'en est une autre qui commence, il s'agit du divorce de *Henri*; le Cardinal *Volsey* déploie tout l'art du courtisan le plus profond; ensuite se voit dans un des appartemens de la Reine, *Anne Boulen*, avec une autre *Lady*. Cette Scène sert à nous faire connoître cette femme

ſi célèbre dans l'Hiſtoire; elle déguiſe ſon ambition ſous l'air d'une feinte modeſtie. On vient lui annoncer que le Roi l'a créée Marquiſe de *Pembrok*, avec mille livres ſterling de revenu; elle ſait conſerver ſa diſſimulation, & ſe contente de parler de ſa reconnoiſſance; la vieille *Lady*, (ce qui eſt admirablement bien dans la vérité,) ne peut s'empêcher de ſe plaindre de ſa deſtinée: --- « oui, voilà le monde;
» voyez, voyez, j'ai brigué ſoixante
» ans les faveurs de la Cour, & je ſuis
» encore à la Cour à les mendier, &
» je n'ai jamais pu rencontrer l'heure
» favorable; tantôt trop tôt, tantôt
» trop tard, pour demander avec ſuc-
» cès la moindre penſion: & vous,
» (à *Anne Boulen*) ce que c'eſt que la
» deſtinée, qui êtes tout fraîchement
» débarquée ici . . . Oh maudite ſoit
» cette bizarre fortune qui vous vio-
» lente! Votre bouche eſt comblée
» de biens avant qu'elle ſe ſoit ouverte
» pour les demander ». Cette vieille femme oublioit ſes années, & la jeuneſſe d'*Anne Boulen*, qui d'ailleurs étoit un modèle de graces & de beauté.

Nouveau changement de Scène, le Roi accompagné d'Evêques, venant procéder à la cassation de son mariage, le Poëte n'a supprimé aucun des détails de la cérémonie. La Reine n'a pas entendu les premiers mots de la sommation, qu'elle va se jetter aux pieds du Roi, & lui tient le discours le plus touchant; il faut lire ce morceau dans l'original, il est plein de raison & d'éloquence. *Catherine* s'adresse ensuite à *Volsey*, qu'elle démasque & qu'elle récuse pour son Juge; le Cardinal répond avec cette adresse & cette dissimulation qui caractérisent l'homme vieilli dans les Cours; la Reine persiste à en appeller au Pape, & ne veut être jugée que par lui. *Henri* justifie le Cardinal, & raconte toutes les circonstances qui ont donné lieu à ses scrupules sur son mariage; il montre beaucoup d'humeur quand les Prélats se lèvent pour se retirer, & disent qu'on ne sauroit encore terminer ce Jugement. Il rompt l'assemblée, il lui échappe ces mots: « il m'est aisé de m'appercevoir que ces Cardinaux me jouent » & m'amusent; j'ai la plus souveraine

» répugnance pour ces délais & ces » lenteurs, & pour les détours de la » politique de Rome ».

Acte III, ce sont les appartemens de la Reine. On voit cette Princesse entourée de ses femmes, qui sont occupées à des ouvrages de leur sexe. « La simplicité de cette Scène, en fait » (nous dit-on dans une remarque) la » beauté; elle avoit passé de mode en » Angleterre, mais la Reine actuelle » l'a fait revivre ».

La Reine ordonne à une jeune fille de prendre son luth; celle-ci obéit, & s'accompagne en chantant deux couplets qui renferment l'éloge de la musique. On annonce à *Catherine* les deux Cardinaux, *Volsey* & *Campeïus*; le premier adresse des mots latins à la Reine, qui le prie de s'expliquer en Anglois. Cette Princesse paroît ici telle que nous la dépeint l'Histoire, opposant à ses ennemis une noble fermeté; en un mot, l'appui d'une vertu irréprochable, ce qu'a très-bien rendu le Poëte. Tout ce que dit la Reine est rempli de sagesse, de vérité, de raison; elle est persuadée qu'elle n'a des amis que dans sa Patrie;

elle répond au conseil artificieux d'un des Cardinaux, qui l'engage *à remettre sa cause à la protection & à la bonté du Roi.* « Je vous ai cru deux hommes » pieux & saints, oui sur mon ame, » deux Ministres sacrés, deux Colonnes de la Religion; mais je crains » bien que vous ne soyez les suppôts » du vice, & deux cœurs faux. Au » nom de la vertu corrigez vos cœurs, » & devenez plus hommes de bien, » mes Lords. — Est-ce là la ressource » que vous m'offrez? Le remède que » vous venez présenter aux maux d'une » infortunée *Lady*, d'une femme délaissée au milieu de vous, outragée, » en butte au mépris? Je ne vous souhaiterois pas la moitié de mes misères, j'ai plus de charité, mais souvenez-vous que je vous ai avertis. » Prenez-y garde au nom du Ciel, » prenez bien garde que le poids entier de mes chagrins ne retombe sur » vous ». Elle continue en quelque sorte à se justifier; son ton est celui d'une Reine, & d'une femme vertueuse, à l'abri de tout soupçon. Que ses plaintes sont attendrissantes! « Ah!

» plut au Ciel que mes pas n'eussent
» jamais foulé cette terre Angloise,
» que je n'eusse jamais connu les flat-
» teries perfides qui y abondent! Vous
» avez des visages d'Anges, mais le
» Ciel connoît vos cœurs. Hélas! que
» vais-je devenir, malheureuse que
» je suis! Oui, (à ses femmes) je suis
» la plus malheureuse femme qui res-
» pire. Hélas! mes pauvres amies;
» quel est votre sort maintenant? *Nau-*
» *fragée* sur un Royaume où il n'y a
» ni pitié, ni ami, ni espoir, aucun
» parent pour pleurer mon sort, & pas
» même un tombeau qui me soit ac-
» cordé! Jadis Reine & florissante, il
» me faut succomber de douleur &
» mourir ». *Catherine* s'adoucit, se re-
commande aux soins des deux Prélats.
Cette Scène est un chef-d'œuvre de
naturel & d'intérêt.

On voit à présent l'antichambre de
l'appartement du Roi; les Ducs *de
Norfolk* & *de Suffolk* s'entretiennent
avec le Comte *de Sancy* & le Lord
Chambellan; la conversation roule sur
une trame pour perdre *Wolsey*, qu'ils
détestent; le Lord *Chambellan* leur

apprend que le Roi a déjà épousé *Anne Boulen*; ils s'en applaudissent, disant que « c'est une belle créature, parfaite » de figure & d'ame; & ils sont per» suadés qu'il tombera de son sein sur » cette Isle, quelque bénédiction qui » y fera une sensation mémorable ». Il est aisé de s'appercevoir que *Shakespéare*, par une bassesse dont quelques Poëtes se sont souillés, vouloit flatter la Reine *Elisabeth*. Comment les talens peuvent-ils se prostituer à ce point? Ici c'est le Cardinal *Wolsey* qui attache toute l'attention; il est perdu dans l'esprit du Roi, qui a une entrevue avec ce Prélat; le Monarque, après lui avoir fait une énumération de toutes les faveurs dont il l'a comblé, se retire en lui remettant un papier. Quelle est la surprise du Cardinal! Il voit que, par une inadvertance dont il saisit toutes les suites funestes, il a confondu avec des papiers relatifs aux affaires du Gouvernement, l'état de ses richesses & de sa fortune, & c'est ce qui est tombé dans les mains de son maître. L'ambitieux *Wolsey* contemple toute la profondeur de l'abyme où il est précipité;

il est bientôt instruit de sa disgrace, par des courtisans qui la savourent à longs-traits, & qui accablent le Prélat d'outrages; ils l'appellent *vice revêtu d'écarlate*. Nous apprenons dans une note, que cet homme étoit si arrogant, que des Comtes & des Ducs lui servoient la Messe; il souffroit qu'on lui donnât le nom de *Majesté*, titre qui n'étoit pas alors inconnu parmi les têtes couronnées. Ce tableau de *Wolsey* disgracié est bien attachant, bien instructif, osons le dire, nous n'avons point sur notre Théâtre de semblables spectacles. C'est alors que la Tragédie remplit son but, qui est de donner de grandes leçons aux hommes; nous avons trop circonscrit, trop resserré notre scène tragique; & quel est le résultat de la plupart de nos pièces? le dénouement d'une petite intrigue amoureuse qu'on a cherché à allonger pendant cinq actes, aux dépens du vrai & du naturel. Qu'elle est profonde cette réflexion de *Wolsey*, brisé sous le fléau de la disgrace! « Si » j'avois servi mon Dieu seulement » avec la moitié du zèle avec lequel

» j'ai servi mon Roi, il ne m'auroit
» pas, dans ma vieillesse, exposé nud
» à la fureur de mes ennemis ».

Acte IV. L'ordre du cortège pour le couronnement d'*Anne Boulen*. Détails de ce couronnement que fait un citoyen dans un long recit à ses amis empressés de l'entendre. Les scènes suivantes se passent à *Kimbalton* : on voit *Catherine* malade & foible, conduite entre *Griffith*, Grand-Maître de sa maison, & *Patience*, une de ses femmes, sur lesquels elle s'appuye. Ces scènes sont pleines de sentiment ; il n'y a aucun tableau & sur aucun théâtre, qui approche de ceux que *Shakespeare* a mis ici sous les yeux, ce sont de pareils morceaux qui sont vraiment dignes d'admiration. Vous voyez la nature, vous voyez *Catherine*, une Reine respectable, qui répand sa noblesse jusque sur son infortune ; elle est mourante. « Rappellez (dit-elle)
» mon souvenir en toute humilité à
» Sa Majesté ; dites-lui que l'auteur de
» ses longs troubles est prête à quit-
» ter ce monde ; dites-lui qu'à l'inf-

» tant de ma mort je le benis, que je
» le benirai.... Mes yeux s'obscur-
» cissent.... Adieu Mylord.... *Grif-*
» *fith*, adieu.... non pas à toi *Patience*,
» tu ne dois pas me quitter encore;...
» il faut que tu me conduise à mon
» lit; ... appelle d'autres femmes...;
» Quand je serai morte, chère fille;
» aie soin que je sois traitée avec hon-
» neur; seme sur mon cercueil des
» fleurs vierges, afin que l'univers sa-
» che que je fus une chaste épouse
» jusqu'à mon tombeau; quoique dé-
» pouillée du titre de Reine, cepen-
» dant enterre moi comme une Reine;
» fille d'un Roi.... Je n'en peux plus,...
» mes forces.... [ils sortent tous con-
» duisant la Princesse.]

L'Acte V. *Anne Boulen* est dans les douleurs de l'enfantement; elle accouche d'une fille. Accusation intentée contre *Crammer*, Archevêque de *Cantorbéry*; *Henri* lui promet sa protection, & l'engage à comparoître au Conseil qui doit le juger. On lui fait subir une espèce d'affront; il attend à la porte du Conseil, confondu parmi les valets; il entre enfin, il voit trop

qu'il a affaire à des persécuteurs & non à des juges; on veut l'envoyer à la *tour*; le Roi paroît se déclarer pour *Crammer*, il finit par faire embrasser l'accusé & les accusateurs, & presse *Crammer* de le suivre pour donner le baptême à sa fille qui vient de naître. Le théâtre ensuite représente la cour du palais; voici une de ces scènes que le Poëte trop complaisant, écrivoit pour le peuple : c'est une dispute entre le concierge & la canaille, qui veut forcer la porte, & voir la cérémonie du baptême. Elle est représentée dans toute sa pompe. Le Roi demande à *Crammer* quel est le nom de l'enfant? Le Prélat répond : *Elisabeth*. Il termine par des prédictions sur la jeune Princesse : son règne doit être celui de toutes les les merveilles.

Ce dernier Acte semble fait après coup; il est dénué d'action, d'intérêt, & bien au-dessous des autres Actes.

Nous penchons fort à adopter le jugement de *Behn-Johnton* sur cette tragédie. « Cette pièce, dit-il, est une de » celles qui sont restées au théâtre par

» son mérite & par la pompe du spec-
» tacle ; le couronnement y attira-il y
» a quarante ans, une foule innombra-
» ble de spectateurs pendant une gran-
» de partie de l'hiver ; cette pompe
» n'est pas sa seule beauté : la douleur
» paisible & douce de *Catherine*, & sa
» vertueuse infortune, ont fourni au
» génie du Poëte des scènes qui paf-
» sent pour le dernier effort de la tra-
» gédie ». *Johnson* pouvoit ajouter à
l'éloge les scènes de *Buckingham*, de
Wolsey, &c.

Ce nouveau volume n'est pas infé-
rieur aux précédens ; il confirme plus
que jamais nos lecteurs dans l'opinion
que *Shakespeare* fut un homme de gé-
nie, qu'il a des scènes d'une beauté
inimitable, qu'il connoit la nature, le
vrai, qu'il est rempli de sentimens &
de pathétique ; mais toujours les mê-
mes défauts qu'on ne sauroit lui par-
donner : nul ensemble, une multitude
d'actions qui se détruisent les unes par
les autres ; un chaos continuel, d'où
il s'échappe de temps en temps des
traits de lumières qui couvrent tout
l'horison,

l'horison, & qui s'éteignent dans la nuit de la barbarie ; aucune connoissance de l'art, un monceau de pierres précieuses & éblouissantes, que l'industrie n'a point arrangées ; voilà jusqu'à présent sous quel aspect ce Théâtre peut être envisagé. Le Traducteur a droit assurément à de nouveaux éloges ; nous l'inviterons seulement à moins négliger son style, à éviter l'impropriété des mots, à éviter de concilier les deux Langues, sans vouloir parler Anglois en François ; en général il y a des incorrections qu'il lui seroit aisé de faire disparoître, ce ne sont que les vrais talents qui méritent ces observations critiques. On ne sauroit trop presser M. *le Tourneur* de nous donner les volumes suivants. Nous le répétons avec plaisir ; *Shakespéare* ne doit pas sortir des mains de quiconque se destine aux travaux dramatiques, pourvu que le goût préside aux lectures de ce Poëte, & que nous ne perdions jamais de vue les maîtres de notre Théâtre. *Shakespéare* échauffera, fera naître l'idée

d'une belle Scène. *Racine* seul peut nous éclairer sur l'art de la Tragédie.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Discours Latin sur la Naissance du DAUPHIN, *prononcé au nom de l'Université de Paris, Par M.* Chivot, *Professeur au Collège de Montaigu. A Paris, chez la veuve* Thibout, *Imprimeur du Roi & de l'Université, place Cambray.*

DANS tous les événemens publics l'Université est en possession de signaler son zèle pour la patrie, & son amour pour les Rois ses protecteurs ; déjà les Maîtres & les Elèves qu'elle renferme dans son sein, se sont empressés de couronner le berceau du Dauphin des fleurs les plus brillantes ; mais l'éloquence a voulu partager avec la poë-

ſe, ſa ſœur, l'avantage de célébrer le bonheur de la Nation ; l'Orateur choiſi pour cette fonction glorieuſe, eſt M. *Chivot*, déjà connu par une ode Grecque digne d'*Anacréon*, ſur le voyage de l'Empereur en France, & qui, l'année dernière, nous a donné un poëme élégant & harmonieux ſur la mort de l'Impératrice. L'Univerſité pouvoit-elle trouver un plus digne interprête de ſes ſentimens ?

M. *Chivot* a eu beſoin de toute la fécondité de ſon génie pour traiter avec ſuccès un ſujet auſſi difficile. Dans un moment où la joye enyvre tous les cœurs, comment préſenter à des François, des idées qui répondent à la vivacité de leurs ſentimens ? d'ailleurs, l'auguſte Enfant qui croît pour la félicité publique, n'offroit à l'Orateur que des vœux & des eſpérances. C'étoit ſur-tout dans cette occaſion qu'on pouvoit s'affranchir de la gêne des diviſions, & de la ſimmétrie oratoire : Peut-être M. *Chivot* eût-il produit plus d'effet, ſi, plus fidèle aux mouvemens de ſon âme qu'aux préceptes de l'art, il eût raſſemblé & rap-

proché dans une seule partie, sans aucun ordre trop apparent, tous les traits, toutes les allusions, toutes les circonstances intéressantes que le sujet lui fournissoit; alors son Discours moins profond, moins étendu, moins méthodique, eût peut-être été plus vif, plus agréable, plus analogue à la situation des Auditeurs; mais convenons aussi qu'il étoit impossible d'imaginer un plan plus heureux, une distribution plus ingénieuse que celle qu'il a mise en œuvre. Dans la première partie, il examine les avantages que le Dauphin nous procure déjà par sa naissance; & dans la seconde, ceux qu'il nous fait espérer. Cette seconde partie offroit une matière abondante, mais la première n'étoit pas aussi aisée à remplir, ce qui a forcé l'Orateur de se jetter dans une discussion, qui cependant n'est point étrangère: la naissance d'un Dauphin le conduit naturellement à des réflexions sur notre constitution politique; il fait sentir combien il est heureux pour les François de vivre sous un gouvernement monarchique, héréditaire, & de n'obéir

qu'à des hommes. On admire la précision avec laquelle l'Auteur a resserré & fondu dans un petit nombre de pages, tout ce qu'on a pensé de plus solide & de plus judicieux sur ces objets importans : on est encore plus étonné de l'art avec lequel il a su embellir & réchauffer des idées politiques, qui sembloient se refuser aux graces de l'éloquence : quand on a lu cette première partie, on lui sait bon gré d'une digression qu'on eût d'abord été tenté de critiquer ; on sent vivement tout ce qu'on auroit perdu, s'il se fût renfermé davantage dans son sujet : le seul morceau sur la loi Salique, suffit pour fermer la bouche aux censeurs. Rien n'est plus délicat, plus adroit, & même plus galant, que la manière dont il s'y prend pour consoler les femmes, & les reconcilier avec la loi qui les exclut du Thrône.

« Corporis leporem ac formæ veneres propria esse fæminarum, ingenii animique bona iisdem esse cum viris communia, novimus Galli & ultrò confitemur. Illarum manus sceptrum, frontem diadema non dedecet.

» Ut enim vetera exempla omitta-
» mus, imperantem *Mariam-Theresiam*
» nostra hæc ætas demirata, nunc quo-
» que *Catharinæ* regnum admiratur,
» & possit utraque cum summis Regi-
» bus comparari. Apud nos tamen
» mulieres, eo contentæ quo potiun-
» tur imperio, nullum aliud ambiant,
» sint societatis decus, non hostium
» terror, regnandi voluptatem ac de-
» licias quæ in benefaciendo positæ
» sunt, perfruantur: regnandi labo-
» rem & curas viris ne invideant. A
» robustioribus enim humeris ad mol-
» liores grave hujusce imperii onus re-
» clinari vetat mos antiquissimus ac sa-
» cer, à quo si Gallia unquam reces-
» serit, brevi peregrinos mores, no-
» vam linguam, novam fortasse Reli-
» gionem, alia omnia per feminarum
» nuptias, huc inferri videamus. Imò
» si quod illis datum jus in sceptrum
» fuisset; sedisset forsitan Gallico in so-
» lio Gallorum sanguine etiam tum
» fumans Eduardus ille materno jure
» ferocior, vidissent majores nostri om-
» nia hæc Angliam fieri, & in dilecti
» Borboniorum nominis locum, alie-

» tum, ne dicam hostile, nomen ir» repsisset. Itaque ipsæ mulieres, qua» rum hîc auribus inservire me non » timeo ne quisquam suspicetur, in» telligent se ab imperio non superbè » excludi, sed prudenter amoveri, co» ronam non adimi sibi, sed suis asseri » filiis, legemque illam quam Gallis » suasit, non sexûs omni honore digni » contemptio, sed Regum suorum & » Patriæ caritas, ipsæ comprobabunt, » modo se non feminas tantùm, sed Gal» licas etiam esse meminerint. Quamob» rem Augusta LUDOVICI & AN» TONIÆ FILIA, te solium qui» dem manet, sed id externum; Re» gias artes hîc edocebere, alibi exer» cebis; virtutum tuarum florem nos » videbimus, fructum alii percipient : » erisque Galliæ thesauri cujusdam ins» tar non tàm ad proprios usus, quàm » ad munificientam sepositi ac reser» vati, quo amicam nobis civitatem » donare lætabimur, ubi tu populos » beando ANTONIAM orbi quasi ge» minabis ».

Les Muses Latines sont aujourdhui si étrangères dans la bonne compa-

gnie, qu'elles ont beſoin d'un interprête ; j'eſſayerai donc de traduire en François ce paſſage, & ſi l'on n'y trouve pas de quoi juſtifier les éloges que je lui donne, il faudra s'en prendre à la foibleſſe du traducteur.

« Les graces & la beauté ſont l'a-
» panage particulier des femmes ; les
» qualités de l'eſprit & du cœur leur
» ſont communes avec les hommes ;
» voilà notre ſentiment, & nous en fai-
» ſons avec plaiſir l'aveu. Leurs mains
» ſont dignes de porter le ſceptre,
» leur front embelliroit le diadême :
» Sans rappeller ici des exemples an-
« ciens, notre ſiècle n'a-t-il pas ad-
» miré *Marie-Thérèſe*, n'admire-t-il pas
» aujourd'hui *Catherine* ſur le thrône
» Impérial ; & ces deux Reines ne peu-
» vent-elles pas ſoutenir le parallèle
» avec les plus grands Rois ? Mais en
» France, que les femmes, contentes
» de régner ſur les cœurs, ne bri-
» guent point un autre empire ; qu'el-
» les ſoient l'ornement des ſociétés &
» non la terreur des ennemis ; qu'elles
» goûtent le plaiſir de faire du bien,
» c'eſt le plus doux avantage de la

» Royauté : mais qu'elles en laissent
» aux hommes les fatigues & les sou-
» cis ; une loi antique & solemnelle
» ne nous permet pas d'accabler leur
» délicatesse d'un fardeau destiné pour
» des épaules plus robustes ; & si ja-
» mais la France s'écartoit de cet usage
» sacré, bientôt l'hymen introduiroit
» parmi nous des coutumes étrangères,
» une langue, & peut-être une religion
» nouvelles. Si les femmes avoient eu sur
» la couronne des prétentions légiti-
» mes, peut-être, le fier *Edouard*,
» *Edouard*, encore fumant du sang des
» François, se fût-il assis sur le thrône
» de France en vertu des droits de sa mè-
» re ? Nos ancêtres auroient vu leur pa-
» trie devenue une province de l'Angle-
» terre, & le nom d'un étranger, que dis-
» je, d'un ennemi, se fût glissé parmi les
» noms adorés des Bourbons. Oui,
» j'ose le dire, sans craindre qu'on
» m'accuse de flatter ici les femmes ;
» elles sentiront elles-mêmes qu'on ne
» les exclut pas du gouvernement
» avec dédain, mais qu'on les en écarte
» avec prudence, qu'on ne leur ôte
» pas la couronne, mais qu'on l'as-

» fure à leurs fils ; elles applaudiront
» à une loi fondée sur l'amour des
» François pour leur Prince & pour
» leur patrie, & non sur le mépris d'un
» sexe respectable, si elles veulent ou-
» blier qu'elles sont femmes, pour se
» souvenir qu'elles sont Françoises ».

« Auguste fille de *Louis* & d'*An-*
» *toinette*, un thrône vous attend,
» mais un thrône étranger ; vous ap-
» prendrez ici l'art de régner, mais
» vous irez l'exercer en d'autres cli-
» mats ; nous verrons éclorre la fleur
» de vos vertus, mais d'autres peu-
» ples en recueilleront le fruit. La
» France vous regarde comme un
» thrésor dont elle ne doit se servir
» que pour faire éclatter au dehors
» sa magnificence ; vous êtes un don
» précieux réservé pour la nation qu'el-
» le voudra favoriser ; & c'est-là, qu'en
» faisant le bonheur de vos sujets,
» vous montrerez à l'univers une autre
» *Antoinette* ».

La seconde partie excite un intérêt beaucoup plus vif ; l'Auteur y déve-loppe les justes motifs de nos espéran-ces. L'heureux naturel du Dauphin,

cultivé par une excellente éducation, animé par l'exemple de son auguste Père, promet à la France un Monarque accompli; tels sont les brillans présages que M. *Chivot* présente à l'imagination des Auditeurs : tous les détails sont piquans, ce sont par-tout des éloges du Roi, de la Reine, des Ministres; des allusions à la guerre actuelle, & aux principaux évènemens du règne glorieux de *Louis XVI.* On sent l'agrément qui doit résulter de cette foule de traits si capables d'attacher & de plaire : dans la multitude des morceaux frappans qui donnent la plus haute idée des talens de l'Orateur, je choisis ce passage ingénieux sur la manière dont le Dauphin doit étudier la Géographie & l'Histoire.

« Quemadmodùm enim DELPHINI
» oculis, dùm Geographiæ dabit ope-
» ram, peritus aliquis Doctor volubi-
» lem globum subjiciet, variis inscrip-
» tum & Gentium & Urbium nomini-
» bus, ac levi invertendo manu, hæc
» est, inquiet, India ubi fregit amica
» nobis dextra Anglorum superbiam;
» hîc internum mare, & Magonis Por-

» tus & Calpes olim invictæ juga; indè
» cernis Hispaniam gloriæ nostræ so-
» ciam & adjutricem; superior est ea
» cui tu beandæ natus es Gallia; en
» aspice Oceanum jam liberum ac pa-
» tentem; viden Dominicanam, Vin-
» centianam, Granadam, Eustachia-
» namque, & alias insulas Gallicæ vir-
» tutis monumenta & præmia? Hîc to-
» tum hostilem exercitum, tanquàm
» unum militem, cepimus; illîc Phi-
» ladelphiam considera recenti liber-
» tate & tot fortissimis vindicibus glo-
» riantem: eumdem in modum, Au-
» ditores, Historia, regnandi præcep-
» trix, mobilem ætatum orbem quasi
» revolvet, variasque ac remotissimas
» ejus partes utili quodam artificio
» spectandas sistet ac morabitur. Imò
» populos ac Reges qui pridem extincti
» sunt, ad vitam quodammodò revoca-
» bit, qui *DELPHINUM* suis exem-
» plis erudiant & coram alloquantur.
» Aderunt præsertim Gallici Principes
» & nepotem suum invisere gestient.
» Aderit cœlesti magis quàm regiâ co-
» ronâ nitens *BORBONIORUM* Pater
» ac pietatem suadebit, pietatem quæ

» terrarum Dominos Dominum respi-
» cere jubet se omnibus superiorem,
» cujus in manu sint, è nutu pendeant,
» qui miserorum gemitus atque adeo
» silentium exaudiat, eorum numeret
» lacrymas ac tyrannis imputet, sitque,
» ut malorum Regum Judex & ultor
» indeclinabilis, sic bonorum simul
» exemplar & præmium. Suadebit hu-
» manitatem *HENRICUS* ille suorum
» beneficus victor, & breviores heu!
» deliciæ, qui dulcem obliviosis cæ-
» terorum Regum pauperibus reliquit
» suî memoriam longumque deside-
» rium, qui sibi superstes regnat post
» ducentos ferè annos in omnium ani-
» mis, & est apud gentem Regum suo-
» rum studiosissimam, Regum omnium
» qui vixêre dilectissimus. LUDOVICUS
» verò inter cæteros non tàm diuturni-
» tate imperii, quàm splendore & glo-
» riâ insignis, prosperæ fortunæ par,
» adversâ major, quibus verbis hære-
» dem infantulum moriendo allocutus
» est, iisdem nostrum hunc *DELPHI-*
» *NUM* vel mortuus admonebit, sibi
» bella & sumptus nimis placuisse con-
» fitebitur, & egregiâ culparum sua-

» rum pœnitentiâ augustus senex, in
» Regio nepote juvenilis animi culpas
» præcavebit ».

Ce qui signifie en François :

« Lorsque l'étude de la Géographie
« fixera l'attention du Dauphin ; un
» maître habile fera tourner à ses yeux
» ce globe où sont tracés les noms des
» différentes contrées de l'univers :
» voilà, lui dira-t-il, voilà l'Inde, où
» le bras d'un guerrier ami des François
» a écrasé l'orgueil Britannique ; voici
» la mer intérieure, le port de Ma-
» gon, & les sommets de Calpé juf-
» qu'alors invincibles. Vous voyez en-
» suite l'Espagne associée à nos tra-
» vaux, & compagne de notre gloire.
» Au-dessus est la France, dont le bon-
» heur doit être votre ouvrage. Jettez
» les yeux sur l'Océan, désormais
» libre & ouvert ; regardez la Do-
» minique, Saint-Vincent, la Gre-
» nade, Saint-Eustache & les autres
» Isles, monuments & récompenses
» de la valeur Françoise ; c'est là que
» nous avons pris une armée entière
» comme un seul homme ; contemplez
» ici Philadelphie, fière de sa liberté

» nouvelle, & du courage de ses libé-
» rateurs ».

» Par un art non moins utile, l'his-
» toire, cette Maîtresse des Rois, dé-
» veloppant aux regards du Dauphin
» la suite immense des événemens, ar-
» rêtera devant lui le vol infatigable
» du temps, & la révolution rapide
» des siècles : les peuples & les Rois
» sortiront du tombeau pour lui of-
» frir leurs exemples, & reprendront
» pour l'instruire l'usage de la parole.
» Les Princes François, empressés de
» voir leur petit fils, paroîtront les
» premiers ; à leur tête le père des
» Bourbons, plus illustre par sa sain-
» teté que par sa couronne, viendra
» lui inspirer une piété solide, lui
» montrer dans le ciel le Maître su-
» prême des Maîtres du monde, un
» Dieu attentif aux gémissemens & au
» silence même des malheureux, qui
» compte les larmes des opprimés,
» & les fait expier aux tyrans ; un Dieu
» le juge inexorable des mauvais Prin-
» ces, le modèle & la récompense des
» bons Rois. *Henri* lui donnera des
» leçons d'humanité, *Henri*, ce vain-

» queur bienfaisant de ses sujets, hé-
» las! trop tôt ravi à leur tendresse;
» *Henri*, toujours cher à la mémoi-
» re du pauvre, qui se souvient à
» peine des autres Princes; *Henri*,
» qui, deux siècles après sa mort,
» vit & règne encore dans tous les
» cœurs, & qui fut le Roi le plus
» aimé, d'un peuple amoureux de ses
» Rois. Moins distingué par la durée
» que par l'éclat & la gloire de son
» règne, *Louis* aussi grand que sa for-
» tune, & toujours supérieur à l'ad-
» versité, adressera, même après sa
» mort, à notre Dauphin, les avis
» qu'il donnoit en mourant à l'enfant
» précieux, héritier de son thrône;
» il condamnera lui-même son goût ex-
» cessif pour le faste & pour les con-
» quêtes; & ce vieillard auguste, par
» l'héroïque aveu de ses fautes, pre-
» viendra dans l'âme de son petit-fils,
» les excès d'une bouillante jeunesse ».

Ceux qui n'ont aucune connoissance de la littérature latine, ne doivent pas juger par cette foible copie du style de l'Orateur; j'ai rendu ses idées, sans pouvoir atteindre aux beautés de son

élocution, toujours élégante, précise, énergique & fleurie. Ce Discours fait beaucoup d'honneur à M. *Chivot* & à l'Université; il peut servir de réponses aux fades plaisanteries de quelques ignorans, sur ce qu'ils appellent *des gens de Collège;* comme si des hommes familiarisés par un commerce habituel, avec les Ecrivains les plus ingénieux & les plus polis de la Grèce & de Rome, devoient être par état étrangers au bon goût, aux dons du génie, aux graces de l'imagination; eh! de qui pourroit-on attendre aujourd'hui des ouvrages agréables & solides? seroit-ce de ces vils parasites, de ces plats bouffons, de ces bas flatteurs, opprobre de la littérature, toujours occupés d'intrigues & de cabales; répandus dans le monde, non pour l'étudier, mais pour en prendre tous les vices & tous les ridicules, qui, employent à solliciter des places & des pensions, le temps qu'ils devroient employer à les mériter; qui ne doivent qu'à la protection des femmes leur réputation ou leur fortune, dont le seul talent est l'impudence, & qui, s'ils avoient reçu

briller leur esprit, & qui veulent à tout propos endoctriner les Rois & le genre humain; les *pédans*, sont ceux qui fatiguent les femmes de leurs paradoxes & de leur jargon scientifique, qui toujours raisonnans & dogmatisans, portent par-tout l'ennui, font disparoître l'enjouement & la gaieté franche; ceux qui par leurs prétentions ridicules & leur affectation continuelle, deviennent le fléau des sociétés; ceux enfin, que les sots ne peuvent admirer qu'en baillant.

Je suis, &c.



Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à un Médecin du Collège de Londres. A la Haye.

L'Auteur se propose dans cet Ouvrage de combattre les doutes d'un Médecin de Londres, sur l'existence du Magnétisme animal de M. *Mesmer*; & de répondre aux objections très-fortes que ce Médecin rassemble, pour prouver que ce Magnétisme animal pourroit bien n'être pas une chimère; & qu'il convenoit d'accueillir avec moins de légèreté qu'on ne l'a fait en France, les preuves qu'on a voulu donner de cette importante découverte.

Pour dissiper les doutes & combattre les objections du Médecin de Londres, il entreprend d'établir; 1°. que le Magnétisme animal n'est pas possible; 2°. qu'il n'existe pas; 3°. que quand il existeroit, il ne faut pas l'admettre. En parcourant ces trois divisions avec un air de simplicité & de bonne foi assez extraordinaire, il établit précisé-

ment le contraire de ce qu'il avance : mais il eſt ſi fidèle au genre de plaiſanterie qu'il a adopté, qu'il ne ſe permet pas une ſaillie, rien qui puiſſe le décéler dans ſa marche. Il parle ſi ſérieuſement ; les détails dans leſquels il croit devoir entrer ſont ſi profonds & ſi vrais, qu'on a bien de la peine à croire qu'il parle contre ſa penſée. Ce n'eſt guères qu'aux dernières pages du livre, qu'on s'apperçoit qu'il s'eſt conſtamment joué de ſon Lecteur & de ſes Adverſaires.

La troiſième diviſion de l'Ouvrage, eſt la plus curieuſe & la plus ſingulière ; l'Auteur entreprend d'y prouver que nous ne devons nos arts, nos loix, nos manières, nos mœurs, nos plaiſirs, qu'à l'affoibliſſement de notre conſtitution phyſique ; & que les Médecins qui ſavent nous maintenir dans un état de maladie habituel, ſont les premiers légiſlateurs de la Société. Il développe dans cette diviſion un appareil de Logique, de Philoſophie, & de connoiſſances en morale & en légiſlation, aſſez ſurprenant ; & ce qu'on peut y remarquer encore, c'eſt que toutes les ré-

flexions prises à part sont vraies. C'est que leur enchaînement est également vrai, & il n'en tire cependant pas une seule conséquence qui ne soit ridicule.

Son Ouvrage n'est qu'un long sarcasme. Ce n'est pas un tissu de plaisanteries, mais une seule plaisanterie ; & une plaisanterie d'un genre absolument neuf, qui produit encore plus la surprise que le rire. Or, on n'analyse pas une plaisanterie, on la cite ; & ici il n'y a rien a citer, car ce n'est pas par des saillies que l'Auteur amuse, mais par un emploi singulier du raisonnement, & par un abus profond de ce que le génie de l'observation peut lui avoir fait acquérir de connoissances en morale & en Philosophie.

Le style est élégant, harmonieux, rapide ; toujours l'expression juste & le mot propre, jamais rien de précieux ni d'affecté. On peut le lire sans effort, & on le comprend toujours ; ce qui n'est peut-être pas un petit mérite aujourd'hui.

AVIS.

Le système de lecture, connu déjà sous le nom de Quadrille des Enfans, quatrième édition, imprimée pour l'usage des Princes & Princesses, enfans de Monseigneur le Duc *de Chartres*, se vend chez l'Auteur, à Paris, à la Pension Académique, rue du Fauxbourg S. Honoré, N°. 42.

Suivant ce Systême, un enfant, sitôt qu'il sait parler, apprend à lire avec une facilité & une rapidité surprenante. Les succès que l'on obtient journellement, depuis sa réimpression, établissent, d'une manière de plus en plus certaine, la bonté de cette méthode.

Livres nouveaux.

Moyens proposés pour prévenir l'*Infanticide.*

E meglio prevenire i delitti che punir li.

BECCARI.

Se vend chez *Desauge*, Libraire, rue S. Louis du Palais, 1781.

Ce petit ouvrage est écrit avec méthode, avec sagesse & avec sensibilité.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

Pièces fugitives de M. le Mierre, *de l'Académie Françoise. A Paris, chez* Pierre-François Gueffier, *Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.*

M. *le Mierre* nous offre aujourd'hui en gros, ce qu'il nous avoit déjà donné en détail : la plupart des pièces qui composent cette nouvelle édition, avoient déjà paru dans différens recueils. L'Auteur assure qu'il les a toutes retouchées, *en tâchant de corriger sans affoiblir*, car, Apollon, dit-il, *est un Dieu lorsqu'il invente, & n'est qu'un forgeron lorsqu'il retouche.* Il seroit à

ſouhaiter que M. *le Mierre*, moins jaloux de la dignité d'inventeur, n'eût pas tant dédaigné le métier de forgeron ; ſon recueil en vaudroit beaucoup mieux. Ces bagatelles, en effet, n'ont de prix & de mérite, que par la correction, l'élégance & l'harmonie ; l'invention en eſt ordinairement ſi mince, que le *forgeron* ſe trouve preſque toujours au-deſſus de l'*inventeur*. Nos meilleurs Ecrivains en ce genre ne l'emportent pas tant ſur les autres par l'eſprit & par les penſées, que par l'agrément du ſtyle ; or, c'eſt la lime qui perfectionne le ſtyle.

Que l'amour-propre des Poëtes eſt aveugle ! Liſez, Monſieur, leurs préfaces ; ils y font preſque toujours, ſans le ſavoir, la critique la plus ſévère de leurs productions. Bien perſuadés qu'ils ſont faits pour être à la fois les maîtres & les modèles des Gens de Lettres, ils commencent par expoſer avec beaucoup de goût & d'intelligence, les règles & les beautés du genre dans lequel ils ont travaillé ; comme pour faire entendre qu'on trouvera dans leurs vers, l'exemple des pré-

ceptes qu'ils ont dictés dans la préface. Mais quelle est la surprise du lecteur, lorsque parcourant l'ouvrage, il voit que ces Prédicateurs Littéraires n'ont rien fait de ce qu'ils ont dit.

C'est ce qui est arrivé à M. *le Mierre*; rien de plus judicieux & de mieux vu que toutes ses réflexions sur les Pièces fugitives. Il observe très-sensément, que les vers de société qui ne présentent que des idées frivoles & de la prose rimée, sont absolument indignes des regards du public : « Les moindres morceaux d'un Poëte, au contraire, doivent avoir deux mérites, celui de la Poësie & celui de l'utilité ; les vers qu'il adresse à des particuliers, sont encore adressés au public ; ils doivent tantôt servir de cadre à quelque trait de morale ou de philosophie, tantôt consacrer un hommage à quelque vertu cachée, à un héroïsme domestique, qui, sans eux, demeureroient dans l'obscurité ; ils doivent respirer l'amour de l'humanité, de la patrie, ou présenter une critique enjouée des mœurs & des ridicules du temps. Quelle

» récompense le Poëte ne reçoit-il pas
» de son travail, puisque le privilège
» des vers est de se graver profondé-
» ment dans la mémoire, & que les
» choses bien exprimées se consacrent
» d'elles-mêmes ».

M. *le Mierre* veut aussi que dans les Pièces fugitives, le sel de l'esprit se joigne au ton de *la bonne compagnie*, que dans l'usage même des ornemens Poëtiques, le goût régle l'écrivain, & lui enseigne *dans quel cas les images se refusent au sentiment, ou peuvent s'y prêter.* Et il termine ces sages avis par une censure aussi vive que juste, de cet essaim de petits rimailleurs, qui, comme autant d'insectes, tourmentent aujourd'hui la société.

« D'après ces réflexions, que pen-
» ser de cette foule de vers oiseux dont
» nous sommes affligés de toutes parts,
» de ce commerce de louanges réci-
» proques, qui sont autant de petites
» statues en regard, que la médiocrité
» élève à la médiocrité, de ces redi-
» tes, de ces réminiscences fastidieu-
» ses, de ces plagiats enfin, où l'on

» repète au bout de vingt ou trente
» ans ce qui avoit été dit; comme s'il
» y avoit prescription aux pensées d'au-
» trui? Que penser de tous ces vers
» éphémères que multiplie l'impuis-
» sance d'écrire en prose, & dans les-
» quels la légèreté des principes n'a
» pas même pour excuse le mérite &
» la magie du talent ».

Appliquons maintenant les arrêts rendus par M. *le Mierre*, à sa propre cause; il ne se plaindra pas d'être jugé d'après ses principes. Il exige avec raison, que ces bagatelles connues sous le nom de *Pièces fugitives*, soient du moins relevées par la magie du style & par le langage poëtique, sans songer qu'il fait lui-même le procès à plusieurs pièces de son recueil, où l'on ne trouve que de mauvaise prose rimée: c'est lui-même qui proscrit par sa propre décision, l'épître à M. *Merar de S. Just*, où l'on lit ces vers foibles & prosaïques, dans lesquels on a délayé une idée assez commune.

Tu me nommes Roi du Parnasse,
Mais à *cette sublime place*,
Ami, *cesse de me porter*,

Et laisse-moi la renommée
Dont j'avois su me contenter :
Un peu plus ou moins de fumée,
Est-ce de quoi se tourmenter ?
D'ailleurs, suffit-il de l'estime
Pour enchaîner l'attention ?
Ne sais tu pas *comment on prime*
Dans la commune opinion ?
Il est des *qualités requises*,
Qui font bien plus que les talens ;
Pour être illustre dans ce temps,
Il faut des torts & des sottises.

. . . .
. . . .

Sans l'esclandre, sans le scandale,
Le moyen d'avoir un grand nom.

. . . .
. . . .

L'uniformité de conduite,
Sans *équipée* & sans écarts ;
Quelque puisse être le mérite,
N'attirera point les regards.

. . . .
. . . .

Qu'aux talens les travaux *soient joints* ;
La célébrité, c'est l'usage,

S'attache à vous *par tous les points* ;
Mais le talent qui *met ses soins*
A ne montrer qu'un esprit sage,
Marquera toujours *moitié moins*.

Certainement, au jugement même de M. *le Mierre*, ces lignes ne sont pas faites pour *primer dans l'opinion* des gens de goût, & n'ont point *les qualités requises* dans des vers qu'on présente au Public : *la célébrité qui s'attache par tous les points* ; le talent qui *met ses soins à montrer un esprit sage*, & qui *marque moitié moins*, sont des expressions bannies de la langue poétique, & même de la prose élégante : qu'on essaie de prononcer cette finale *soient joints*, l'on verra que M. *le Mierre* est peu sensible à cette harmonie qui doit régner, même dans la prose.

Il falloit aussi retrancher de cette collection, un autre Epître à M. *De****, qui est absolument sans poésie & sans couleur.

Digne fils d'un homme de bien,
Moins Proconsul que citoyen,
Qui ; dans ses principes sublimes,

Abhorrant les lâches maximes,
Et des Verrés & des Ruffin,
Dans Ausch crut bien servir le Prince,
D'être père de la province,
Dont on lui commit les destins;
Et *de ses fonds*, pour la patrie,
Si louable dissipateur,
Du public heureux bienfaiteur,
Laisse une mémoire chérie,
Reste de soi le plus flateur.
Toi, dans qui revît un tel père,
Avec ses vertus & son cœur,
Tu n'es point l'homme au front sévère,
Qui, d'avance, par le calcul,
Ridé comme un octogenaire,
Hors de son cabinet, est nul.
Loin de cette enveloppe aride,
Doué de ce coup-d'œil rapide,
Par qui seul tout devient aisé;
Au-dessus des hommes vulgaires,
Toi seul auras apprivoisé
Le sombre démon des affaires;
Si les mots durs & rebutans,
D'états au vrai, d'acquit-patens;
Si plus d'un autre mot farouche
Est *sous* ta plume ou *sur* ta bouche,

De ce barbare Calepin
Tu sais *corriger le technique*,
En y mêlant le sel attique,
Dont ta tête est le magasin ;
Une bienveillance facile
Prime entre tes autres vertus.

. . . .

L'amabilité sociable
Range les esprits sous ta loi ;
Oh ! combien il est agréable
D'avoir à traiter avec toi,
Cette femelle rechignée,
A qui tout objet paroît gros,
Avec sa mine renfroignée,
La minutie est consignée
A la porte de tes bureaux.

C'est en lisant de pareils vers, qu'on est tenté de s'écrier avec *Boileau*,

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

Voilà de ces vers, qui pour parler le langage de M. *le Mierre*, *ont affaire à l'indulgence*, qui peuvent être accueillis de celui dont ils contiennent l'éloge, mais qui doivent être fort indifférents au Public. Qu'est-ce qu'un

louable dissipateur de ses fonds? Peut-on dire qu'un homme est *loin d'une enveloppe aride*? Le terme d'*amabilité* est-il fait pour la Poésie? Cette expression *primer*, que M. *le Mierre* paroît affectionner, est-elle d'un bon goût? L'auteur n'auroit-il pas du *corriger le technique* de ce *barbare Calepin*? Que dire de ce pléonasme amené par la rime; *cette femelle rechignée, avec sa mine renfrognée*? Sous quelle image gracieuse nous présente-t-on la minutie?

A qui tout objet paroît gros.

Est-ce là une description poétique?

C'est particulièrement dans les Pièces fugitives, comme l'observe M. *le Mierre*, que doit briller cette fleur de goût, cette politesse & ce ton de la bonne compagnie, qui a tant de charmes pour les lecteurs délicats; c'est ce bon ton, qui distingue sur-tout les petits Ouvrages de *Voltaire*, & qui en fait le plus grand mérite: on sent les efforts qu'a faits M. *le Mierre* pour répandre sur ces bagatelles, de la gaieté & des graces légères; il court sans cesse après la plaisanterie; il ne perd aucune occasion de badiner, mais il faut bien qu'il

n'ait *pas dans la tête un magasin de sel attique*, car son badinage est presque toujours pesant, ses expressions forcées ou triviales; quand il veut être simple & naïf, il tombe dans le bas & dans l'ignoble : voyez avec quel enjouement il s'excuse de n'avoir pas rendu visite au Chevalier *de Sauvigni*, alors malade de la fièvre.

J'aurois couru tout le premier
Pour *te verser la liqueur fade*,
Dont le fiévreux à son foyer
Est contraint de boire razade.

. . . . .
. . . . .

Mais comme toi, la maladie
M'a surpris *par analogie*;
Et vient de m'arrêter soudain,
Lorsque la lyre *dans la main*,
Je chantois le cours de l'année;
Les Penates de mon logis,
Me voyant toute la journée,
Demeurer auprès d'eux assis;
Moi, *grand coureur d'après dînée*;
Des deux coins de ma cheminée,
Se regardent *tout ébaubis*.

Cette liqueur fade dont le fievreux boit rasade; cette maladie qui surprend M. *le Mierre, par analogie*, quand il a *la lyre dans la main;* ces expressions, *coureur d'après-dinée, tout ébaubis*; il faut en convenir, voilà un langage qui n'est pas d'un excellent ton.

La bonne compagnie ne goûtera point cette boutade à M. *B**, amoureux d'une paysanne :

La ferme en son agreste enclos,
T'a fait guetter quelque fillette,
Et tu caches dans ta retraite
Ton Amaryllis *en sabots ;*
Toutefois, c'est trop te repaître
De ce goût bisarre & nouveau,
C'est trop jouer du chalumeau
Avec ta *passade champêtre.*

. . . . .

Iras-tu descendre pour elle
Du Parnasse à la basse cour,
Mettre ton pégaze *à l'attache*,
Tout à côté de ses dindons,
Et tirer le lait de sa vache ?

Les plaisanteries sur M. *Trochereau*, qui s'étoit affoibli la vue en lisant les an-

ciens Poëtes, n'offrent qu'une groſſe gaieté, & un ſtyle burleſque.

Toi, dont les clartés *font la nique*
A nos plus hupés érudits
Tu commences *à n'y voir guère*,
Pour avoir trop à la lumière
Lu ce Poëte plein de feu;
Chantre d'Achille & ſa colère.

• • • •

Cet Homère à qui tu fis vœu
D'adoration ſi ſincère,
Perdit, *je ne ſais à quel jeu*,
De ſon vivant *ſon luminaire*;
Veux-tu reſſembler à ton Dieu?

• • • •

Ah! ſupprimes tes doctes veilles,
Et que ce Poëte *attachant*,
Si rempli de rares merveilles,
Perde ſon charme *au jour tombant*;
Pour moi, ſi jamais je dois être
Un quinze-vingt de mon canton,
Ce ne ſera de la façon
De Virgile ni de ſon maître.

• • • •

Plein d'une douce fantaiſie,

J'aime bien mieux pâlir souvent,
Sur quelque *livret bien vivant*,
Papier fin, jolis caractères,
Que de passer les nuits entières,
Pour ne m'aveugler qu'en savant

M. *le Mierre* remarque très-judicieusement, que les Pièces fugitives d'un véritable Poëte, doivent sous une apparence de frivolité, cacher un fonds d'utilité réelle, & présenter au lecteur sous l'appas d'un amusement, des instructions solides : d'après cette décision, que penser de cette foule de bagatelles vuides de sens, & qui n'ont pas même le mérite superficiel du style ; de ces bouquets, de ces chansons, dont M. *le Mierre* a grossi son recueil ; ces misères devoient mourir dans les sociétés qui les ont vu naitre ; & qu'importe au Public, que M. *le Mierre*, déjà suranné, se marie avec une jeune femme & en soit aimé ; qu'il *attache le parterre au char* de sa nouvelle épouse ; que dans sa jeunesse il ait fait la conquête d'une petite fille de quatre ans ; qu'il envoie à une femme de Lettres, un sac à ouvrage avec des aiguilles ? M. *le Mierre* est si prévenu contre

ce commerce de louanges réciproques, qui *sont comme autant de petites statues en regard, que la médiocrité élève à la médiocrité* ! Comment n'a-t-il pas senti qu'on pourroit faire le même reproche à ses Epîtres à Madame *Elie de Beaumont*, à M. *Dorat*, à M. R. qui lui avoit adressé des vers ; à M. *** ; qui lui demandoit des vers pour les mettre en musique, &c.

Je conviens que l'Auteur a cherché à répandre de la morale dans ces opuscules ; mais presque toujours cette morale est commune, & noyée dans un grand nombre de vers foibles : s'il y eût jamais un lieu commun, usé & rebattu chez les Philosophes, c'est l'inconstance de la fortune ; j'ignore pourquoi il a plu à M. *le Mierre*, de délayer ce que disent à ce sujet les Moralistes, dans une Pièce excessivement longue, intitulée l'*Impôt de fortune*.

J'ai pour systême dans la vie ;
D'envier peu les premiers lots,
Trop sur que plus l'enchanteresse,
Dans son perfide sein nous berce & nous caresse,
Plus il faut craindre ses retours,

Que dans une quinte subite,
De ses propres bienfaits la cruelle s'irrite,
Que le malheur est prêt à fondre sur nos
jours,
Et le mieux, c'est qu'elle m'oublie,
Et même, lorsque dans mes vœux
Son caprice me contrarie,
Je me dis : du bonheur il préserve ma vie,
J'étois perdu s'il m'eût fait plus heureux ;
Ainsi ses moindres dons sont mieux à mon
usage,
Les maux n'en sont pas si voisins ;
Moins de joye & moins de chagrin
Voilà la devise du sage.
Vivent les contrariétés,
Je les reçois comme piqures
Qui nous exemptent des blessures
Que nous font les adversités :
Hé qu'un mal aise nous survienne,
Quelque rhume, quelque migraine,
C'est dispense de maux plus grands.

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton languissant, ignoble & prosaïque, qu'*Horace* énonçoit les oracles de la Philosophie d'*Epicure*, qu'il nous apprenoit à jouir du présent, & à braver les rigueurs du sort; un sentiment profond anima ses chan-

sons immortelles, & son vers, précis, harmonieux, élégant, se grave dans l'âme du lecteur.

Comment M. *le Mierre persuadé que les choses bien exprimées se conçoivent d'elles-mêmes*, a-t-il pu négliger l'élégance & l'harmonie de l'expression ? C'est à lui sur-tout qu'il faudroit répéter sans cesse ces vers de *Boileau* :

Il est un heureux choix de mots harmonieux ;
Fuyez des mauvais sons le concours odieux ;
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Voilà le défaut capital, essentiel de M. *le Mierre* ; voilà pourquoi son Poëme de la peinture, ses fastes, quoique remplis d'excellents détails, n'ont eu qu'un succès équivoque ; une imagination vive & féconde, de la verve, d'heureuses saillies, un tour piquant & original, voilà ce qu'on admire souvent dans les écrits du Poëte Académicien ; mais on y cherche en vain ce goût éclairé, qui fait choisir les traits qu'il

emploie; cette sensibilité pour l'harmonie, & cette magie de l'élocution, sans laquelle il n'y a point de poésie; M. *le Mierre* conduit ses lecteurs par des sentiers escarpés & raboteux; son style âpre & dur, sa versification pénible & martelée, est souvent digne de *Chapelain* : ce défaut, il est vrai, est encore plus fréquent & plus sensible dans ses autres ouvrages, que dans ses pièces fugitives; quoiqu'elles soient bien éloignées de la douceur & de la Grace, que ce genre sur-tout exige : les passages que j'ai cités pourroient suffire pour motiver ce reproche; voici quelques autres exemples pris au hasard :

Sur que la médiocrité
Convient mieux à qui sert les Muses,
Et que ces aimables recluses
Veulent un réduit écarté,
Loin du bruit qui suit la richesse,
Loin de la létargique yvresse,
Du luxe & de la vanité,
Et des mains de finance avides,
Souvent le luth se détendit.

Remarquez particulièrement dans ces

vers, le son mélodieux qui résulte de cette combinaison de mots: *loin de la léthargique.*

Du temps sage *appréciatrice*;
Née avec un jugement sain,
Dans le fonds de votre bergère,
De bons livres sous votre main,
Vous vous dérobez solitaire,
Au tourbillon d'*un monde vain.*
Prendrais-je acte de la culture,
Que vous tenez de la lecture?
Pour vous afficher bel-esprit,
Pour vous joindre au cercle en crédit,
De ces *ex-beautés dénigrantes*, &c.

On ne peut écrire d'une manière plus laborieuse; on éprouve en lisant ces vers, une véritable fatigue: cette expression, *ex-beauté*, est neuve, mais elle ne paroît pas heureuse; elle n'a ni grace, ni harmonie:

Le traducteur le moins stérile,
Ne peut pas plus rendre les traits
De votre esprit vif & facile,
Que le peintre le plus habile,
Ne peut exprimer vos attraits.

. . . . .

Le copiste le plus fidèle,
Est pour le lecteur dégoûté ;
Semblable à l'amant maltraité,
A qui sa Dame trop cruelle,
Tient moins compte, plus elle est belle
De sa vaine fidélité.

Ces idées, la dernière sur-tout, sont assurément très-ingénieuses & très-piquantes, mais elles ne sont pas *consacrées* dans des vers faciles à retenir ; c'est de l'esprit perdu. *Ne peut pas plus*, cet assemblage de monosyllabes sourds, est assommant pour l'oreille ; *tient moins compte, plus elle est belle*, est une tournure gothique.

Je sens que ces remarques sont parfaitement inutiles pour M. *le Mierre*, dont la carrière littéraire est à peu près remplie ; mais son mérite même & sa célébrité, exigent qu'on relève ses défauts, qui pourroient devenir contagieux.

On ne sauroit trop répéter aux jeunes Poëtes, qu'ils doivent moins se tourmenter pour trouver des pensées brillantes, que pour polir leur style &

chercher des tours heureux. Quand ils sont venus à bout de renfermer dans des distiques isolés, d'une fabrique sèche & dure, quelque sentence souvent obscure & fausse, ils s'applaudissent de leur bonne fortune; ce mauvais goût introduit par la Philosophie moderne, détruit absolument la poésie & la véritable éloquence des vers. Nous avons plusieurs Poëtes qui ont mis dans leurs Ouvrages plus de finesse, de profondeur, & de ce qu'on appelle *esprit*, que *Boileau*; il n'y a personne qui ne s'imagine en le lisant, qu'il auroit pu penser la même chose que lui, tant ses pensées sont justes, simples & naturelles. Qu'est-ce qui rend donc *Boileau* si supérieur à tous ces Ecrivains ingénieux & brillants? c'est la correction l'élégance & l'harmonie.

J'aime à croire que c'est par un sentiment d'humilité bien rare dans un Poëte, que M. *le Mierre* a inséré dans ce recueil la traduction en vers de l'Episode, qui termine le premier livre des Georgiques. Nous avons ce même morceau traduit par M. *Malfilatre* & par M. l'*Abbé de Lille*; certainement M. *le Mierre* a trop de goût, pour n'avoir pas senti

l'énorme différence qu'il y a entre sa traduction & celle de ces deux Poëtes célèbres.

Nous mériterions assurément le nom de *Chouette hebdomadaire*, & les autres épithètes honnêtes dont M. *le Mierre* gratifie assez fréquemment les Journalistes, si après avoir sevèrement examiné les taches nombreuses qui défigurent ses petits Ouvrages, nous ne convenions avec la même franchise, que cette collection presente quelques Pièces charmantes, écrites avec beaucoup de légèreté & de délicatesse Telle est entre autres, celle du Serin, p. 126, qui nous a paru digne de *Catulle*.

L'horoscope, p. 239, est d'une gaieté franche, & d'une grace tout-à-fait piquante; l'épitre à M. de Villepatour, qui paroît pour la première fois dans ce recueil, est du meilleur ton : l'envoi pour un souvenir, offre une idée ingénieuse & galante.

Dimanche, est jour de repos ;
Mais de vous, jeune climène,
Un sourire, un seul propos,
Trouble plus d'une semaine.

Lundi, c'est lune, dit-on,

Tout ce qu'on perd de raison,
Chez elle est mis en fiole ;
Qui vous voit, de vous raffolle ;
Oh ! que ce minois divin
Doit remplir le magasin.

Mardi, Mars, Dieu des allarmes,
Toujours armé, furieux,
L'Amour a bien d'autres armes,
Et sa forge est dans vos yeux.

Mercredi, Mercure, il eut
Un emploi de complaisance,
Dont peu d'estime, il reçut ;
De la Renommée en France,
Il s'est fait le substitut :
Chaque mois le Dieu voyage,
Il embouche le clairon,
En faveur de votre nom,
Il publiera mon hommage.

Jeudi, Jupiter ; il fit
Ses caravanes sur terre,
En cygne, en or, en tonnerre,
Le galant se travestit,
Il trompa toutes les belles ;
Mais voyant vos traits si doux,

Mortelles comme immortelles,
Il eût tout quitté pour vous.

Vendredi, jour de Vénus,
Jour plus chéri qu'aucun autre,
Mille attraits *vous sont échus*,
Jour de Vénus est le vôtre.

Samedi, jour du sabat,
Fête dans la Synagogue,
Mais, tenez galant sénat,
Il sera bien plus en vogue.

Ce dernier couplet ne signifie rien, & n'est pas digne des précédents. Dans ces morceaux & dans quelques autres, M. *le Mierre* n'est plus le même homme. On diroit qu'ils lui ont été dictés par quelque démon, qui n'est pas à la vérité aussi *familier* que celui de *Socrate*, & qui ne l'inspire que bien rarement; de tous les traits qui décèlent le génie, l'inégalité est celui qui est le plus frappant dans M. *le Mierre*. Vous demanderez peut-être pourquoi il a jugé à propos de rassembler cette foule de Pièces, la plupart médiocres, &

déjà connus du Public ; a-t-il pu espérer que cette collection lui feroit beaucoup d'honneur, dans un temps, où de son propre aveu, *le règne des vers est passé ; où on ne lit guère plus un recueil de poésies, qu'un ouvrage de controverse* : M. *le Mierre* s'étoit déjà fait cette question, & il répond qu'ayant travaillé dans le genre dramatique, il espère qu'à la faveur de ceux de ses Ouvrages, que le public accueille avec indulgence, il sera peut-être tenté de parcourir celui-ci. L'espérance de M. *le Mierre* est-elle bien fondée ? Celles de ses Tragédies qui se soutiennent sur la Scène, ne brillent pas par le mérite du style ; ceux mêmes qui les applaudissent, n'ignorent pas que la versification en est dure & incorrecte ; elles plaisent à la représentation, mais il est de fait qu'on ne les lit pas ; & comment pourroit-il arriver, qu'à la faveur de ces Drames, que le Public ne lit pas, il fût tenté de parcourir son recueil de Pièces fugitives ? Il me semble que M. *le Mierre* s'est fait illusion ; ce ne sont pas ses Tragédies, mais plutôt le titre

d'*Académicien*, dont il est nouvellement décoré, qu'il a regardé comme un passeport pour ses poésies légères ; mais on a si souvent abusé de ce titre pour faire passer des productions insipides, que le temps, peut-être, n'est pas éloigné, où le nom d'Académicien à la tête d'un livre, sera une espèce d'épouvantail qui arrêtera le plus intrépide lecteur.

Je suis, &c.

LETTRE X.

Histoire du grand Duché de Toscane, sous le gouvernement des Médicis, *traduite de l'Italien de M.* Riguccio Galluzzi, 2 *vol.* in-12. *A Paris, rue & Hôtel Serpente*, 1782, *avec approbation & Privilège du Roi.*

IL n'est point, Monsieur, de carrière ouverte au génie, où l'Italie n'ait fourni des modèles à l'Europe. Héritière des talens & des arts de la Grèce

& de l'ancienne Rome, elle eut la gloire de se signaler dès les premiers instans de la renaissance des Lettres; l'esprit humain fit des progrès si rapides dans cette heureuse contrée, que ses premiers essais furent, pour ainsi dire, des chef-d'œuvres où l'on retrouve à peine quelques traces de la barbarie qui régnoit encore sur le reste du globe. Long-temps elle conserva cette prééminence sur les autres Nations. Dans la suite elle partagea le sceptre des arts avec la France; mais en nous admettant au premier rang, elle ne se vit point forcée d'en descendre; & si dans la carrière du Théâtre, & dans quelques autres moins brillantes, les Italiens n'ont pu balancer nos succès, convenons-en, Monsieur, nous n'avons point de rivaux à leur opposer dans celles de l'Histoire & de l'Epopée. Des masses informes, de frivoles essais, quelques fragmens plus ingénieux que profonds, tels sont en général nos titres à cette gloire si justement acquise aux productions immortelles de l'*Arioste* & du *Tasse*, de *Machiavel* & de *Gui-*

tails fastidieux de combats, de désastres & de victoires, &c. En revanche, il appuie sur les progrès du commerce, des arts & des sciences, sur la législation, les mœurs & les usages de ce temps-là. La Religion, qui n'est jamais indifférente au bonheur des Peuples, entre aussi pour beaucoup dans le plan de M. *R. G.* Cette Histoire, en un mot, effleure la vie de quelques Princes, mais elle approfondit le cœur humain, & développe le caractère de plusieurs Nations Européennes.

Si l'on excepte la Toscane, il n'en est point, sans doute, qui doivent prendre à ces deux volumes le même intérêt que la France & l'Espagne. Ils sont, en grande partie, l'Histoire du premier Duc Souverain de Florence; de cet illustre *Côme*, dont la politique & le génie dirigèrent en beaucoup d'occasions la conduite même de *Charles-Quint*, & qui par conséquent dut influer sur la destinée de ces deux Puissances. Mais avant que d'esquisser le tableau des triomphes de *Côme*, & des obstacles qu'il eut à surmonter pour s'affermir dans la Souveraineté

de Florence, M. *R. G.* peint à grands traits l'état de cette République expirante, lors de l'élévation de la Maison des *Médicis*.

C'est le sujet d'une éloquente Introduction, où l'on voit d'abord ce que fut la Toscane du temps des Romanis, qui la nommoient *Etrurie* : elle suivit leur destinée tant que l'Empire exista. Dans la suite elle fut assujettie aux Lombards, & passa bientôt sous la domination des Francs. A l'extinction de la famille de *Charlemagne*, cette Province se vit en proie à toutes les fureurs de la guerre civile. Les principales Cités profiterent de ces troubles, pour s'affranchir du gouvernement féodal, & formerent différens États indépendans. Telles furent en Toscane les villes de Sienne, de Pise & de Florence. Cette dernière soumit enfin les deux autres ; mais le vice intérieur de sa constitution n'y laissoit qu'une vaine ombre de liberté. Le peuple gémissoit sous l'oppression de la Noblesse, & vivoit dans la dépendance de ces innombrables Feudataires, qui seuls avoient la propriété

des campagnes, & par conséquent des véritables richesses de l'État. On parvint dans la suite à les incorporer dans sa Bourgeoisie. Ils y porterent cet esprit de domination, que le peuple réprimoit, en usant des moyens violens qui devoient amener l'Anarchie. Par une combinaison singulière, qu'il n'est point aisé d'expliquer, ce fut l'époque la plus brillante de la République. Depuis deux cens ans, les factions des *Guelfes & des Gibelins* désoloient la Toscane, sans y rallentir les progrès du commerce & des arts. C'étoit au milieu de ces troubles, que l'on voyoit fleurir le *Dante*, *Petrarque* & *Bocace*.

Le peuple avoit enfin abattu la puissance des Nobles. Alors il songea à se donner une constitution permanente, qui le garantît de l'oppression. Le systême du nouveau Gouvernement eut pour maxime fondamentale l'esprit de vengeance, & pour but, de concilier l'Aristocratie avec la Démocratie. Il fut décidé que la Noblesse seroit exclue de la Magistrature, si elle ne se faisoit inscrire dans les

Tribus ; la plûpart des Nobles préférerent un exil volontaire à la perte de leur Etat. Ils allerent chercher des ennemis à la République, & soulevérent contre elle les Puissances jalouses de sa grandeur. Cette tempête mit la ville de Florence à deux doigts de sa perte. Elle eut le bonheur de la surmonter ; mais en établissant une distinction injurieuse entre cette portion du peuple, que le commerce avoit enrichie, & celle que son indigence retenoit dans la derniére classe de la société, elle se vit en butte à de nouveaux orages. Un certain *Michel*, fils de *Lando*, Cardeur de laine, sçut profiter pour se revêtir de l'autorité suprême. Cette révolution rétablit pour quelque temps les derniéres Tribus dans leurs anciennes prérogatives. La faction des Citoyens opulens ne tarda pas à les leur contester. *Jean de Médicis*, le plus riche d'entr'eux, prit la cause du peuple, & sçut le maintenir, par son crédit & son éloquence, dans les droits qu'on lui disputoit. La faveur du grand nombre fut le prix de son zéle, on

de sa politique. Il mourut regretté de ses concitoyens, & laissa son fils *Côme* héritier de ses grands biens, & de son ascendant sur les Tribus. Cependant le parti des riches ne s'endormit pas dans cette circonstance, il reprit l'avantage qu'il venoit de perdre, & *Côme* fut exilé à Padoue avec ses principaux adhérens. Son absence excita bientôt les regrets de toute la ville, & le peuple enfin disposé à reconnoître la domination d'un seul, demanda le rappel de son protecteur, qu'il nomma dès-lors *père de la patrie*. *Côme* reparut à Florence, avec le pouvoir de réformer l'Etat. Son premier soin fut d'affermir la paix dans la République, & d'employer ses richesses à l'ornement de la Ville. Son gouvernement fait sur-tout époque dans l'Histoire des Lettres; il n'est point de Rois à qui elles doivent autant qu'à cet illustre Commerçant.

Pierre de Médicis hérita de la grandeur & des richesses de son père, mais il n'eut point sa politique & son génie; peu s'en fallut qu'il ne pourût la victime de quelques traîtres en qui il avoit mis toute sa confiance. Ils

furent bannis à perpétuité, & *Pierre* continua de gouverner avec moins de capacité que de zèle. La sixième année de son administration fut la dernière de sa vie. Il laissa les rênes de l'État aux mains du jeune *Laurent*, qui, par ses vertus & ses lumières, étoit la vive image de *Côme* son ayeul. Il n'en fut que plus en bute à la jalousie des *Pazzi*, l'une des familles les plus considérables de Florence. Ils concerterent avec le Pape *Sixte IV* les moyens d'assassiner *Laurent* & son frère *Julien*. Ce dernier tomba sous les coups des meurtriers. *Laurent* eut le bonheur de leur échapper. Le Pontife, dépité d'avoir manqué sa proie, lança les foudres de l'Eglise contre la République, & la menaça d'une ligue avec *Ferdinand*, Roi de Naples, si elle ne consentoit à sacrifier *Laurent de Médicis*. Ce grand homme offrit sa vie pour le salut de la patrie; » & la » patrie, ajoute l'Historien, ne con- » nut de salut que celui de *Laurent*. » Dans cette terrible crise, il prit la résolution désespérée d'aller se présenter à *Ferdinand*. Cette démarche cou-

rageuse lui réussit ; le Monarque admira ses vertus, & le renvoya comblé d'honneurs & de gloire. Des alliances illustres acheverent d'affermir son pouvoir, & d'assurer la tranquillité de Florence. Il profita de ce calme pour ajouter un nouveau lustre aux arts, qu'il protégeoit, en les cultivant. On observe qu'il faisoit des vers avec succès, & que la Poésie étoit son plus cher délassement. Les charmes de l'étude le dégoûterent du commerce ; il fut le premier des *Médicis* qui ne continua point cette profession. C'est l'unique faute qu'on puisse reprocher à *Laurent* ; mais elle eut des suites bien funestes pour la République. Cet exemple fut imité des plus riches familles de Florence, & la ressource du commerce lui manqua tout-à-fait dans le temps même où les autres Puissances de l'Europe commençoient à sentir le prix de cette source trop long-temps négligée, de la splendeur d'un Etat.

Ce qui prépara sur-tout la ruine de la République, ce fut l'incapacité, l'arrogance & la bassesse de *Pierre*, fils & successeur de *Laurent*. Il se rendit

odieux à la multitude, & on le soupçonna d'ambitionner une autorité absolue. *Charles VIII* venoit de paroître sur les frontières de la Toscane, avec le projet de conquérir le Royaume de Naples. Le premier avis de *Pierre* avoit été de lui refuser le passage à main armée; la crainte lui suggéra bientôt une résolution moins courageuse. Il vint se présenter au Monarque François, & le fruit de cette démarche imprudente fut de se désaisir de ses principales forteresses, & de signer des articles déshonorans. Les Magistrats & le peuple également indignés contre *Pierre*, le déclarerent coupable de félonie, & condamnerent sa famille à l'exil. Ainsi finit, pour la première fois, la Principauté de la République dans la Maison de *Médicis*.

Une nouvelle forme d'administration dont la solidité dépendoit de l'éloignement de cette famille, sembloit l'avoir exclue pour jamais du Gouvernement de Florence. En effet, dix-huit ans s'écoulerent, sans qu'il fût possible de la ramener à son ancien dévouement pour les *Médicis*. La ré-

volte de Pise, qui s'étoit détachée de la République, & l'ambition des Princes qui menaçoient sa liberté, lui imposoient, en bonne politique, la loi de recourir à cette Maison sa bienfaitrice, dont le patriotisme ne s'étoit démenti qu'une fois dans la personne de *Pierre*. Il venoit de se noyer dans les eaux du Garigliano, & ceux qui succédoient à ses prétentions avoient les vertus & les talens nécessaires pour faire oublier ses torts. Mais ces considérations, le vœu du grand nombre des Citoyens, & l'entremise du Pape & de l'Espagne, ne purent vaincre la résistance des nouveaux Réformateurs. Ce fut donc à la pointe de l'épée que les *Médicis* recouvrerent leur première grandeur.

Le jeune *Laurent*, fils de *Pierre*, gouverna sous la direction de son oncle *Julien*; & il débuta par restreindre le Corps Législatif à un petit nombre de Citoyens dévoués à sa famille. L'exaltation du Cardinal de *Médicis* au souverain Pontificat, consolida cette nouvelle forme de Gouvernement; mais la mort de *Leon X*, de *Laurent* & de *Julien*, replongea

Florence en de nouveaux troubles. Le génie du Cardinal *Jules* la préserva d'une révolution funeste : il prit les rênes de l'Etat, & s'établit Chef de la République, en attendant qu'on eût trouvé un successeur au Duc *Laurent*. *Catherine* sa fille, qui depuis fut Reine de France, étoit l'unique rejetton légitime de la Maison de *Medicis*. Le Cardinal, devenu Pape sous le nom de *Clement* VII, trouva le moyen d'intéresser *Charles-Quint* en faveur d'*Alexandre*, un des bâtards de cette Maison. Après un siège de onze mois, la Ville épuisée ouvrit ses portes à ce nouveau Maître, qu'elle reconnut pour Chef de sa Magistrature. Ce titre ne suffisoit point à l'ambition du Pontife, oncle d'*Alexandre* : il comprit que l'autorité de son neveu seroit toujours incertaine, tant qu'il n'auroit point la souveraineté absolue de Florence. Il fut donc statué qu'on ôteroit les armes à tous les Citoyens, & qu'on établiroit une Milice permanente, tant pour protéger les frontières, que pour tenir la Province armée contre la Capitale. Ce réglement est la véritable époque de l'anéantissement de

la République. La cause des Citoyens fut portée devant l'Empereur; mais *Charles* ne leur pardonnoit pas de s'être montrés les amis de la France; ils furent sacrifiés à son ressentiment; pour mieux cimenter la tyrannie d'*Alexandre*, il consentit à lui donner sa fille, *Marguerite d'Autriche*. Le Duc enorgueilli de cette alliance, ne garda plus de mesure ni dans l'imposition des taxes, ni dans la maniere d'administrer la justice. La cruauté, l'orgueil & les dissolutions de ce Prince le rendirent enfin insupportable aux Florentins; & *Laurent de Médicis*, son plus proche parent, en délivra la Nation par un assassinat.

Cet événement réveilla dans les esprits ambitieux l'amour du trouble & de la révolte; & la Maison de *Médicis* eut de nouveaux obstacles à vaincre pour se maintenir dans la Souveraineté. *Laurent*, l'assassin d'*Alexandre*, avoit droit d'y prétendre comme l'unique rejetton de la branche aînée; son crime l'en fit juger indigne. *Jules*, fils naturel du dernier Duc, avoit à peine trois ans, & son extrême

jeunesse lui fit donner l'exclusion. On lui préféra *Côme*, fils de *Jean de Medicis*, que l'Italie regarde avec raison comme un des restaurateurs de sa Milice. Il étoit dans sa dix-huitième année, & s'annonçoit déjà comme un Héros & un grand politique : mais ses talens & son courage auroient été de foibles titres, si l'appui de *Charles-Quint* n'eût fait valoir ses prétentions. On ne peut nier que l'Empereur n'ait affermi *Côme* dans la Principauté de la Toscane ; mais ce grand homme ne dut qu'à lui-même la gloire de son illustration. Je ne le suivrai point, Monsieur, dans les différentes opérations de son Gouvernement : c'est dans la nouvelle Histoire qu'il faut le voir triompher des Rebelles expatriés de Florence ; créer une police au sein des troubles de cette Capitale ; renverser les projets ambitieux de *Paul* III, éventer ses complots, contrarier ou favoriser son ambition, le flatter, l'humilier, & ne jamais se compromettre avec le Saint-Siège ; disputer la préséance du rang avec le Duc *de Ferrare*, & l'emporter, sans autres

titres que la ſupériorité du génie ; ambitionner la conquête de Sienne, & tour-à-tour la protéger, la combattre, la défendre & la ſubjuguer ; concilier la reconnoiſſance & la fierté même avec *Charles-Quint*, braver ſes Miniſtres, & triompher de leurs intrigues, ne jamais oublier ſes bienfaits, & s'acquitter avec lui par des ſervices dignes de ce puiſſant Monarque ; ſentir le beſoin d'avoir un Pape dans ſes intérêts, & faire tomber le choix du Conclave ſur le Cardinal de *Monte*, qui ſeul pouvoit ſe déclarer ſon ami dans ces circonſtances ; être neutre, ami ou ennemi, au gré de la politique & de l'honneur, qu'il ſçut toujours concilier ; ſe montrer reconnoiſſant, & preſque vertueux même dans ſa conſtante inimitié pour la France, balancer cette Puiſſance en Italie, la forcer de renoncer à la ſouveraineté de Sienne ; avoir, en un mot, dans la balance de l'Europe étonnée, la prépondérance d'un Souverain du premier ordre.

Mais n'a-t-on point, Monſieur, de reproches à faire à la mémoire du hé-

ros de la Toscane? On ne doit pas dissimuler que sa politique même fut quelquefois en défaut, & pour en citer un exemple, il est certain que l'acquisition de l'Etat de Sienne lui coûta beaucoup plus qu'elle ne valoit, & qu'en temporisant, il pouvoit amener l'Espagne à lui faire cette cession à des conditions moins onéreuses. La suite & la combinaison des événemens ont prouvé depuis deux siècles, que l'ambition de Cosme l'aveugla dans cette occasion, Un reproche d'un autre genre, & bien autrement grave que celui-ci, porte sur l'excessive sévérité du Gouvernement de ce Prince. Elle dégénéra quelquefois en tyrannie, & l'on ne peut le disculper d'avoir foulé ses sujets par des taxes exorbitantes, d'en avoir sacrifié plusieurs à des soupçons injustes, de s'être montré cruel & sanguinaire dans quelques circonstances où la politique même exigeoit de la clémence & de la modération. L'esprit remuant & séditieux des Florentins nécessitoit peut-être la vigueur d'une administration rigoureuse, mais justifioit-il ces proscriptions qui auto-

risoient chaque citoyen à se baigner dans le sang de son frère sous prétexte de rébellion? L'établissement des *dénonciateurs* est un des excès les plus révoltans de la tyrannie de quelques Empereurs Romains. Cosme les imita dans cet excès. M. R. G. nous apprend que la ville de Florence fut divisée en cinquante départemens, dans chacun desquels on établit un ou deux dénonciateurs, selon que la population étoit plus ou moins considérable. » Il y eut, continue-t-il, » pour chaque département » une bourse dans laquelle on jettoit le » nom des sujets qu'on croyoit les plus » propres à ce ministère. Il leur étoit » enjoint d'instruire la Justice du moindre » événement de leur département. » Outre le salaire fixe qui leur fut assigné, ils avoient encore une récompense proportionnée à l'importance » de la dénonciation qu'ils faisoient. » Enfin on les affranchit de toute exécution personnelle pour dettes civiles. »

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'une police si bizarre maintint la Ville dans une tranquillité parfaite. Cosme ne s'en dissimuloit pas la rigueur;

mais s'il faut en croire l'historien, le malheur des temps nécessitoit alors ces actes de cruauté. Au reste le Duc de Toscane se relâchoit quelquefois de sa sévérité ordinaire, & M. R. G. rapporte que dans le temps même où l'on faisoit les recherches les plus sérieuses des *conventicules* qui se tenoient dans la Ville, il s'étoit formé une assemblée de trente citoyens des plus distingués qui, dans la licence de leurs orgies, s'amusoient à fronder le Gouvernement, & la personne même du Duc. Les Ministres alarmés dénoncèrent cette *cotterie* à Cosme de Médicis, qui les rassura dans ces termes. « Il a toujours été d'usage à Florence de faire de pareilles plaisanteries; & elles n'ont pas de fondement si réel qu'on se l'imagine. Du temps de la République, c'étoit dans de pareilles cotteries que se formoient les partis parmi les Conseillers, & les différens ordres de Magistrature; mais les trames contre l'Etat ne peuvent pas avoir lieu dans un si grand nombre de personnes de qualités si différentes. Comme il y en a de tout état,

» & que ce qui s'y est passé jusqu'ici,
» prouve que la plupart sont des gens
» tranquilles, il vaut mieux que les
» cerveaux Florentins, peu faits pour
» être oisifs, s'occupent à de sembla-
» bles cotteries joyeuses, que de res-
» ter pensifs ».

Cette alternative de rigueur & de modération ne s'étendoit pas seulement à l'administration civile, la politique de Cosme l'observoit également en matière de Religion. Il fit publier en 1549 une Ordonnance qui condamnoit à dix ans de galères quiconque se trouvoit saisi de livres hérétiques, & dix ans après, il osa modérer dans ses Etats le décret du Pape, qui condamnoit au feu ces mêmes livres. Mais il voyoit alors ce décret avec les yeux d'un protecteur zèlé du commerce & de la littérature, & tout ce qui tendoit à décourager l'un ou l'autre, lui paroissoit un attentat contre sa puissance & sa gloire. Il prenoit le titre de Commerçant & le méritoit dans toute l'étendue de ce terme. Il ne croyoit pas qu'une telle profession dérogeât à la dignité d'un grand Prince,

& pour l'exercer & la protéger, il lui suffisoit d'y trouver la source de ses richesses & de ses prospérités. Quant aux Lettres, il les cultivoit par goût, & les favorisoit en reconnoissance du lustre qu'elles avoient répandu sur sa Maison. Les arts & les sciences avoient la même part à sa faveur, je dirois presque à ses hommages. Voici dans quels termes ce grand Prince écrivoit au célèbre Michel-Ange qu'il brûloit de revoir à Florence. » Puisque les conjonc-
» tures actuelles.... nous donnent lieu
» de présumer que vous n'êtes pas ab-
» solument éloigné de faire un tour à
» Florence.... nous avons cru devoir
» vous y engager, vous en prier même
» par la présente, comme nous vous en
» prions & vous y exhortons de tout
» notre cœur; vous protestant que nous
» vous réverrons avec un souverain
» plaisir. Ne vous abstenez pas de ce
» voyage dans la crainte que nous vous
» causions la moindre fatigue, ni le
» moindre déplaisir; car nous savons
» le respect que nous devons avoir
» pour votre âge & pour vos sublimes
» talens. Venez, oui, venez librement,

» persuadé que vous passerez à votre gré
» & avec toute satisfaction le temps que
» vous voudrez bien rester ici. Ce sera
» beaucoup pour nous de vous avoir
» vu chez nous : du reste notre plaisir
» sera proportionné à l'agrément & à
» la tranquillité dont vous voudrez
» jouir, & nous ne serons occupés qu'à
» vous rendre les honneurs, & à vous
» procurer toute l'aisance que vous
» méritez ».

Ce grand Artiste versa des larmes de tendresse à la lecture de cette lettre; il se seroit rendu à l'invitation du Duc, si les douleurs de la pierre, son grand âge, & la construction de la Basilique du Vatican ne l'avoient retenu à Rome. Mais il dirigea quoiqu'absent, les principaux édifices de Florence, & entre autres celui de la fameuse Bibliothèque de S. Laurent, l'un des monumens qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Cosme. C'étoit dans le XVIe. siècle le plus riche dépôt de la Littérature ancienne & moderne. Ce Prince eut aussi la gloire de rétablir l'Université de Pise, & de fonder l'Académie de Florence. Pour donner à ces deux établissemens

tout

tout l'éclat dont ils étoient susceptibles, Cosme n'épargna ni soins ni dépenses. Il y fit appeller à grands frais, les plus savans hommes de la Toscane, de l'Italie & même des Pays étrangers. Il n'en étoit aucun dont il ne fut le Mécène & l'ami. Le célèbre historien *Jove* eut la plus grande part à la faveur de ce Prince. Au reste il avoit des titres particuliers à l'amitié & même à la reconnoissance de Cosme; C'étoit lui qui le dirigeoit dans l'étude des monumens anciens, & particuliérement des médailles vers laquelle un penchant singulier l'avoit entraîné dès son enfance. *Jove* mourut à Florence le 13 Décembre 1552. Toute la Cour assista à ses funérailles, & son corps fut inhumé dans la sépulture des Médicis. M. R. G. observe au sujet de cet historien, que Charles-Quint avoit chargé le Duc de Florence, de veiller à ce que *Jove* n'insérât dans son histoire aucun fait préjudiciable à la gloire de sa Majesté Impériale: » car, ajoute-t-» il, cet Empereur étoit extrêmement » jaloux que sa renommée ne souffrît » pas d'altération».

Je n'étendrai pas plus loin, Monsieur, mes observations sur ces deux volumes, dont les détails & l'ensemble m'ont paru mériter également de l'indulgence, des éloges. On veut bien croire que l'*Auteur*, pour me servir des termes de son interprète, *s'est abstenu de toute considération en écrivant les révolutions de sa Patrie, & n'a eu que la vérité pour but.* Mais son impartialité ne le dispensoit pas de citer ses garans, & M. R. G. se contente une fois pour toutes, de l'autorité des originaux consignés dans les Archives inaccessibles du Cabinet des Médicis. Ce n'est point assez pour des François, dont la patrie n'est point d'ailleurs suffisamment respectée dans cette histoire. Quand on fait des reproches graves à une Nation, il faut s'autoriser de monumens non suspects & dont l'accès soit ouvert au public, & de l'aveu de l'Auteur, on ne consulte pas quand on veut, les documens dont il s'appuie. Je n'ajouterai rien, Monsieur, à l'idée que vous avez déjà prise de la manière du Traducteur. Il suffit des morceaux que j'ai rapportés dans cet extrait, pour vous faire desirer dans sa version un style plus

françois & moins barbare ; à coup sûr cet Écrivain n'a point assez approfondi le génie de notre langue, & ne s'est point acquis par des chef-d'œuvres le droit de forger des mots, d'en changer les acceptions, & de créer des locutions nouvelles. Cependant, Monsieur, vous lirez dans ces volumes, que *Cosme élevé comme un simple particulier, faisoit espérer aux Florentins* DES SENTIMENS PLUS SORTABLES...... *Que le changement de l'Empereur étoit* UN EFFET DE SA VÉNALITÉ *ou de quelqu'intrigue de Cour.... Que le Pape* N'AVANÇOIT PAS SES INTÉRÊTS (pour ses affaires) *avec la France....... Que Philippe ne s'arrêta pas à Gênes* PAR RAPPORT AUX TROUBLES.... *Qu'un plan ne parut pas* EXÉCUTABLE...... *Qu'après une guerre qui avoit désolé & appauvri toute l'Europe, Cosme* FUT LE SEUL QUI GAGNA LE PLUS *par le Traité de Paix qui la termina, &c. &c.* Il faut espérer, Monsieur, qu'avec l'aide d'un bon Dictionnaire, ces incongruités ne paroîtront pas dans les volumes suivans.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

L'AMOUR & LA FOLIE, *Opéra comique en trois Actes, en vaudevilles & en prose, représenté par les Comédiens Italiens, le Mardi 5 Mars. A Paris, chez* Brunet, *Libraire, rue Monconseil, à côté de la Comédie Italienne. Prix,* 1 liv. 4 sols.

C'EN est donc fait, Monsieur, il faut renoncer au *Théâtre de la Nation* ; plus de ces Tragédies, qui, rendues par de célèbres Acteurs, nous rappelloient les beaux jours de ce siècle, dont *Corneille* & *Racine* ont eu l'honneur de partager la gloire avec leur souverain. *Crébillon*, *Voltaire*, entretenoient le charme de l'art dramatique, le plaisir, & même la passion des âmes sensibles & des esprits éclairés. La Comédie est aussi un genre de spectacle, dont notre scène doit regretter éternellement la perte. *Boileau* l'avoit pré-

dit : *Molière* a emporté ſon talent dans la tombe ; depuis long-temps aucun de nos Ecrivains n'a ſeulement tenté de marcher ſur les traces de ce grand homme. Que nous reſte-t-il ? *l'Opéra Comique*, *les Variétés Amuſantes*, *Audinot*, voilà les dignes jeux de ce peuple, le rival des Grecs & des Romains. Cette viciſſitude ſi affligeante pour les bons eſprits, ſeroit-elle une révolution impoſée par les loix de la nature ? On a beau, dans les diſcours académiques, nous vanter la prééminence de l'âge préſent, ſur ceux qui l'ont précédé : ſi les Arts, comme la Phyſique, la Géométrie, en un mot, tout ce qui eſt relatif aux Mathématiques, ont fait quelques progrès ; je vois la belle littérature courir, ſi l'on peut le dire, à ſa deſtruction ; nous touchons à cette décadence qui ſuivit les brillantes années d'*Auguſte*, nous avons même paſſé l'époque de *Sénèque*. D'où naîtroit un changement ſi funeſte pour notre gloire littéraire ? Encore une fois, ſeroit-ce une deſtiné irrévocable attachée à l'empire des talens ? Eſt-ce une eſpèce de néceſſité, qu'on ne peut conjurer, que

Silius Italicus, *Stace*, soient les successeurs de *Virgile*? S'il nous étoit permis de nous arrêter à la recherche des causes de cette sorte de barbarie qui nous menace, ne trouverions-nous pas, par exemple, que *ce dépérissement de notre Littérature* a sa source dans l'ignorance, dans une audace impudente, que l'on prend pour le noble essor du génie; on n'étudie plus les modèles; peut-être même les connoît-on à peine, l'aveugle présomption, qui est toujours séparée du travail & du jugement qui en est le résultat, sourit à une singularité absurde, l'embrasse avec transport & sans soins, sans fatigue, s'applaudit d'avoir eu le talent de la création; de-là tant d'avortons, tant de monstres dramatiques, écrits en méchante prose, sans caractères, sans plans, sans vraisemblance, les *Opéra-Comiques*, où l'on parle un jargon vandale, où il n'y a pas une phrase qui ne blesse à la fois, & la langue & la vérité; de-là, ces succès *sans pudeur*, qui entraînent tout Paris à des farces qu'on ne supporteroit pas sur les plus vils treteaux. Reconnoît-on dans ce Public

idolâtre de pareilles absurdités, les admirateurs des *Corneille*, des *Racine*, des *Molière*, des *Crébillon*, des *Voltaire*, &c? Que diront nos successeurs, quand ils liront dans l'Histoire de nos Théâtres, que les *Battus payent l'amende*, ont eu dans le cours d'un an plus de deux cents représentations; aussi ces sottises ont-elles déjà trouvé une foule d'imitateurs; il n'est pas aujourd'hui d'écoliers qui n'aspirent à se voir jouer sur ces *Théâtres bâtards*. Il est si facile de barbouiller de semblables essais! Et nous osons le prédire, ce débordement effréné de drames, que l'on peut comparer aux anciennes farces *Atellanes*, entraînera totalement la chute du *Théâtre François*. Il y a cependant des nuances différentes de médiocrité dans ces griffonnages, qu'on appelle *Opéra Comiques*. Celui-ci, intitulé l'*Amour & la Folie*, mérite de se sauver de la proscription. Le sujet est emprunté d'un ancien conte. Il est divisé en trois Actes, en Vaudevilles & en Prose. La toile se lève: *on voit un bocage garni de lits de gazon, & parsemé d'arbres, sous lesquels sont*

assis Bâstien & Julien ; l'un & l'autre jouent de la musette & chantent plusieurs airs. Les paroles en sont assez agréables ; du moins ont-elles le sens commun, & ne choquent pas la vérité. L'*Amour* paroît déguisé en Marchand, & chargé d'un panier rempli de flacons. Il se plaint, on lui demande la cause de ses plaintes ; on l'a grondé, on le chasse ; enfin, il se découvre pour ce qu'il est, on a reconnu l'*Amour*.

Selon mes vœux, mes intérêts,
Soit ici bas, soit à Cythère,
Je change mon âge & mes traits.

. . . .

(*Aux Paysans rassemblés autour de lui*)

La Folie, au gré de vos filles,
Me prive ici de tous mes droits,
Les plus jeunes, les plus gentilles,
Ne reconnoissent que ses loix ;
Mais dès ce soir, j'ose le dire,
Mon pouvoir sera retabli,
Et si l'on m'ose contredire,
J'enflamerai jusqu'au Bailli.

Ce panier qu'il porte excite la curiosité de ces jeunes manants, ils demandent tous ce qu'il renferme : « si j'avois » paru (dit l'*Amour*) sous mon habit » ordinaire, vos maîtresses m'auroient » reconnu, & la *Folie* l'auroit emporté. » *Lucas* prenant une bouteille dans le panier, lit, *Eau de beauté*, & aussi-tôt il s'écrie : « j'en retiens une bouteille pour ma femme. Les autres chantent ce couplet, qui n'est nullement françois :

Le teint de nos maîtresses
N'a pas besoin d'*atours*,
Jamais à vos *finesses*
Leur fraîcheur n'a recours.

On prieroit l'Auteur de nous apprendre dans quel de nos Ecrivains il a jamais lu *les atours du teint*.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille*:

« Eau de sagesse.

LUCAS.

» En vendez-vous beaucoup ?

L'AMOUR.

» Une cuillerée tous les dix ans«.

LUCAS.

» On s'en apperçoit ».

Encore une autre bouteille. *Bastien* lit, « *préservatif contre l'amour*, vous » vous trompez. Eh ! point du tout, » (répond l'amour) c'est pour mieux » les attraper ; » dès qu'une fille a bu de cette liqueur, « elle a une fureur » d'embrasser à laquelle il lui est impos- » sible de résister ». Les jeunes gens enchantés de cette découverte, rendent mille actions de grace à l'amour. Les bergères arrivent en chantant :

Eh ! gai, gai, gai, légères
Bergères,
Nuit & jour
Nargue de l'Amour.

Elles dansent une ronde avec les garçons. M. *Piis* & *Barré*, qui sont dignes d'avoir une *école*, comme ces grands

maîtres en peinture, peuvent revendiquer ici des couplets écrits dans leur patois, il faut cependant convenir que leur copiste a plus de gaieté, & n'est pas *si bel esprit* que ces Messieurs. *Lucas* sort, l'*Amour* arrive. Après avoir beaucoup dansé, les jeunes filles se retirent, ainsi que *Bastien*, *Julien*, &c. &c.

Acte II, Scène première; *Bastien*, *jeunes Garçons*, qui rient de voir les filles en colère. Ils sortent : celles-ci sont toujours plus furieuses.

De leur gaieté, de leur outrage,
Pourquoi garder le souveuir ?

. . . .

N'aimons jamais que l' plaisir,
C'est l' vrai moyen de les punir.
Jeunes filles,
Suzette a raison.
N'aimons jamais, &c.

Entre l'*Amour*, qui prend le ton de Marchand ; voulez-vous acheter? Les jeunes filles examinent les étiquettes des bouteilles. *Lisette* lit, *preservatif*

contre l'Amour, l'*Amour* veut qu'on lui rende sa bouteille.

Rendez-moi ma recette,
Vous conservez trop de tourmens,
Et quand on a vos agrémens,
Au Dieu d'Amour, dans son printemps,
On doit payer sa dette.

Il s'apprête à resserrer son flacon.

LISETTE, *à ses compagnes.*

« Crois-tu qu'un petit verre nous » fasse mal ?

SUZETTE.

» Je ne crois pas.

LISETTE, *à l'Amour.*

» Et quand on a bu, on n'aime ja- » mais ?

L'AMOUR.

» Jamais.

LISETTE.

» Et c'a empêche-t-il d'être aimée.

L'AMOUR.

» Au contraire.

LES JEUNES FILLES.

» Il faut boire ».

Ce trait : cela *empêche-t-il d'être aimée*, est plein de délicatesse & d'agrément.

L'*Amour* prend des tasses dans son panier, les remplit, & les donne aux Bergères ; elles boivent à longs traits, tandis que *Bastien*, *Julien* & les autres arrivent sur la Scène : l'*Amour* leur fait signe de se contenir. Les jeunes filles sont étonnées du trouble secret qu'elles éprouvent. Elles vont donner un baiser à leurs Amants ; (il est inutile d'observer que cette Scène est d'une indécence que le goût même ne sauroit pardonner). Les vieilles viennent, qui boivent le reste de la bouteille ; elles veulent aussi embrasser & être embrassées.

Mes amis, ... approchez-vous,
Prenez, ... prenez, ... prenez tous....

LES BERGERS.

La fuite, la fuite, la fuite.

Elles courent donc après les garçons, qui se sauvent; vient la *Folie*, étonnée de trouver l'Amour, qui en quelque sorte s'est rendu maître de ces lieux. Elle veut rappeller à elle les jeunes gens, qui ne veulent plus que s'occuper du plaisir d'aimer. La *Folie* indignée, part en menaçant de revenir proposer un cartel à son ennemi.

Acte III, Scène première; *Lisette*, *Suzette*, la vieille *Bobie*, une jeune fille.

LISETTE, SUZETTE, *la vieille* BOBIE, *une jeune* BOBIE *aux jeunes filles*.

Mais à quoi bon cette tristesse,
Un Dieu vaut bien une Déesse.
Je gage même, & l'on verra
Que votre ami l'emportera;
A l'Amour qui donne la vie,
Le jour ne sauroit être ôté.

LA JEUNE FILLE.

Ah! ce combat, Mère Bobie,
Ne peut-il pas affoiblir sa santé ?

Paroissent trois Bergers, *un mouchoir à la main.*

Nous en venons, nous l'avons vu,
L'Amour, sans casque & *sans visière.*

(Puisqu'il n'avoit pas de casque, il ne pouvoit avoir de visière).

S'est présenté dans la carrière, ...
Et d'un seul coup, ... quel coup affreux!
Il a perdu, ... perdu les yeux!

La mère *Bobie fait de l'esprit*, car c'est la maladie à la mode; elle vous chante:

Oui, nos yeux nous viennent de lui,
Et puisqu'il a l'esprit d'en faire,
Ne peut-il pas, dès aujourdhui,
S'en procurer une autre paire.

Voilà bien le très-fidèle écolier de Mrs *Piis & Barré*!

La *Folie* accourt s'applaudir de sa victoire, le hameau veut la juger: elle

a le Bedeau pour Adversaire, mais *Lucas* sera son Avocat.

Du pauvre enfant qu'on m'interpelle,
J'ai pu hâter l'aveuglement,
Mais de ce mal fort ordinaire,
Depuis long-temps il est atteint,
Et tout l'empire de Cythère
Est inondé de quinze vingt.

L'Amour, *Mercure*, *Lucas*, le *Bedeau*, *Bobie*, *Vieilles*, *Vieillards*, *Bergers*, *Bergères* & la *Folie*. Les jeunes garçons mettent un siège dans le milieu, & trois de chaque côté; sur les aîles ils en placent un pour l'*Amour*, & l'autre pour la *Folie*; *Mercure* s'assied au milieu; les Vieillards sont sur les côtés.

LE BEDEAU, *après avoit fait un grand salut.*

L'Amour est souverain de la terre & du ciel,
Or, il est, quand on règne, un point essentiel,
Et ce point est d'avoir un intellectuel,
Qui soit toujours guidé par un sens visuel.

Querelle qui souvent entre les Avocats, (le *Bedeau* & *Lucas*): *Mercure*

interpose son autorité. La Scène est extrêmement agréable & dans la vérité.

LA FOLIE, *montrant le Bedeau.*

L'Orâteur abuse,
Mais la robe est son excuse.

MERCURE.

Revenons, revenons à nos moutons;
Propos d'Avocats ne sont pas des raisons.

Le Bedeau continue de parler avec emphase, il fait sentir tout le désordre qui sera la suite de l'aveuglement de l'*Amour*.

Il abusera les pères,
Donc la race augmentera;
Il aveuglera les mères,
Qu'un galant ruinera,
Sans remede,
Belle ou laide,
Sur ses pas s'égarera;
La justice aura pour devise:
La beauté gagnera.
Le Financier,
Le Guerrier,

Le Robin,
Le marin,
Tous enfin,
Le ſuivront,
Et feront
Sotiſe ſur ſotiſe.

Le Bedeau conclut à la peine du talion. Il faut lire cette Scène dans l'original, (ſi l'on peut lire des Scènes d'Opéra Comique); enfin, il eſt décidé que la *Folie* ſervira de guide à l'*Amour*; & les jeunes *Garçons* ſe préparent à épouſer les Bergères.

Nous le répétons avec plaiſir; ce petit Ouvrage mérite d'être diſtingué de l'amas de ces inſipides bagatelles; dans celle-ci du moins, il y a de la vraie gaieté, quelques traits de bon Comique, de l'imagination; nous dirons auſſi qu'on pourroit reprocher à l'Auteur, des indécences, des équivoques; & ces jeux de mots bleſſent autant le goût, qu'ils attaquent les bonnes mœurs.

Je ſuis, &c.

GRAVURE.

*Antiquités d'*HERCULANUM, *gravées par* F. A. David, *avec leurs explications. Par* P. Sylvain M. Nos 5 & 6. *A Paris, chez* David, *Graveur, rue des Noyers, en face de celle des Anglois.*

Cette entreprise si intéressante pour les amateurs de l'antiquité, se continue avec succès.

Les Numéros 5 & 6, qui terminent le premier volume, ne sont pas moins agréables que les précédens. Les planches qui forment le cinquième Numéro, représentent des enfants aîlés, occupés à différents jeux & à différents exercices ; le sixième offre des paysages, des morceaux d'architectures de caprice, des animaux, des poissons : tous ces sujets sont rendus avec une vérité, une délicatesse & une grace, qui ne laisse rien à desirer. M. *David* rend un véritable service aux Lettres, en mettant ainsi à la portée de tout le

monde ; les richesses d'Herculanum, si précieuses & si importantes, & qui jettent un si grand jour sur les usages & les arts des anciens. Il faudroit être ennemi de ses plaisirs, pour négliger de se procurer à si peu de frais, une collection aussi curieuse.

Les explications qui accompagnent les gravures, sont dégagés de ce fatras d'érudition superflu, qui surcharge l'original Italien. Mais on n'y a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à l'instruction du lecteur. On peut même regarder ces notes, comme un traité très-savant & très-utile, des mœurs & des coutumes des anciens : M. *Sylvain M.* chargé de rédiger ces explications, y a même répandu un agrément & une gaieté dont la mâture ne paroissoit pas susceptible : par-tout il a soin de rapprocher nos usages de ceux des anciens, & il seme de temps en temps des réflexions piquantes sur nos mœurs. Par exemple, à l'occasion d'une estampe où des enfans sont appliqués à un métier, qu'on croit être celui de Tisserand; l'Auteur observe que les femmes les plus distinguées de l'antiquité, s'occu-

poient à faire de la toile & à filer; il ajoute ensuite : « il n'en est pas ainsi » chez les modernes, Mais peut-être » suffiroit-il pour inspirer à nos fem» mes, *comme il faut*, du goût pour les » soins domestiques ; de leur rappeller » ou de leur apprendre, que *Pénélope*, » *Andromaque*, *Lucrece*, &c, &c. ne » dédaignoient pas de présider elles» mêmes à tous les détails de leur mé» nage. Autrefois c'étoient les femmes » qui filoient les habits de leurs époux ; » aujourd'hui elles ne les habillent » plus, elles se contentent de les *coëf-* » *fer*. Qu'on me permette ce jeu de » mot, qui n'est peut-être qu'une tra» duction paraphrasée de cette ancienne » épitaphe latine ;

Epigraphium Reginæ Amalasunthæ,

Casta vixit,
Lanam fecit,
Domum servavit;
Quam multis laus ita deest.

» Nous laissons aux maris le plaisir de » commenter cette inscription funé» raire à leurs dignes moitiés ».

Dans le Numéro 6, en expliquant une estampe qui représente un arbre, au pied duquel est une Driade, l'interprête se livre à son imagination poétique.

« Notre Code des Eaux & Forets, » dit-il, est déjà trop sévère, & tous » les jours néanmoins on enfreint ses » Ordonnances. Les anciens avoient » trouvé le secret de faire respecter » leurs possessions, sans l'appareil hon» teux des gibets. Ils avoient mis leurs » forêts sous la sauve-garde de Divi» nités aimables, très-propres à re» pousser le dommage qu'on méditoit » sur leurs plantations. Chaque arbre » cachoit une nimphe; & quel bûche» ron eût été assez insensible pour oser » porter la hache sur les appas naissants » d'une tendre Hamadryade? Rempli » de ces idées consacrées par la reli» gion & l'amour, il auroit cru sentir » sa chair palpiter; il auroit cru voir » le sang ruisseler sous son fer meur» trier & coupable. Il se seroit exposé » à la disgrace & au courroux de ces di» vinités champêtres & attendrissantes. » D'ailleurs il eût manqué de recon-

» noissance, en mutilant une Dryade » bienfaisante, qui tous les ans renou- » velloit pour lui son feuillage hospi- » talier ; qui chaque Printemps se cou- » vroit de fleurs pour le récréer, & » chaque Automne se chargeoit de » fruits pour le nourrir ; ce Code re- » ligieux faisoit plus d'impression que » tous nos réglements civils ; un arbre » devenoit une chose sacrée, c'étoit le » sanctuaire d'une divinité protectrice » des générations pieuses, qui ne l'a- » voient point violé. Le père de famille » comptoit au nombre de ses enfants, » l'arbre qu'il avoit planté ; & ses ar- » rières neveux, mettoient ce même » arbre au rang de leurs ancêtres ».

Le cinquième & sixième cahier que nous annonçons, sont chacun du prix de 9 liv. *in*-4°., & de 6 liv., *in*-8°. Le septième cahier paroîtra le premier Mai prochain ; il sera composé de douze planches, ainsi que les précédents. Chaque cahier du même nombre de planches, paroîtra tous les deux mois au même prix ; en conséquence, la totalité des livraisons n'excédera pas 112 livres.

L'on souscrit pour cet Ouvrage, en payant d'avance les deux Numéros qui suivront ceux déjà annoncés, & ainsi de suite tous les quatre mois.

Les personnes de Province dans l'intérieur du Royaume, recevront sans aucuns frais les cahiers indiqués, dans le lieu de leur résidence, s'il y a bureau de poste, ayant soin de faire remettre le montant du prix, franc de port, à M. *David*, Graveur; à Paris, rue des Noyers.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Discours prononcé dans l'Eglise Metropolitaine d'Auch, pour la bénédiction des Guidons du Régiment du Roi, Dragons, le 28 Septembre 1781. Par Messire Marc-Antoine de Noé, *Evêque de Lescar, A Pau, chez* Daumon; *nouvelle édition.*

C'EST une cérémonie bien intéressante, sans doute, que celle où un Ministre de la Religion bénit les Drapeaux sous lesquels doivent marcher les Guerriers, & prélude par d'humbles prières à ces vengeances redoutables qui coûtent tant de sang au

genre humain. Combien doivent être purs les cœurs des Souverains qui ordonnent ainsi qu'on vienne prendre l'étendard au pied des Autels ? Comment pourroient-ils écouter les conseils de l'ambition, ou de la cupidité, en déclarant si publiquement qu'ils attendent tout du Dieu qui réprouve ces vices odieux ? Et cet hommage solemnel qu'ils rendent à l'arbitre des combats, seroit-il autre chose qu'une dérision sacrilège, s'ils imploroient le secours du Ciel pour le succès d'une entreprise qui ne seroit ni juste ni nécessaire ? Les peuples n'oseroient croire qu'une pareille coutume ne soit qu'un jeu de la part de leurs Maîtres : ils sont donc persuadés que ceux qui les gouvernent ont des intentions droites ; ils en supportent plus volontiers le fardeau de la guerre, &, ce qui est plus important encore, ils combattent avec plus de courage, parce qu'ils croyent en général que la victoire doit toujours être pour la bonne cause.

Au reste, quelqu'imposant que soit l'appareil qui accompagne la cérémo-

nie dont il s'agit, quoiqu'au premier coup-d'œil elle paroisse devoir fournir une riche matière à l'éloquence chrétienne ; cependant, si l'on fait réflexion que l'objet & le but en sont toujours les mêmes, que les circonstances ne sauroient guères varier, & qu'on ne se permet point de discuter les motifs des Rois qui donnent le signal des combats, on reconnoîtra aisément que ce beau sujet a dû être bientôt épuisé, & que si l'on n'avoit recours à des digressions, les Orateurs ne feroient que se copier les uns les autres. Aussi n'avons-nous guères de Discours en ce genre, & le peu que nous en avons ne contient que des instructions, qui pouvoient être aussi bien données en toute autre occasion. *Massillon* & M. *de Noé* ont abandonné ce qui convenoit proprement à la bénédiction des Drapeaux, & se sont jettés dans la morale chacun à leur manière. Nous avions d'abord projetté de comparer les deux Orateurs, mais les bornes d'un extrait ne nous l'ont pas permis.

Il faut convenir que le texte de

Maſſillon eſt très-obſcur, & que ce n'eſt pas ſans violence que l'Orateur l'amène à ſon ſujet. Nous ne perdrons pas le temps à le rapporter ici. Celui qu'a choiſi M. l'Evêque de Leſcar eſt plus clair, à la vérité, mais il ne nous paroît pas plus juſte; le voici : *Et au moment qu'on élevoit l'Arche*, Moyſe *s'écrioit, levez-vous, Seigneur, que vos ennemis ſoient diſſipés, & que ceux qui vous haïſſent fuyent devant vous.* Nous ne voyons pas quelle application on peut faire de ce paſſage à nos guerres modernes. En vain M. *de Noé* ajoute qu'après *Moyſe*, les Juges & enſuite les Rois, marchant à l'ennemi, faiſoient porter devant eux l'Arche d'Alliance & le ſerpent d'airain; que les paroles de ſon texte étoient écrites ſur les enſeignes de la Tribu de Juda, & jettoient l'épouvante parmi les Nations infidelles; qu'après cela, ſous les Empereurs Chrétiens, l'étendard de la Croix devint le ſigne de la victoire; que même nos Rois alloient prendre l'oriflamme à S. Denis. Toute cette énumération n'eſt guère propre, ce ſemble, à inſpirer la confiance,

Les Iſraélites, en attaquant les Cananéens, obéiſſoient à Dieu, attaquoient les ennemis de Dieu, avoient pour garant de la victoire la promeſſe de Dieu. Qu'eſt-ce que cela conclut pour nous, qui combattons ordinairement contre ceux qui adorent le Dieu que nous invoquons ? Quel peuple oſera dire que ſes ennemis ſont les ennemis du Très-Haut ? Il a été promis une fois à *Conſtantin* qu'il vaincroit dans le ſigne de la Croix. A qui d'entre nous une pareille promeſſe a-t-elle été faite ? L'Orateur veut-il perſuader à ſes auditeurs qu'ils ſont, par privilège, les ſucceſſeurs des *Conſtantin* & des *Moyſe* ? Ne pouvoient-ils pas lui répondre, mais cette Croix reſpectable que vous nous montrez comme le gage du triomphe, nous la voyons peinte ſur les étendards de nos ennemis. Si nous ſeuls la faiſions marcher à notre tête, elle nous animeroit de la plus vive eſpérance ; mais de quoi nous ſervira un avantage qui nous eſt commun avec nos rivaux ? Je ne ſais ce que l'Orateur auroit répondu à cette difficulté, mais il eût été ſûre-

ment aussi embarrassé que l'eût été *Moyse* lui-même à rassurer ses troupes, si à l'instant du combat elles eussent apperçu parmi les bataillons ennemis une Arche pareille à la leur, un autre serpent d'airain, & que ces deux monumens n'eussent pas été inférieurs en vertu à ceux qui avoient opéré tant de prodiges en leur faveur. Mais nous aurons encore occasion de dire un mot là-dessus ; ainsi n'épuisons pas la matière.

L'Orateur dit qu'à l'imitation de leurs ancêtres, ceux à qui il parle sont venus aussi invoquer le Dieu des Armées, rénouveller l'engagement solemnel de nous défendre, & réveiller en nous le souvenir & la reconnoissance du courage avec lequel ils nous ont défendus. Cette dernière idée, qui n'est pas vraie, car assurément on ne sauroit supposer que le Régiment du Roi soit venu à l'Eglise pour réveiller notre reconnoissance ; cette idée, dis-je, sert de transition à un compliment très-flatteur pour les Soldats & pour les Officiers. Voici ce que l'on dit en particulier de M.

de la Fayette : » Nous cherchons dans » cette cérémonie, & nous n'y voyons » point celui qui devoit s'y trouver à » votre tête : mais nous savons avec » quelle mâle résolution, à peine sorti » de l'enfance, il est allé sous un autre » ciel mériter l'honneur de vous com- » mander, & comment en possession » de cet honneur il a couru à de nou- » veaux périls, pour justifier ce choix » par de nouveaux services. » Depuis que ce Discours a été prononcé, ce Corps distingué a eu un autre Chef : il voit aujourd'hui à sa tête (*) l'allié, l'ami, le digne rival de M. *de la Fayette* dans la carrière de la gloire, qui s'est distingué avec le Héros de l'Amérique dans ces climats lointains, théatre d'une guerre si intéressante, qui avec lui a aidé un peuple nouveau à affermir sa liberté naissante, qui a mérité dès les premiers combats cette Croix, récompense de la valeur, qu'on n'obtient si souvent qu'après un long service, estimé, chéri à la Cour & dans les Armées, & qui, fait pour préten-

[*] M. le Vicomte de *Noailles*.

dre à tout par le beau nom qu'il porte ne veut rien devoir qu'à son courage, & ne croit posséder légitimement que ce qu'il a acquis en exposant ses jours par l'ordre de son Roi.

Voici maintenant la division : la Religion fortifie la valeur & la perfectionne, c'est-à-dire qu'elle l'anime par ses motifs, & qu'elle l'épure par son esprit & par ses maximes. Nous allons examiner le développement de ces deux Parties : nous ne pouvons promettre d'être toujours de l'avis de l'Auteur, mais nous n'oublierons point ce que nous devons à son rang & à son caractère ; & si nous le critiquons séverement en quelques endroits, nous l'admirons sincerement en une infinité d'autres.

L'Orateur avance avec raison, que la profession des armes n'est point du tout incompatible avec la Religion, qui même fournit à la valeur des motifs supérieurs à tous les motifs humains qui peuvent animer les Guerriers. Il en compte trois de la première espèce, qu'il met en balance avec trois autres de la seconde. Ainsi il oppose

l'ordre de Dieu aux loix de l'honneur; les peines que Dieu réserve au lâche dans une autre vie, à celles dont les hommes punissent la lâcheté dans celle-ci : enfin, les récompenses du Roi du Ciel aux plus magnifiques dons des plus puissans Rois de la Terre. Tel est le canneyas de la première Partie.

Pour traiter ce qui concerne la loi que Dieu fait à ses Guerriers d'être courageux, M. l'Evêque de Lescar » remonte au premier principe de cette » obligation ; non pas, dit-il à ses » Auditeurs, pour vous engager dans » des recherches plus curieuses qu'u- » tiles, mais pour pénétrer plus avant » dans la connoissance de vos devoirs, » pour vous présenter un intérêt plus » noble, & asseoir vos vertus sur un » fondement plus solide. » L'Auteur paroît avoir senti lui-même que cette discussion étoit un peu métaphysique. Essayons d'abréger un morceau très-éloquent, dont le style élégant & noble nous a fait le plus grand plaisir, quoique nous ayons éprouvé, en le

lisant ; la crainte continuelle de quelque mal entendu.

Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, & en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre & de mourir pour elle. Ayant divers besoins, la patrie, il est vrai, n'exige pas de tous ses enfans les mêmes sacrifices ; les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs ; d'autres levant les mains au Ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes ; tandis que d'autres veillant sur le dépôt des loix, maintiennent parmi les Citoyens les droits de l'équité & de la justice. Mais dans un très-grand danger, s'il y avoit à craindre pour nos Temples & pour nos loix, alors, sans distinction, tous les Citoyens interrompant leurs différens travaux, accourroient pour repousser l'ennemi. Jusqu'ici l'Auteur n'avance rien que d'incontestable. Il continue :

» Tout homme naît donc Soldat, » quoique tout Soldat ne porte point » les armes. Mais le jour que la Pa-

» trie, croyant avoir besoin de se-
» cours, & sonnant l'alarme, invite
» le Citoyen qui n'a pas fait choix
» d'une profession, à prendre parti
» sous ses enseignes, ou qu'arrachant
» le Pâtre à ses troupeaux, le Culti-
» vateur à sa charrue, elle lui dit,
» cesse de me nourrir, viens me dé-
» fendre ; alors tous ces enfans de
» l'Etat passent dans la classe hono-
» rable de ses Défenseurs : là, sous
» les yeux du Dieu des Armées, qui
» fait la revue de ses nouveaux Sol-
» dats, chacun d'eux, en se revêtant
» de ses armes, reçoit comme en dé-
» pôt la vie & la liberté de ses frères ;
» & Dieu lui dit, comme à *Josué*,
» comme à *Gédeon*, comme à tous
» les Chefs de son peuple, allez,
» voici mes ordres, soyez vaillant ;
» *ecce præcipio tibi, confortare & esto*
» *robustus*. Ne craignez rien, que
» votre cœur ne s'alarme point ; *noli*
» *metuere & noli timere*. Je vous vois,
» je suis avec vous, je viendrai à
» votre secours, & jugerai votre cou-
» rage ; *ita ero tecum*. Voilà l'ordre
» de Dieu, le premier principe des

» devoirs du Guerrier, le vrai motif
» & le plus ferme appui de sa valeur».

Nous sommes fâchés que M. *de Noé* soit entré si avant dans cette question très-délicate. N'y a-t-il pas un peu d'indiscrétion à arracher ainsi de l'Ecriture des passages adressés, par une révélation expresse, à des personnages choisis de Dieu, pour les appliquer arbitrairement à tous ceux qui portent un uniforme ? Est-ce assez respecter le secours du Ciel, que de le promettre avec tant d'assurance à tous ceux qui marchent au combat ? Je sais que ce n'est point au particulier à discuter les causes d'une guerre quelconque : il doit présumer qu'elle est juste ; mais cette présomption, quelque forte qu'elle soit, est-elle équivalente à la certitude qu'avoient *Josué*, *Gédeon*, & les autres Chefs des Israélites, de suivre réellement les ordres de Dieu, certitude fondée sur une infinité de miracles antérieurs, & toujours confirmée par le succès ? N'est-ce pas tromper des Soldats, que de leur tenir un langage plein de promesses qui ne les regardent pas ? Le

Ministre de la Religion se renferme-t-il assez dans les bornes de sa mission, quand il donne ainsi des assurances peu fondées, & qui renferment une contradiction? Car, suivant M. *de Noé*, il suffit que la patrie sonne l'alarme, pour que tous ceux qui accourent à ce signal deviennent les *Soldats de Dieu*. Mais le plus borné de ceux qu'elle a ainsi rassemblés, ne peut-il pas se dire à lui-même : ceux contre qui je vais combattre défendent aussi leur patrie ; ils sont donc aussi les *Soldats de Dieu*. Et que produira un pareil raisonnement? Ne vaudroit-il pas mieux imiter la modestie dont les Souverains eux-mêmes nous donnent l'exemple dans leurs Manifestes : ils implorent la protection divine, ils l'esperent même ; mais ils ne disent jamais qu'ils l'obtiendront infailliblement, ils ne disent jamais qu'ils font la guerre par un ordre exprès de Dieu; & s'ils ne le disent pas, convient-il à leurs sujets de le dire?

» Combien l'ordre du Dieu des » Armées doit élever, aggrandir l'ame, » ennoblir les fonctions du Soldat, &

» donner d'autorité au Chef qui le
» commande. Dès ce moment tout
» change de face aux yeux du Chré-
» tien. Un dépôt qui n'étoit que ref-
» pectable devient facré, une profef-
» fion qui n'étoit que noble devient
» fainte; les fignes des combats con-
» tractent, fous la main du Prêtre,
» une vertu divine, comme les inftru-
» mens deftinés au culte des Autels;
» & de profane qu'eût été le Guerrier,
» il devient un perfonnage religieux.
» Pour lui, l'abandon du dépôt qui
» lui eft confié feroit un facrilège; la
» crainte en préfence de l'ennemi, un
» renoncement à fa foi; la fuite, une
» apoftafie qu'il redoutera plus que
» les périls les plus certains, & que
» la mort la plus cruelle. » Cela eft bien écrit, fans doute; mais l'Orateur pouffe fi loin fes principes, & il mêle aux vérités qu'il annonce tant d'exagération, qu'on eft tenté de ne rien croire de ce qu'il dit. Comment Dieu peut-il donner à deux Armées ennemies des *ordres* entierement oppofés? Comment peut-il *ennoblir* également *les fonctions* de gens qui s'entretuent?

Cette transformation de tous les Soldats en autant de *personnages religieux*, n'est-elle pas un pur effet d'une imagination trop vive ?

Après avoir exposé l'influence que *l'ordre* de Dieu a sur des Soldats Chrétiens, M. *de Noé* n'a pas de peine à faire voir que l'honneur ne sauroit rien produire de pareil, du moins aussi sûrement. Voici comme il peint l'honneur : » Il a ses erreurs & ses caprices, » il est délicat, *douloureux*, *mobile*, » ne veut que lui pour maître & pour » loi, & pourvu qu'on ne puisse le » soupçonner de crainte & de bassesse, » il n'est point à l'épreuve d'un dé» goût, & ne se fait pas toujours un » crime de la désobéissance. » Ce tableau est vrai ; seulement nous n'entendons point ce que veut dire un honneur *douloureux*, ni un honneur *mobile* : c'est une de ces taches qu'on trouve en très-petit nombre dans ce Discours.

L'idée de la présence de Dieu sera bien plus puissante que la plus parfaite discipline. Le Soldat Chrétien croiroit désobéir à Dieu, s'il quittoit son

poſte ; ni le nombre des combattans ; ni la multitude des chars, ni les armes, ni les menaces, rien enfin n'eſt capable de l'intimider ; *ſi conſiſtant adverſum me caſtra, non timebit cor meum*. Un Chrétien peut bien dire cela, en parlant des ennemis de ſon ſalut, parce que dans cette guerre ſpirituelle, il combat les ennemis de Dieu, & que Dieu lui a promis réellement tous les ſecours néceſſaires pour la victoire ; mais Dieu n'a rien promis aux Soldats Chrétiens contre des ennemis temporels & viſibles : cette promeſſe ſeroit ſouvent illuſoire par ſa généralité, puiſque ſouvent ils ont en tête d'autres Chrétiens. On ne doit donc pas avancer qu'il les anime *tous*, qu'il ſoutient leur courage *à tous*, & que quand le ſignal du combat eſt donné, c'eſt la voix de Dieu qui s'eſt fait entendre du haut des Cieux, *& intonuit de Cœlo Dominus*.

» Un Soldat de *Turenne*, dit l'Ora-» teur, plein de l'idée de ce grand » homme, l'avoit ſans ceſſe devant » les yeux, & le trouvoit par-tout : » un Soldat du Dieu vivant marche

» toujours en sa présence. » M. *de Noé* est plus curieux de rapprocher des idées, que scrupuleux à en observer la convenance. Un Soldat trouvoit dans l'idée de *Turenne* un motif d'encouragement, pourquoi ? C'est que *Turenne* avoit été son Général, c'est qu'il se rappelloit les victoires qu'il avoit remportées sous la conduite de ce Héros, c'est que cette idée étoit pour les ennemis de la France un sujet de terreur & de confusion. Maintenant un Soldat Chrétien peut-il avoir, en sa qualité de Chrétien, aucun motif de confiance qui ne lui soit commun avec ses ennemis, quand ils sont Chrétiens comme lui, & dès-lors quel rapport entre lui & le Soldat de *Turenne* ?

L'Orateur passe à la seconde sous-division ; savoir, que Dieu punit les lâches dans l'autre vie plus séverement que ne le font les hommes dans cette vie. Cette proposition n'a pas besoin de preuves ; cependant elle est traitée d'une manière qui pourroit faire quelque peine. Voici comme M. *de Noé* entre en matière.

» Ayant à comparer la justice de » Dieu avec celle des hommes, les » peines dont ceux-ci punissent la lâ» cheté dans cette vie, avec celles » qui lui sont réservées dans l'autre, » je vais m'expliquer, sans précaution » & sans ménagement, sur le crime » & le supplice des lâches. » L'Orateur annonce qu'il va parler sans *ménagement*; il est le maître, il est permis quelquefois de n'en point avoir; c'est une marque de courage : mais le sage peut-il jamais parler *sans précaution*? Ne seroit-ce pas parler sans prudence? Ne seroit ce pas s'exposer à dire bien des choses qu'on voudroit » n'avoir point dites? » Je parle de» vant des braves, qui ne souffrent » que des braves parmi eux, & qui, » partageant l'indignation des peuples » contre des Soldats indignes de ce » nom, renchériroient sur la sévérité » des hommes, & souscriroient sans » répugnance comme sans crainte, à » toute la rigueur des jugemens de » Dieu. » Il est évident que ceci n'est qu'un tour oratoire, lequel, réduit à sa juste valeur, signifie simplement,

que les Dragons du Régiment du Roi ſont diſtingués entre les troupes les plus braves, par une intrépidité que la vue d'aucun danger ne pourroit ébranler. C'eſt dans ce ſens que nous l'entendons, & nous croirions faire injure à M. *de Noé*, ſi nous lui ſoupçonnions une autre intention. Mais comme il y a des lecteurs de toute eſpèce, & que ſon Diſcours pourroit tomber entre les mains de gens, qui prenant ſes expreſſions trop au pied de la lettre, en tireroient des conſéquences dangereuſes, qu'il nous ſoit permis de leur prouver, en paſſant, qu'il y auroit de la malignité de leur part à prendre ce paſſage, ſans y mettre la reſtriction naturelle qui ſe préſente d'elle-même, & que la juſtice réclame auſſi bien que la vérité.

En effet, de quoi s'agit-il ici ? De la *rigueur*, & de *toute la rigueur* des jugemens de Dieu, c'eſt-à-dire de cette éternité épouvantable, de ces ſupplices dont la violence, ainſi que la durée, déſeſpère quelquefois l'impie ; & attere le juſte même. Seroit-ce un compliment à faire à des Soldats,

que de leur dire férieusement qu'ils consentent à attirer sur eux cette colère si terrible du Dieu vivant, & à en ressentir tous les effets, s'ils viennent à oublier leur devoir ? Cette idée ne peut venir à personne. Nous savons tous que, quoique nous devions adorer la justice suprême, il ne nous est permis en aucun cas de desirer, ni même de consentir d'avance, si l'on peut parler ainsi, qu'elle devienne inexorable à notre égard ; nous savons que, quelque soit notre résolution d'exécuter la loi, nous ne devons pas nous fermer à nous-mêmes l'espérance du pardon, si nous venions à la violer ; qu'un pacte de cette nature, par lequel un foible mortel répondroit de lui-même, sous une condition si funeste, seroit attentatoire à la bonté de celui auprès duquel nulle faute n'est irrémissible, quand elle est suivie du repentir ; & qu'enfin une *souscription* à cet égard, faite sans crainte & sans répugnance, bien loin d'être le comble de l'héroïsme, ne seroit que le comble de l'impiété & du délire.

Voilà ce que nous dirions pour empêcher qu'on n'abusât du texte de M. *de Noé*, & qu'on ne s'obstinât à prendre une hyperbole de rhétorique pour une définition de théologie. Donc il n'y a rien de sérieux dans le passage cité plus haut; donc on n'en sauroit rien conclure ni contre la Religion, ni contre son Ministre.

En expliquant ainsi cette exagération, comme on doit le faire, nous conviendrons avec M. *de Noé*, que la crainte des châtimens de Dieu retiendra le lâche, aussi bien que tous les autres prévaricateurs, beaucoup mieux que les peines employées par les hommes. Mais bientôt il s'expose à un autre embarras, pour s'être un peu trop livré à l'hyperbole, & n'avoir pas assez craint l'extrême sévérité de certains lecteurs. Il suppose un Soldat qui se sent coupable, & qui est tenté de fuir du combat, afin d'avoir le temps de faire pénitence. Pour rassurer ce pécheur effrayé, M. *de Noé* prétend démontrer que les Soldats Chrétiens qui meurent sur le champ de bataille, sont autant de

Martyrs. Il veut qu'ils ſoient juſtifiés par une pénitence de ſang ; il cite pluſieurs paſſages de S. Cyprien, dans leſquels cet éloquent Evêque dit, en parlant des Martyrs de la Foi, que leur combat eſt *grand & glorieux ;* que *Dieu les conſidere, ainſi que les Anges, & Jeſus-Chriſt ;* que *c'eſt pour eux un grand honneur & une grande félicité, d'avoir Dieu pour témoin, & J. C. pour Juge & pour rémunérateur.* M. *de Noé* applique tout cela aux Soldats Chrétiens, & veut que Dieu les voie avec complaiſance ſe diſtinguer dans la mêlée.

Seneque avoit dit qu'un ſpectacle digne de Dieu, c'eſt un homme de bien aux priſes avec la fortune. En voici un d'une autre eſpèce ; ce ſont deux Armées de Chrétiens qui s'entrégorgent ſous les yeux de Dieu, qui les ſoutient *tous*, & qui leur accorde ſon ſecours *à tous*, puiſqu'ils ſont tous Martyrs, & qu'on ne ſauroit être Martyr ſans une grace particulière de Dieu.

Nous admettons encore ici avec plaiſir toutes les modifications que la

matière exige, & qu'un lecteur équitable suppléra sans peine, puisque M. *de Noé* les indique lui-même dans un autre endroit ; car voici comme il s'exprime, page 27 : *Il ne faut pas un effort de raison pour reconnoître qu'il y a des guerres injustes, & que tout acte de violence qui n'est pas nécessaire, est un attentat criminel.* Cet aveu est important, & il doit dissiper tous les nuages, en faisant voir que l'Orateur n'a pas voulu être entendu à la rigueur : car comment les Ministres de ces *guerres injustes*, comment ceux qui commettent ces *attentats criminels* pourroient-ils prétendre à la couronne du martyre ? La Religion Chrétienne n'auroit donc servi qu'à rendre nos guerres plus meurtrières ; en effet quel acharnement doit régner dans une bataille, quels flots de sang doivent couler, si de part & d'autre les combattans sont fortement persuadés que la mort leur ouvre les portes du Ciel ? Et pourquoi ne le seroient-ils pas ? Manquera-t-on d'Orateurs qui donnent à leurs troupes ces puissans encouragemens ? De tous

côtés l'on entendra des Prédicateurs crier comme ce fier *Caled* au siège de Bostra, *frappez*, *frappez*, *paradis*, *paradis* (*)! Je sais que le motif de la Religion peut être employé avec succès lorsqu'on a affaire à un ennemi qui veut détruire nos *Temples* & nos *Autels*; mais encore faut-il de la réserve & de la *précaution* en traitant cette matière. Qu'il me soit permis de citer ici un passage d'un Historien moderne, autant estimé à cause de son zèle pour la Religion, qu'à cause de ses rares talens. » *Phocas* se défioit » du courage de ses troupes, & ne » trouvoit en lui-même aucune ressource pour animer leur valeur : il » s'avisa d'un expédient qui ne pouvoit tomber que dans l'esprit d'un » Soldat ignorant. Comme si en usurpant le sceptre, il se fut emparé des » clefs du Ciel, il voulut faire mettre » au nombre des *Saints Martyrs* ceux » qui périroient à la guerre. Il savoit » que l'espérance de cette couronne

[*] Histoire du bas Empire, tome 13, page 363.

» avoit

» avoit rendu des femmes & des en-
» fans plus forts que leurs bourreaux :
» mais l'opposition du Patriarche de
» Constantinople & des autres Evê-
» ques, l'obligea enfin à se désister
» de ce projet extravagant. » Tout ce que je veux conclure de-là, c'est qu'il y a assez de moyens, même tirés de la Religion, d'exciter nos Soldats, sans faire de nos guerres autant de *Croisades* (*).

Le troisième point de la sous-division roule sur les récompenses, qui sont certainement infiniment plus grandes de la part de Dieu, que de la part des hommes. L'Orateur fait avec raison l'éloge du Soldat Chrétien, qui ne murmure jamais de ce que ses services sont quelquefois oubliés. » Il attendra, sous le drapeau,
» que son temps soit expiré, ou que
» l'Etat n'ait plus besoin de ses ser-
» vices, & ne voudra pas le punir de
» la méprise du Souverain, ou de la
» faute de ses Ministres. » Nous ap-

[*] Histoire du bas Empire, tome 12, page 128.

prouvons beaucoup cette pensée, mais nous ne dirons pas la même chose de la suivante.

» O! si pour récompense de ses » longs & pénibles travaux, de son » sang & de ses sueurs, qui tant de » fois ont coulé pour la patrie, Dieu » vouloit l'appeller à lui du milieu des » combats: si pour lui épargner les » dégoûts & l'inutilité des derniers » ans, il daignoit lui accorder une » mort prompte & glorieuse; si comme » *Turenne*, comme *Bayard*, il pou» voit mourir les armes à la main, » ou, comme le plus vaillant des » *Machabées*, voir en tombant fuir » l'ennemi, & laisser à la postérité un » grand exemple..... des vœux aussi » purs méritent d'être exaucés; la » prière du Héros a été entendue, & » son offrande est acceptée. »

Nous voudrions être moins souvent en opposition avec M. *de Noé*, & ce n'est que malgré nous que nous citons tant de passages pour les attaquer. La récompense qu'il propose à nos Guerriers est-elle bien dans l'esprit du Christianisme? Quoi, demander la mort pour *s'épargner les dégoûts & l'inuti-*

lité des derniers ans, c'est un *vœu pur* qui mérite d'être exaucé? Mais si un Guerrier peut faire une pareille prière, pourquoi tous les autres Citoyens ne la feroient-ils pas? Pourquoi seroient-ils obligés d'avoir plus de courage pour supporter les *dégoûts* de la vieillesse? Et s'il se trouve des *dégoûts* dans d'autres âges de la vie, on pourra donc aussi demander la mort pour se les épargner? Et le Ciel sera obligé d'exaucer des *vœux aussi purs*? D'un autre côté, est-il vrai qu'un vieillard soit un personnage *inutile*? Y a-t-il au contraire rien de plus utile à la société que la vue d'un Guerrier avancé en âge? Ne rappelle-t-elle pas ses services? N'excite-t-elle pas la jeunesse à en rendre de pareils? N'est-ce rien pour lui-même de jouir de sa gloire, de se voir l'objet de l'admiration & de la reconnoissance de ses concitoyens? La vue d'un homme de bien n'est jamais inutile, dit *Senèque*, j'ajoute surtout celle d'un homme de bien à la fin d'une carrière parcourue avec honneur. Je crois que le sage mettra un prix à une pareille vieillesse, dans la-

quelle son exemple aura tant d'autorité, & qu'il fera bien de s'en rapporter à la Providence sur la durée de son séjour ici-bas. Au fond, M. *de Noé* seroit fort embarrassé de nous montrer la procuration en vertu de laquelle il stipule ici pour les Militaires. Il cite *Turenne* & *Bayard*; mais la gloire du premier de ces Héros eût-elle souffert quelqu'atteinte, s'il avoit employé un peu plus de *précaution* en allant reconnoître l'ennemi, & si monté sur un grand cheval blanc, il n'eût point offert à un Canonier Allemand un but trop facile à remarquer? *Bayard* est admirable à sa mort: l'eût-il moins été en servant l'Etat plus long-temps, & en continuant de s'illustrer par des prodiges de valeur? Finissons; si je savois qu'un Guerrier demandât la mort, pour *s'épargner les dégoûts* de la vieillesse, je ne croirois pas lui avoir plus d'obligation que n'en eurent les Romains à ce Philosophe, qui se laissa mourir pour se délivrer de la goutte.

Quelque critique que nous ayons faite du morceau précédent, nous

convenons qu'il amène une tirade admirable, pleine de feu & d'éloquence.

L'Auteur conclut la première Partie par une espèce de preuve de fait, en prenant ses Auditeurs à témoins, de la manière noble & assurée dont se comportent les Guerriers qui ont de la piété; donc la Religion augmente le courage : elle fait plus, elle épure la valeur par son esprit & par ses maximes; sujet de la seconde Partie.

La Religion produit cet heureux effet, premièrement, dans le Monarque dont elle arrête l'ambition, & qu'elle détourne d'une guerre injuste; secondement, dans le Général & les Soldats, dont elle réprime la violence, soit dans une guerre même légitime, soit dans la paix. Le premier membre de cette division a le défaut, ce semble, d'être inutile; le Prince n'est pas présent, à quoi sert de lui donner des règles? C'est aux Officiers & aux Soldats que l'on parle; que leur importe les devoirs de ceux qui ne sont ni Soldats ni Officiers? A l'égard des subalternes, M. *de Noé* montre comment la Religion les em-

pêche d'exercer aucune violence contre les ennemis, les alliés, les concitoyens, & comment encore elle les sauve de la mollesse qui perd le Guerrier, & de l'ignorance qui le dégrade.

On ne doit exercer sur l'ennemi que les violences absolument nécessaires, & même il y a des objets privilégiés que la plus grande fureur doit respecter. Ce morceau là est bien fait, le raisonnement est aussi juste que l'expression est pure. Nous avons contemplé avec une vraie satisfaction » le spectacle touchant d'un Guerrier » tempérant par sa douceur la rigueur » d'un ordre nécessaire, suspendant la » fureur du combat, pour accueillir » un ennemi qui rend les armes, le » relevant quand il est abattu, étan» chant son sang, & fermant ses bles» sures, épargnant les édifices publics, » les monumens des arts, l'humble » toît du Laboureur & ses travaux; » tous ces objets qui n'étant pas cou» pables de la guerre, ne doivent pas » en être les victimes. » Nous avons dit aussitôt : voilà nos François, on ne sauroit les peindre d'une manière

plus honorable, mais en même temps plus vraie. Ne sont-ce pas ces Guerriers aimables qui traitent les ennemis vaincus avec tant d'humanité & de politesse, qui les consolent par les bons traitemens, qui vont jusqu'à leur offrir leur bourse, & qui les forcent d'y puiser à discrétion? Demandez au Lord *Cornwallis* ce qu'il en pense; lisez ses lettres à ce sujet, lettres qui lui font plus d'honneur que la belle résistance qu'il a faite, & qui en même temps sont pour nos Officiers l'éloge le plus flatteur, & dont ils sont le plus jaloux.

Le morceau de *Scipion* nous a enchantés. Avec quelle franchise on rend justice à ce Héros! Avec quelle raison on met encore au-dessus de lui » ce Chrétien obscur, ce Soldat perdu » dans les derniers rangs de sa légion, » qui n'a rien à espérer ni à redouter » de la part des hommes, qui ne sera » ni puni de son crime, ni loué de sa » vertu, & qui ne se montrera ni » moins pur ni moins retenu dans le » tumulte & le désordre qui favorise» roient sa licence, dans le silence &

» les ténèbres qui cacheront sa rete-
» nue, que si l'Univers avoit les yeux
» fixés sur lui pour applaudir à sa ré-
» serve, & que la renommée se tînt
» prête à la publier !

A l'égard des alliés, le Soldat Chrétien sera affable & bienfaisant. » C'est
» peu pour lui de ne pas causer de
» crainte, il veut inspirer de la con-
» fiance par sa modération, & de la
» bienveillance par ses services : aussi
» les cœurs ne se resserrent pas à son
» approche, les peuples ne désertent
» point les lieux de son passage, ne
» redoutent pas son séjour, & ne s'af-
» fligent que de son départ. » Je félicite sincèrement ma Nation de ce que M. *de Noé* ne sauroit peindre des Guerriers vertueux, sans qu'aussitôt on ne reconnoisse nos François. Alliés de la France, vous voyez notre valeur quand il faut vous aider à reprendre votre ancien domaine ; vous voyez notre fidélité à vous en laisser la libre possession. Qu'on dise de nous, *sic vos non vobis*, nous nous en tiendrons honorés, ou plutôt nous croirons avoir conquis pour nous tout ce

que nous vous aurons fait rendre.

De retour dans sa patrie, le Soldat Chrétien est un exemple de douceur; mais que fera-t-il si on l'outrage, si on l'attaque ? A cela, M. *de Noé* répond, qu'il n'y a qu'à faire rentrer la charité dans le monde, & qu'il n'y aura plus de haines, plus d'offenses, plus de vengeances. On voit bien que c'est là éloigner la difficulté; car on demandera encore: mais en attendant cette heureuse révolution, qu'on doit plutôt souhaiter qu'espérer, que fera notre Guerrier, si on le provoque ? Cela est embarrassant; l'Orateur insinue qu'on respectera cet homme de bien, que si quelqu'un l'offensoit, l'indignation publique prendra soin de sa vengeance. Tout cela n'est point répondre catégoriquement: on pressera toujours, que fera l'offensé en pareil cas ? M. *de Noé* poussé dans son dernier retranchement, croit se tirer, en disant: *Quant à lui, sa vertu & son courage lui ont acquis le droit de pardonner.* Fort bien; mais un autre Soldat qui n'auroit montré ni vertu ni courage, *n'auroit* par conséquent

acquis aucun droit de pardonner, par conséquent, ne pourroit & ne devroit pas *pardonner*, par conséquentt devroit se battre en duel. Nous craignons que toutes ces conséquences ne soient trop bien enchaînées ; & dans une matière si importante, il semble qu'un Ministre de J. C. ne doit point avoir de *ménagement* pour le monde.

Il faut présentement préserver le Héros de la mollesse & de l'ignorance. Une discipline sévère avoit formé ces athlètes si célèbres dans l'antiquité, ces Soldats d'Athènes & de Rome, dont la vigueur nous étonne encore plus que le courage. Nous avons perdu, il est vrai, l'art & le régime qui ont produit ces prodiges ; mais, dit M. *de Noé*, » au défaut des exercices » du champ de Mars, des loix du » Cirque & du Gymnase, il nous reste » un code sacré qui les supplée & les » remplace. Suivez ces loix, Guer» riers magnanimes, & vous n'aurez » plus à regretter les maîtres & les » leçons qui avoient formé ces invin» cibles Soldats & ces fameux athlètes».

Nous ne nions pas assurément que la morale évangélique, en condamnant la mollesse, ne serve par contre-coup à maintenir la vigueur dans une Armée ; mais n'est-ce pas un langage un peu trop profane de dire que le *code sacré* remplace les *loix du Cirque & du Gymnase*; & quand un Orateur exhorte ses auditeurs à être *bons Chrétiens*, parce qu'ils en seront *meilleurs Soldats*, prend-il bien le tour qu'il falloit prendre, & fait-il jouer à la Religion le rôle qui lui convient ?

M. *de Noé* dit que les lèvres du Prêtre ne sont point dépositaires de la science des combats ; cependant il parle sur cette matière avec une intelligence & une noblesse que nous ne nous ressouvenons point d'avoir vu dans aucun Orateur sacré. La page 38 présente la définition & en même temps l'éloge d'un Corps de Dragons, infiniment supérieur à la définition que *Flechier* a voulu faire d'une Armée : dans ce Discours si bien écrit, c'est le morceau auquel nous donnerions la préférence ; car on ne doit point faire

attention à la petite tache qui se trouve à la dernière ligne.

Après avoir rempli toutes ses subdivisions, l'Orateur, ce semble, n'a plus qu'à conclure. Cependant M. *de Noé*, plein de la lecture de *Demosthenes*, propose un projet, dont cette lecture lui a sans doute donné l'idée. A l'instar des Invalides & de l'Ecole Militaire, il voudroit un troisième monument rival des deux autres. Ce monument fait pour honorer d'illustres morts, devroit, selon lui, être *simple comme leurs mœurs, solide comme leur gloire*. Ce seroit une colonne élevée sur des débris d'armes, de forteresses, de vaisseaux, laquelle présenteroit à la postérité le nom & les actions des plus braves : au pied de la colonne seroit dressé un Autel pour célébrer le saint Sacrifice, auquel les Grands & le peuple seroient invités. M. *de Noé* règle d'avance le rang & la place de ceux qui assisteroient à cette cérémonie : il va plus loin, il pense au Discours qu'il conviendroit d'y prononcer ; il marque les qualités des Orateurs : & dans la crainte qu'ils ne

ſoient un jour embarraſſés pour remplir cette glorieuſe fonction, il leur indique les ſources où ils pourront puiſer, & leur préſente un petit cannevas, qu'ils n'auront plus qu'à remplir.

Qu'il nous ſoit permis de faire quelques réflexions ſur ce monument, tandis qu'il n'eſt encore qu'en projet. Imaginons que cela eſt expoſé au Salon : 1°. des débris d'armes, de fortereſſes, de vaiſſeaux, ſont mal choiſis pour ſervir de fondemens. Quel Artiſte eſpéreroit d'élever deſſus quelque choſe de ſolide ? 2°. Une colonne ſeule n'apprendroit pas grand choſe à la poſtérité : il ne faudroit qu'une guerre de quelques années comme celle-ci, pour la couvrir du haut en bas. 3°. La colonne ſeroit-elle en plein air avec l'Autel ? Cela ſeroit contre le coſtume chrétien : ſeroit elle dans un Temple ? Mais quel Temple renfermeroit commodément la colonne Trajane ou Antonine ? Ce ne ſeroit plus d'ailleurs un monument ſi ſimple. 4°. Une petite République comme celle d'Athènes pouvoit raſſembler aiſément

lès mères, les veuves, les enfans qui avoient fait quelque perte dans une bataille; mais pour un Royaume comme la France, cela est-il praticable? 5°. On veut un Orateur *éloquent*, à la bonne heure, *homme de bien*, & *capable de sentir nos pertes*: M. *de Noé* n'a pas pris garde qu'on pouvoit spécifier cette condition à Athènes, parce qu'il y avoit différens partis dans la République; que l'un des deux étoit toujours soupçonné de s'entendre avec les ennemis de l'Etat, & qu'ainsi il falloit prendre garde à bien choisir un digne Interprête de la Nation. Mais en France il n'est plus question de tout cela; tous les Citoyens ne sont pas capables d'exprimer également nos regrets, mais tous sentent également nos pertes; à cet égard on peut prendre au hasard, & les yeux fermés. 6°. Enfin, deux ou trois passages que l'on cite, ont quelque chose de trop borné, & ne paroissent pas devoir être d'une grande ressource pour composer une harangue en règle. Convenons que le projet de M. *de Noé* a besoin de réforme, & qu'il est un peu hors d'œuvre en cette occasion.

L'Orateur termine son Discours par des prières très-chrétiennes & très-éloquentes. Peut être y en a-t-il une qui n'est pas assez politique. Il demande au Ciel, en parlant des Etats-Unis d'Amérique, ou que les enfans se reconciliant avec leur Mère, ou que la Mère abandonnant ses droits sur ses enfans, nous ne ressentions plus le contre-coup de leurs querelles. Il est évident que la première partie de cette disjonctive suppose que les Américains rentreroient dans leur premier état : maintenant la chose est-elle possible, & même devons-nous souhaiter qu'elle arrive ?

Si le Discours de M. *de Noé* n'eût été qu'une production ordinaire, nous ne l'aurions pas jugé digne d'un examen si long & si sévère : mais il est si bien écrit, que nous sommes excusables d'avoir voulu que la justesse des pensées répondît parfaitement & partout à l'élégance des expressions. Par exemple, page 39, il propose pour modèle la valeur, *qui ne veut combattre que pour se défendre.* Mais n'y a-t-il donc point de guerre offensive

qui soit juste, & alors la valeur de nos Héros doit-elle rester oisive ?

En général, nous ne saurions approuver qu'il ait proposé comme des motifs d'espérer le secours du Ciel, ce qui ne sauroit par soi-même & à la rigueur y donner aucun droit. Vous êtes un bon Chrétien, vous obéissez à vôtre Prince, vous combattez pour votre patrie ; tout cela est bien, je loue votre piété & votre fidélité : cependant, à cause de cela, je ne puis vous promettre relativement à la victoire, une grace particulière de Dieu. Un Soldat vertueux n'est pas plus sûr de vaincre, qu'un plaideur vertueux n'est sûr de gagner son procès ; ils peuvent avoir l'un & l'autre des adversaires également vertueux : tout dépend de la justice de la guerre ou du procès ; la justice seule a droit d'espérer. Ouvrez les Historiens, vous verrez qu'on insistoit toujours sur la justice en parlant aux Soldats ; ce n'étoit qu'elle qui pouvoit attendre la faveur des Dieux. Mais, dira-t-on, M. *de Noé* ne devoit pas discuter en politique les raisons de la guerre pré-

ſente, je le veux; mais il pouvoit en démontrer la juſtice, pour ainſi dire, indirectement; il pouvoit argumenter du caractère connu du Prince ſous lequel nous avons le bonheur de vivre; faire remarquer combien il eſt éloigné de toute avidité, de toute ambition; que ſa conduite à l'égard de ſes ſujets répond de la droiture de ſes intentions par rapport à l'ennemi; qu'il ne demande rien pour lui-même; qu'il ne combat que pour la liberté commune, &. pour maintenir les Nations dans l'exercice & la jouiſſance des droits qu'elles tiennent de la nature. Au reſte, cela ne devoit tenir que peu de place dans le Diſcours, qui, d'ailleurs, devoit être rempli, comme il l'a été en grande partie, de leçons analogues à la profeſſion de ceux qui les reçoivent, & au miniſtère de celui qui les donne.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIII.

Le Rendez-vous du Mari, ou le Mari à la mode, Comédie en un acte & en vers; par M. de Murville, *représentée pour la première fois par les Comédiens François, le premier Décembre 1781. A Paris, chez la* veuve Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques; prix,* 1 liv. 4 s.

M. *de Chamfore*, Monsieur, dont nous avons deux jolies pièces restées au Théâtre, *la jeune Indienne & le Marchand de Smirne*, a essayé aussi ses talens dans le genre du conte: ces bagatelles ingénieuses sont connues dans les sociétés, l'*Almanach des Muses* en a même recueilli quelques-unes, entre autres, celle qui a pour titre: *le Rendez-vous inutile. Damis* a épousé une jeune personne que l'on nomme *Eglé;* ils éprouvent tous deux le sort assez commun à la plupart des mariages: le

dégoût mutuel, l'ennui ont ſuivi bientôt l'amour; l'étourderie d'un domeſtique, eſt la cauſe d'un événement aſſez ſingulier: Une Comteſſe écrivoit à *Damis* dans un ſtyle non équivoque, c'étoit l'expreſſion d'une Maîtreſſe décidée; le billet, par la mépriſe du laquais, tombe dans les mains d'*Eglé*, elle eſt piquée au vif de cette intrigue; ſa vanité, bien plus que ſa tendreſſe, vient lui ſuggérer un projet, dont elle s'étonne elle-même: elle veut plaire à ſon mari, pour l'unique plaiſir, cependant, de déſoler ſa rivale & d'en triompher. Le ſoir même elle s'attache à exécuter ce plan de vengeance; jamais elle n'eût plus d'eſprit, de graces, d'attraits, ſa ſociété en eſt enchantée, ſon mari lui-même ſe reſſent du charme; les convives ont diſparu, l'époux oſe reſter ſeul avec ſa femme; il fait plus: il lui apprend le prodige qui vient de s'opérer, que ſon amour pour elle s'eſt tout-à-coup ranimé, que le mari le plus familiariſé avec ſon bonheur, eſt devenu un amant impatient de voir couronner ſes deſirs. *Eglé*, en ſouriant, préſente la lettre de

la Comtesse, & invite *Damis* à lui donner une réponse : mon *Eglé*, dit le mari passionné, *a tout surpris, la lettre, & la réponse.*

Voilà, Monsieur, le cannevas sur lequel M. *de Murville* a imaginé d'arranger une action dramatique ; il a oublié que tel sujet qui nous fait plaisir dans un conte, ne sauroit se plier à la forme d'une pièce de théâtre. Quoi qu'il en soit, nous allons suivre pas à pas l'Auteur de la petite Comédie ; d'après l'esquisse de l'original que nous venons de mettre sous les yeux, il sera aisé de juger si la copie peut lui être comparée.

Scène première. *Le théâtre représente un salon garni de meubles, & très-paré : au fond sont trois portes ouvertes, qui laissent appercevoir un autre salon orné pour un bal.* Les Interlocuteurs sont, la *Comtesse* & le *Comte* ; la femme se plaint du refroidissement de l'époux ; elle a conservé cette tendresse qui l'animoit dans les premiers jours de son mariage, & le Comte, bien différent, ne lui témoigne que ces égards qui ne payent point l'amour. C'est un de ces

hommes à la mode, qui sacrifient aux airs, qui ne sont remplis que de ces frivolités, l'unique affaire des gens du monde; il s'intéresse à une Actrice, [*Rosalie*] qui doit débuter incessamment, il desireroit même que sa femme voulût bien être de moitié avec lui, pour contribuer à former cette Comédienne. La Comtesse, on doit bien s'y attendre, est offensée de la proposition, elle fait éclater son humeur.

LE COMTE.

Calmez votre couroux; comme je m'apperçois
Qu'elle a, quand elle parle, un peu de votre voix,
Je voudrois par mes soins la rendre aussi touchante;
Vous savez que la vôtre & m'émeut & m'enchante,
Qu'elle parle à mon cœur, que ses sons ravissans,
En charmant mon oreille, énivrent tous mes sens;
Vous me pardonnerez de vouloir au théâtre,

Les reproduire encor ces sons que j'idolâtre.

LA COMTESSE.

Vous flattez pour tromper.

LE COMTE.

Vous êtes une enfant;
Ne vous affligez plus, mon cœur vous le défend;
Puisque vous le voulez, nous souperons ensemble,
Votre cercle bientôt en ce lieu se rassemble;
Vous donnez bal ce soir, j'inviterai Melcour,
Je veux qu'assidûment il vous fasse sa cour...

Le Comte ajoute : « je n'aimerai jamais que ceux que vous aimez ». La Comtesse lui répond, « aimez donc *Araminte* », *Le Mari*;

Oui, pour vous, (*à part*) sur mon âme,
Je le donne au plus fin à mieux tromper sa femme.

La Comtesse sort en même temps que

Melcour, *entre par une autre porte, & tous deux se regardent, & se saluent sans se regarder.* Melcour reste seul avec le *Comte;* vous aurez une idée du caractère de ce *Melcour*, s'il en a un, par ce peu de vers :

Des occupations l'enchaînement bizarre,
Le jeu, les rendez-vous que l'on ne peut prévoir,
M'ont privé huit grands jours du plaisir de te voir.
Pouvois-je deviner *Mardi*, que Célimène
Seroit pour un amant brouillée avec Dorimène,
Et que dès le matin, pour les raccommoder,
L'un & l'autre à la fois me feroient demander.
Mercredi, qu'un Jockey viendroit, malgré la guerre,
Me vendre pour la course un cheval d'Angleterre.
Et *Lundi*, qu'aux François, craignant quelque revers,
Un Auteur me *prieroit de protéger ses vers.*

Ces *Mardi*, *Mercredi*, *Lundi*, sont

une énumération sans goût, qui rappelle cette chanson du peuple : « *nous* » *nous marirons Dimanche* ». Il est bien singulier au reste, que des Ecrivains qui s'annoncent pour Hommes de lettres, qui, du moins, ont des prétentions à ce titre, que si peu d'aspirants sont dignes de porter, il est bien singulier, dis-je, qu'ils aient la manie d'apprêter à rire à leurs propres dépens. Quels Gens de Lettres M. *de Murville* a-t-il donc fréquentés, qui *prient qu'on protége leurs vers ?* il faut croire qu'il appelle des Auteurs, ces petits barbouilleurs de papier, qui n'ont d'autre mérite que de coudre ensemble quelques méchantes lignes rimées qu'ils prennent pour des vers, & qui ne sont que des larcins maussades & mal-adroits, agenceurs d'hémistiches, sans idées, sans décence, sans noblesse d'âme, toujours prêts à prostituer la *dignité de l'homme* dans leur conduite, comme dans leurs misérables productions. Mais ces méprisables *ouvriers en esprit*, sont de ces insectes qui, comme le dit très-bien *Pope*, n'ont point de nom. Revenons à la pièce

pièce de M. *de Murville*. On apporte au *Comte* un billet de cette *Rosalie*, dont la *Fleur* (son domestique) fait ainsi le portrait.

Ses yeux sont à la fois & si fiers & si doux,
Sa démarche est si noble, & sa taille si fine !
Elle orne avec tant d'art sa friponne de mine ;
Parle avec tant d'esprit, qu'en vérité, la Fleur,
S'il n'étoit son valet, seroit son serviteur.

Depuis quand un valet s'exprime-t-il de la sorte, & s'avise-t-il de louer sa Maîtresse, & de dire qu'il en seroit l'amant s'il n'étoit son domestique ? Les convenances ne sont-elles pas blessées ? Sont-ce là la vérité, l'usage ?

Le Comte fait lire ce billet à *Melcour*, qui prie son ami de *lui prêter cette lettre*. Voilà encor une demande bien singulière, bien peu naturelle. Il prétend que ce billet lui fournira le moyen de toucher une belle dont il est épris ; & qui aime *avec nonchalance* ; le Comte a donc l'imprudence de céder cet écrit à *Melcour*. C'est ce qui forme le nœud

de la pièce : l'honnête *Melcour* est amoureux de la femme de son ami.

Quoi donc, de son côté, Monsieur seroit volage!
Et voudroit, moi vivant, que Madame fût sage!
Ah! parbleu nous verrons : ce soir, sous son couvert,
Plaçons adroitement ce billet entr'ouvert;
Je puis, ne soupant pas, rester dans cette salle
Pour lire en liberté cette lettre *fatale*.

[*fatale*, est pour la rime.]

Madame, après souper, prétextant quelque soin,
Pourra se rendre ici, se croyant sans témoin,
Elle révélera les secrets de son âme,
Elle est sage, il est vrai, mais pourtant elle est femme, &c.

Qui a pu assurer *Melcour* que la Comtesse se croyant seule, *révéleroit tout haut les secrets de son âme?* Comme

ce moyen eſt peu vraiſemblable, & qu'il ſent l'art groſſier & non adroit ! M. *de Murville* ne doit pas ignorer que l'art n'eſt rien dans un Drame, qu'autant qu'il ſait prendre l'air ſimple de la nature. Cette Comteſſe arrive ; on ne pourroit guere dire pour quelle raiſon. M. *de Murville*, qui a la mémoire très-heureuſe, n'a pas manqué d'enrichir ſa petite pièce de ce trait ſi connu :

Si vous ne faites plus la guerre aux infidèles,
Ne le devenez pas du moins.

Ce *Melcour* voudroit être le confident de la Dame ; il ſaiſit un air de triſteſſe ; cependant il ne peut arracher le ſecret de la Comteſſe ; elle le charge ſeulement de l'aider dans les apprêts d'une fête qu'elle deſtine à ſon mari. Il ſort. Une *Araminte*, tombée des nues, vient voir la Comteſſe, qui verſe ſes chagrins dans ſon ſein ; elle ne lui diſſimule point qu'elle eſt jalouſe, que cette *Roſalie* eſt l'objet de ſes peines ; ſon amie lui reproche d'a-

voir peut-être négligé les moyens de plaire à son époux, & d'entretenir son amour. Elle l'engage à ne pas manifester sa douleur. Les conseils qu'elle lui donne, sont exprimés en vers assez heureux, car nous nous piquerons toujours de la plus exacte impartialité.

Chez vous on va se rassembler;
Empêchez, s'il se peut, vos larmes de couler,
Contraignez-vous : le monde, insensible & frivole,
Rit des douleurs d'autrui, mais jamais ne console;
Et que sait-on ? vos yeux, s'ils étoient plus sereins,
S'ils ne paroissoient pas ternis par les chagrins,
Brillants d'un feu plus vif, *vengeur de votre injure*,
Pourroient à vos genoux ramener le parjure,
S'il est vrai qu'il le soit, servez-vous du pouvoir

Que vous donnent l'amour *ensemble* & le devoir,
Que l'éclat des talens vous rende encor plus belle,
Vous reprendrez vos droits, & bientôt l'infidele
Va rougir, en jurant de toujours vous aimer,
D'avoir pu pour un autre un moment s'enflâmer.

Le Comte reparoît avec *Melcour*; il s'agit d'un souper brillant, où plusieurs convives sont invités; ils entrent, on va au-devant d'eux : ces nouveaux personnages sont une certaine *Cidalis*, un *Président*, un *Commandeur*, *Trasimon*, M. *Pensif*, Poëte. Voulez-vous savoir ce qu'est ce bel-esprit? le Comte lui reproche de ne l'avoir pas vu depuis long-temps; *un obstacle*, répond M. *Pensif*,

M'a pendant quelque temps empêché de venir;
N'a-t-on pas son talent qu'il faut entretenir?

Des Journaux, dont on doit éviter la censure!
Tout cela met, Monsieur, l'esprit à la torture;
Et puis mon Opéra qu'on demande à la Cour,
Et qu'il faut aux Mimus repéter chaque jour.

Ce M. *Pensif*, demande, avec beaucoup de finesse, au Commandeur, s'*il y a des Poëtes à Malthe?* celui-ci répond aussi spirituellement :

Non, sans doute, à Paris ces Messieurs sont charmans;
Mais ils ne valent rien contre les Musulmans.

Puis il vous fait un long récit de ses exploits de mer. Cette scène d'ailleurs, est d'un vuide insoutenable; l'annonce du souper met fin à cet ennuyeux dialogue. Tout le monde sort donc pour aller souper, excepté *Melcour;* tandis qu'il reste seul sur la scène, revient la *Fleur*, le laquais de cette *Rosalie :* il vient chercher la réponse à la lettre

de sa Maîtresse. *Melcour* offre, à la place de son ami, de se charger de ce soin. Cette scène se passe en persiflage de part & d'autre, & ne mène à rien. La *Fleur* s'en va *comme il étoit venu*, c'est-à-dire que sa visite n'a produit aucun effet. *Melcour*, dans un monologue, exprime ses craintes; il appréhende que le Comte ne revienne à sa femme.

On ne voit aujourd'hui
Que de ces froids époux, bien blasés sur leurs femmes,
Qui, lorsque par hazard les amans de ces Dames,
Sur un de leurs amis ont fait impression,
En sont presque amoureux par émulation.
Mais j'entends quelque bruit; écoutons: oui, c'est elle.

Ici [dit l'Auteur] Melcour *se cache de manière, que la Comtesse qui entre un billet à la main, & en rêvant, ne peut pas le voir; pendant ce temps-là*, Melcour *étudie tous les mouvemens de la Comtesse*, &c. Elle se montre donc avec le billet à la main; elle se croit seule,

& conséquemment elle fait éclater tout haut la douleur ; elle ne doute plus du coup qui la menace ; l'infidélité de son mari est prouvée, elle est piquée de ce que *Melcour* l'a écoutée, & elle cherche à justifier le Comte, dont le perfide ami veut éclairer tous les torts.

Ah ! combien (*en observant la Comtesse*) nous
devons craindre la calomnie !
Ne m'avoit-on pas dit ce soir que Rosalie,
Venoit d'écrire au Comte un petit billet
doux,
Et qu'elle l'honoroit même d'un rendez-
vous ?

LA COMTESSE. (*s'appercevant que Melcour l'observe.*)

Un rendez-vous ! ah ! dieux ! le traître !...
il m'est fidèle.

Elle s'écrie ensuite : *ah ! je m'étois trahie ! Melcour* continue de jouer le rôle, de ce que les gens du monde appellent avec tant de graces un *roué ;* il s'étudie à profiter de la circonstance,

LA COMTESSE. (*avec une colère froide*)

Ecoutez-moi, Monsieur, je crois qu'il est possible
Qu'aux maux dont je me plains, votre cœur soit sensible,
Mais je dois m'étonner que, même en ces momens,
Vous vous abandonniez à d'autres sentimens;
Songez qu'à cet aveu je n'ai pas dû m'attendre,
Jusqu'au courroux, peut-être un autre eût pu descendre;
Un autre encor moins sage, iroit étourdiment
Intriguer un mari des progrès d'un amant;
Ces indiscrétions que vous avez prévues,
Produiroient trop d'éclat, & rempliroient vos vûes,
Si tant de renommée a pour vous tant d'attrait,

(*avec ironie*)

Je veux, pour vous punir, vous garder le secret,

MELCOUR, *à part.*

Je m'étois arrangé sur un peu de colère.

(*haut*)

Je vois que ce n'est pas le moment de vous plaire ;

L'amour-propre piqué le rend trop douloureux,

J'en saisirai, peut-être, un autre plus heureux.

(*à part, & du ton le plus sûr.*)

Je reviendrai.

C'est ici la scène sur laquelle est bâti, en quelque sorte, l'édifice du drame : c'est un mari amoureux de sa femme, qui est revenu tout-à-coup de ses égaremens. La Comtesse, enfin, après une infinité de protestations de la part du Comte, lui montre le billet qu'elle a entre les mains ; il reconnoît aisément qui peut lui avoir joué ce tour ; il proteste de nouveau à la Comtesse, qu'il lui sera fidèle, se jette à ses genoux ; & c'est dans cette situation, que les convives sortis de table, accom-

pagnés de *Melcour*, viennent surprendre les deux époux.

M. PENSIF. (*le Poëte*)

Je crois que sur ceci je puis broder un conte.

MELCOUR. (*malignement au Comte*)

A Rosalie, enfin, que veux-tu qu'on annonce ;

LE COMTE. (*montrant la Comtesse.*)

Madame a lu la lettre, elle aura la réponse.

Vous avez pu voir, Monsieur, que l'idée du Conte de M. *Chamfort*, est bien plus heureuse que celle de la copie. Le moyen que M. *de Murville* employe, en faisant céder par le Comte cette lettre à *Melcour*, est d'une invraisemblance choquante. Rien n'est préparé dans cette pièce, nulle action, c'est une langueur continuelle ; le style est assez élégant, mais on ne saisit aucun trait qui soit neuf ; l'expression est toujours vuide d'idées ; d'ail-

leurs, tout cela eſt calqué ſur une infinité d'ouvrages qui ſont reſtés à notre Théâtre. A chaque moment on ſe rappelle l'*Homme du jour* de *Boiſſi*, le *Préjugé à la mode*, les *fauſſes Infidélités*, le *Cercle*, &c. Ce *Melcour* eſt une répétition groſſière d'une foule de perſonnages que nous avons déjà vus ſur notre ſcène, juſqu'à la ſatiété. Ce n'eſt pas que M. *de Murville* manque d'eſprit, mais avant que d'écrire, il faut penſer, il faut imaginer quelque choſe qui plaiſe par l'attrait de la nouveauté ; il fait aſſez bien des vers, mais ſes vers reſſemblent à tous ceux que nous avons lus, & en vérité c'eſt un bien foible mérite que celui de verſificateur, quand on eſt dénué d'imagination, quand on ne ſait pas inventer la fable d'une pièce, arranger des ſcènes, nous montrer des caractères approfondis, en un mot, exiſter par ſoi-même, & non par les autres. Voilà un des abus de l'impreſſion, c'eſt d'avoir multiplié les copies, les Auteurs paraſites, les *faiſeurs de vers*, qui n'ont pas une ſeule idée qui leur ap-

partienne. Répétons à tous ces imitateurs serviles :

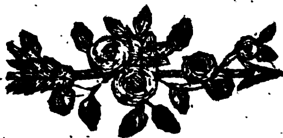
Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent,
Qu'Écrivain du commun, & *Poëte* vulgaire.

Cette pièce ne peut faire aucun honneur à M. *de Marville*, elle ne peut que nous prouver qu'il possède assez bien le méchanisme du vers, & la facilité de rendre

Ce qu'on pensa, mais il ne pense point.

C'étoient-là, sans doute, les versificateurs que *Malherbe* comparoit à des joueurs *de quilles*.

Je suis, &c.



AVIS.

ÉPREUVES DU SENTIMENT, *par* M. D'ARNAUD. *Tome premier. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins, & chez les principaux Libraires de France, & des Pays étrangers.*

On connoît l'empressement du Public pour les Œuvres de M. *d'Arnaud*. On sait qu'après le célèbre *Jean-Jacques Rousseau* (*), il est un de nos premiers Ecrivains pour la partie du sentiment; qualité qui seule assure aux productions de l'esprit ce mérite indépendant des temps, des lieux, de ce goût arbitraire assujetti souvent à la mode, & dont les règles sont si peu établies & si variables. Les *Epreuves*

(*) *Jean-Jacques Rousseau* disoit : « La » plupart des Gens de Lettres écrivent avec » leurs mains, ou avec leur tête, & M. » d'*Arnaud* écrit avec son cœur ».

du Sentiment, dans ce genre d'écrits où la morale se cache sous les agrémens de la fiction, sont peut-être la collection à la fois la plus intéressante & la plus utile. Le succès universel (*) dont elle jouit, a déterminé le Libraire qui vient de l'acquérir, à en préparer une édition *in*-12. peu dispendieuse, à la portée conséquemment de toutes les classes de lecteurs, & débarrassée de ce luxe typographique, ornement qu'on peut abandonner aux Ouvrages frivoles & éphémères, & qui retarde toujours la facilité du débit. Nous ne prétendons point apprécier M. *d'Arnaud* : nous ne parlons que d'après le jugement des Gens de

(*) M. d'*Arnaud* est traduit dans toutes les Langues. On sait que dans l'âge le plus tendre, il fit paroître *les Epoux malheureux*, ou *Histoire de M. & Madame de la B****; Ouvrage qui a eu un succès prodigieux : il est dans les mains de tout le monde. Un homme de génie, dans ce temps-là, sentit jusqu'où son Auteur pourroit porter son talent; & il prédit, en quelque sorte, ses succès dans le genre de la sensibilité. D'ailleurs, qui ne connoît la Tragédie *du Comte de Comminge* ?

Lettres, qui seuls ont droit de prononcer & de fixer les réputations littéraires. C'est ainsi que l'Ecrivain estimable à qui nous devons *la Bibliothèque d'un Homme de goût*, s'explique sur l'Auteur des *Epreuves du Sentiment* : Par le mot de *Roman*, dit-il, » on entend un amas confus & frivole » d'aventures licencieuses ou peu vrai» semblables, moins propres à éclai» rer l'esprit, qu'à corrompre le cœur. » Jamais collection ne mérita moins » ce titre, que le recueil de M. *d'Ar» naud*. Si ce genre, indifférent en » lui-même, peut être tourné à l'a» vantage des mœurs, qui peut se » flatter d'être plus utile & plus agréa» ble à ses Concitoyens, qu'un Homme » de Lettres, d'un mérite reconnu, » qui sait parer la vérité des graces » de la fiction, & rendre les hommes » meilleurs en amusant leurs loisirs, » en exerçant leur sensibilité ? Tel est » le caractère distinctif des produc» tions de M. *d'Arnaud*. Cet Ecrivain » estimable donne à ce siècle un spec» tacle auquel il n'est guère accou» tumé : il prêche l'humanité sans

» morgue philoſophique, & la vertu
» ſans pédantiſme collégial; il prête
» à la Religion ce charme de tendreſſe,
» que les *Fénelon* & les *Maſſillon* ſeuls
» avoient ſçu lui donner. C'eſt par
» cet art que, dans ſes Ouvrages, le
» précepte coule doucement dans les
» cœurs, & s'y imprime par des
» exemples.

» En général, les productions de
» M. *d'Arnaud* font couler de douces
» larmes; & le mérite, qui leur eſt
» propre, ne ſe fait pas moins ſentir
» chez l'Etranger, où l'on en fait des
» éditions multipliées: c'eſt que le
» ſentiment, ce langage univerſel &
» invariable, fait le principal carac-
» tère de tout ce qui ſort de ſa plume.
» Ce ne ſont point de ces jolis Ou-
» vrages du jour, retraçant des ridi-
» cules qui peut-être n'exiſteront pas
» le jour ſuivant: ce n'eſt pas ce jar-
» gon indéchiffrable pour tous les
» autres peuples qui ne peuvent ſaiſir
» ce ton, ce vernis, ces nuances lé-
» gères qui s'altèrent & changent à
» chaque inſtant: ce ſont des impreſ-
» ſions profondes; en un mot, c'eſt

» la Nature qui par-tout est la même,
» & qui entre indistinctement dans le
» cœur de tous les hommes. Aussi le
» style de l'Auteur est-il indépendant
» de toutes les beautés arbitraires ; il
» est simple, clair, animé, sur-tout
» naturel.

» M. *d'Arnaud* a senti que pour
» être écouté, il falloit employer le
» ressort des passions ; mais il ne s'en
» est servi que pour les combattre,
» pour nous conduire à la vertu, à
» l'amour de la Religion, au respect
» pour le Gouvernement. On ne peut
» donc qu'exhorter les pères de fa-
» mille à mettre entre les mains de
» leurs enfans les Œuvres de cet Ecri-
» vain : elles doivent être comprises
» parmi les livres destinés à l'éduca-
» tion. C'est l'homme qu'il représente
» dans toute sa dignité ; & avec cet
» intérêt qui répand un charme inex-
» primable sur toutes les vertus. »

Nous pouvons ajouter à cet éloge, que nous sommes instruits de plusieurs faits qui ne serviront qu'à l'appuyer. On ne sauroit imaginer combien *les Epreuves du Sentiment* ont

excité (*) d'actions honnêtes & vertueuses. M. *d'Arnaud* jouit d'une gloire que peu d'Ecrivains partagent avec lui : la lecture de cet Ouvrage a réuni des familles, rendu à leurs pères des enfans qu'avoit égarés le libertinage, désarmé la colère paternelle en leur faveur, rapproché des époux, combattu des préjugés cruels dont notre Nation pourra, il faut l'espérer, triompher un jour. C'est ainsi qu'un Homme de Lettres mérite en quelque sorte d'être envisagé sous les traits d'un Législateur, & alors le talent sert d'organe à la vérité & à la vertu.

Les Romans de M. *d'Arnand* ont fourni aux Poëtes dramatiques le sujet de plusieurs pièces intéressantes;

(*) Qu'on lise *Fanny*, *Julie*, *Nancy*, *Anne Bell*, *Bazile*, *Rosalie*, *Ermance*, *Sargines*, *Pauline & Suzette*, *Germeuil*, *Daminville*, *Valmiers*, *&c.* & l'on conviendra que de semblables écrits doivent aisément produire d'heureux effets. Quel empire les Gens de Lettres ont sur les esprits, & combien peuvent-ils être utiles, autant qu'ils peuvent être dangereux!

& l'on vient de représenter à Rouen, avec succès, un Drame intitulé, *Merinval*, dont il est l'Auteur.

Cet Ouvrage imprimé conformément à ce *Prospectus*, formera douze volumes *in*-12. de la grosseur de ceux de la Bibliothèque des Romans; ils seront imprimés dans un an, & distribués les uns après les autres, & mois par mois, à dater du premier Septembre 1781. Chaque volume sera payé 25 sols broché. Ceux qui voudront les payer en une seule & même fois, feront parvenir 15 liv. par lettre affranchie, à M. Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins.*

Chaque volume parviendra aux Souscripteurs de Province, par la Poste, & port franc. On délivre actuellement le premier volume.

N. B. La grande édition *in*-8°. enrichie de figures, se trouve toujours chez *Delalain*, Libraire, rue Saint-Jacques.

Fin du Tome second.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce Second Tome.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Libraires-Impr. de la Cour des Aides, rue Saint-André au bas du Pont S. Michel.

